Les Temps Modernes

2e année REVUE MENSUELLE nº 19

Avril 1947



Rédaction, administration : 5, rue Sébastien-Bottin, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle
paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur
JEAN-PAUL SARTRE

o

La Revue n'est pas responsable des manuscrits
qui lui sont adressés

o

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, rue Sébastien-Bottin, Paris 7e - Tél. Littré 28-91

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO
France : 60 Fr. - Étranger : 70 Fr.

TARIFS D'ABONNEMENT

	France et Empire	Union Postale	Autres Pays
Six Mois :	325 Fr.	350 Fr.	370 Fr.

**Les abonnements peuvent se régler par Chèque bancaire
Mandat Carte, Mandat Poste, Chèque Postal (Paris 169.33)**

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 4 Fr. 50

Les Temps Modernes

LE SIMPLON FAIT UN CLIN D'ŒIL AU FRÉJUS

I

Dans notre famille, nous sommes une pleine maisonnée, et le seul de nous tous qui travaille et qui gagne quelque chose, c'est mon frère Euclide. Moi, je suis chômeur depuis longtemps; le mari de ma mère était déjà sans travail quand celle-ci, l'automne dernier, l'a amené à la maison; ma sœur, qui était employée de commerce, a été remerciée cet été; c'est pourquoi, y compris mon grand-père, nous dépendons tous du peu que gagne mon frère Euclide à réparer des bicyclettes chez son patron mécanicien.

Tous les samedis soirs, Euclide apporte son argent à la maison, le remet à ma mère qui, s'asseyant, le compte dans son tablier.

— Rien que pour le pain, dit-elle, vous savez combien il en faut de ça?

L'amie de mon frère a les yeux sur elle.

— Combien? demande-t-elle.

Et ma mère :

— Tout ça.

La petite s'appelle Anna.

— Voyons un peu, dit Anna. Comment est-ce possible?

C'est comme ça tous les samedis soirs. La maison où nous habitons est loin dans la périphérie, nous avons le bois de Lambrate devant la cuisine, et le soir entre chez nous, de là derrière, comme si nous étions en pleine campagne. Mais, à la vraie campagne, nous n'y avons jamais été; mon grand-père était maçon, il a travaillé, au siècle dernier et à celui-ci, à presque toutes les constructions qui ont fait la grandeur de notre ville, et ma mère se tourne pour le regarder.

— Mais, lui, vous ne le regardez donc jamais?

Anna le regarde, mon amie le regarde, et même Euclide et moi le regardons.

— Vous ne voyez pas comme il est gros? continue ma mère.

Ça, nous ne pouvons pas le nier... L'homme est dans son fauteuil, il tient sa canne à la main, et, en effet, il a la tête très grosse, avec ses cheveux blancs et sa barbe blanche.

Nous voyons ses mains sur la poignée de la canne.

— Il prenait une barre de fer, nous a raconté ma mère, et il était capable de la plier en spirale rien qu'avec les mains.

Les jointures de ses doigts sont comme les nœuds des arbres. A présent, il n'arrive plus à ouvrir tout à fait les mains ou à les refermer tout à fait, il ne peut plus serrer fort, et, de même, s'il se met debout, il ne peut plus se tenir, le dos tout à fait droit.

Mais il ne se met debout que pour se traîner jusqu'à la table ou jusqu'au lit. Il est comme un éléphant, dit ma mère. Il reste dans son fauteuil, les jambes croisées, le genou formant tronc, la canne entre les deux mains, et sa tête est pesante, elle est courbée, les yeux jamais ouverts sous les sourcils. Il est assis, le dos tourné à la porte grande ouverte qui, de la cuisine, donne sur le parc de Lambrate, sur les bois, et ainsi, tandis que nous parlons, le soir passe sur ses épaules pour entrer chez nous, le soir et le vert des arbres qui s'éteint et l'odeur des arbres.

Grand-père est comme un éléphant, ma mère peut bien le dire. Et nous pensons tous qu'il l'est, depuis le temps que ma mère le dit, sans nous demander pourtant en quel sens il peut l'être; pensant aux éléphants de notre enfance, aux éléphants de Pyrrhus, aux éléphants d'Annibal: ou pensant à un éléphant que nous avons vu ensuite, un éléphant d'un cirque, qui passait par les avenues, de grandes pancartes accrochées aux flancs; et pensant aux qualités, que l'on célèbre, de ces animaux...

II

Ma mère dit donc, à propos du pain :

— Chaque fois qu'il mange, il y en a un demi-kilo qui s'en va rien que pour lui.

Et Anna :

— Tu vois?

Et ma mère :

— Je ne vois rien du tout. Est-ce que nous voulons qu'il mange ou est-ce que nous ne voulons pas qu'il mange?

— Qu'il mange, qu'il mange, dit Anna. Mais un demi-kilo chaque fois, ça fait un kilo et demi par jour.

— Et qu'est-ce que c'est qu'un kilo et demi pour lui? s'exclame ma mère. Elle court vers grand-père et le secoue. Dis-leur, lui crie-t-elle. Dis-leur!

Mon grand-père soulève lentement son visage; un visage étonné; un visage paisible.

— Combien de kilos en mangeais-tu? lui crie ma mère.

Mon grand-père ne demande pas de quoi. Il garde, un moment encore, le visage levé, puis, peu à peu, il le baisse de nouveau dans la vieillesse de sa barbe, laquelle en est toute comprimée.

— Je t'embête? lui crie ma mère.

Elle le laisse et se tourne vers nous.

— Un homme qui est comme un éléphant! nous dit-elle. Il était capable de monter sur les échafaudages, une poutrelle de fer sous le bras. Et elle ajoute, s'exclamant : Qu'est-ce que c'est qu'un kilo et demi pour lui? Il en mangeait neuf kilos! Il en mangeait dix kilos!

Ici, Elvire, mon amie, se met aussi avec Anna.

— Le fait est que ça nous force à prendre trop de pain au marché noir, dit Elvire.

— C'est bien cela, dit Anna. Je ne dis pas que ce soit autre chose.

Et ma mère :

— Mais il ne mange que du pain. Qu'est-ce qu'il mange? De la chicorée cuite et du pain.

— Tous, nous ne mangeons que du pain, dit Anna.

Elvire ajoute que, peut-être, nous pourrions manger un peu de viande de temps en temps si l'on achetait moins de pain, et le mari de ma mère parle aussi de vin que, peut-être, nous pourrions avoir, un verre de temps en temps, si l'on achetait moins de pain.

— Allume la lumière! hurle ma mère à ma sœur.

La lumière électrique l'éblouit, mais elle a déjà les yeux sur son mari.

— Qu'est-ce que tu dis? lui crie-t-elle. Tu n'as qu'à travailler pour ta part, si tu dis ça. Travaille, toi aussi, et nous pourrons penser au vin.

Le mari de ma mère se signe.

— Jésus! se met-il à gémir. Et maintenant, qui va l'arrêter?

gémit-il. Maintenant, je vais être un voyou. Maintenant, je vais être un assassin. Maintenant, je vais être un voleur, gémit-il.

— Tu es seulement quelqu'un qui parle pour ne rien dire, lui dit ma mère.

Et le mari de ma mère :

— Vous l'entendez? Je suis quelqu'un qui parle pour ne rien dire. Bien sûr aussi quelqu'un qui ne sait pas ce qu'il dit. Quoi d'autre? gémit-il. Est-ce ma faute si je ne trouve pas de travail? dit-il.

Et ma mère, s'adressant toujours à lui :

— Est-ce la faute de quelqu'un si nous ne pouvons acheter que du pain?

Ces discours qui traînent en longueur fatiguent les enfants. Ils deviennent nerveux; déjà, ils pleurnichent; déjà, ils sont comme des mouches; ils deviennent collants. Et notre vieux, lui aussi, il semble qu'il se fatigue. Il décroise ses jambes, et se lève, se rassied, se lève et se rassied, manifeste sa présence, presque à chacune de nos répliques, par des craquements de fauteuil et des frottements de pieds.

C'est un éléphant?

O les temps où, peut-être, on était comme des éléphants! La fraîcheur qui entre, venue du parc, nous en donne une vague idée, et nous imaginons des temps où, là-bas, dehors, on était heureux d'une telle chose, heureux de la fraîcheur, ou bien du soleil quand il faisait soleil, de la nuit quand il faisait nuit, et heureux d'avoir une grande croupe à étreindre, la grande croupe d'une compagne, la tête perdue en elle sous les plantes, sous les frondaisons, et nous tous, les hommes, point forcés d'acheter du pain, rassasiés d'herbe, ivres de rosée. Cette époque, nous ne l'avons jamais connue. L'a-t-il connue, grand-père, lui que ma mère appelle éléphant? Je veux dire : appelle-t-elle grand-père éléphant, à cause d'un certain bonheur qu'il a connu? Ou pour tout autre chose? Pour quelle chose?

III

Le matin, comme il est inutile d'aller en quête de travail, j'accompagne mon frère Euclide jusque chez le mécanicien, son patron, puis je reviens le long de rails que l'herbe recouvre, et je m'enfonce dans le parc de Lambrate, dans les bois.

Ici, ce n'est, bien sûr, pas l'Afrique; on est au milieu des arbres, mais on entend, tout autour, des tramways; on arrive au bord d'un étang mais, aussi, à des fontaines de bronze; on arrache une branche

de genêt, mais, aussi, on donne un coup de pied dans une boîte en fer blanc où il y eut des sardines; et l'on grimpe des pentes de sable, des dunes, d'où l'on entrevoit, lointains et pourtant proches, des pinacles de fer. Le fil du téléphone, chargé de conversations, traverse ces bois, et, si l'on tend l'oreille, il se peut que l'on entende un écureuil, que l'on entende un lièvre, mais on entendra plus souvent des voix qui appellent, d'un quelconque numéro 267.896. « Qui est à l'appareil? » se demandent les hommes dont les voix traversent ces bois. Ils s'appellent l'un l'autre, l'un frappe à la porte de l'autre, et, d'ici, c'est aussi cela que l'on entend, ou, aussi, on entend siffler brusquement le train, le hurlement de mille de mes semblables qui passent en train, et, en même temps, de moi-même qui sais qu'ils traversent un bois, dans un train.

Pourtant, c'est ici que je cherche quel pourrait être le sens du temps où l'on serait vraiment des éléphants. Vraiment, et non point, donc, de la façon dont peut l'avoir été grand-père? Non point de la façon dont peut l'être grand-père?

J'apporte avec moi mon morceau de pain du matin (ce morceau de pain que j'ai grâce à mon frère Euclide), et je m'enfonce dans les feuilles et la rosée, je m'imprègne de rosée, je m'imprègne de feuilles, je marche et j'en viens à penser que ce peuvent être des temps merveilleux ; le rouge corail des baies rouges bigarre le vert du sol et ceci également sous mes pieds, et des brins d'herbe se dressent brusquement hors de l'herbe environnante, jaillissent, sautent dans un mouvement en éventail qui est une crépitante transmutation d'herbe en grillons et de grillons en herbe, de grillons en rosée, de grillons en feuilles.

Mais j'en viens aussi à penser que c'est précisément ici, et non ailleurs, non en Afrique, non dans des forêts vierges, qu'elle serait merveilleuse, à cause de ce qui, ici, est ville (la voie ensevelie sous les orties) et qui est une joue appuyée contre la ville, et non pas seulement une joue appuyée contre les plantes; si bien que je voudrais que survînt dans des bois comme ceux-ci, des bois de Milan, de Paris, c'est-à-dire des bois survivant à la ville et non pas la précédant, une époque où l'on serait des hommes semblables aux éléphants, sereins à l'égal des éléphants, mais libres et non pas à quelqu'un, ne dépendant pas d'une ménagerie, même si l'on devait être pesants comme le sont les éléphants, trapus, balourds, fumant des cigares comme eux, s'ils fumaient, et non plus des danseurs gracieux ou non plus des prestidigitateurs, comme nous le sommes.

Ces temps, il n'est pas possible qu'ils aient déjà existé. Ce sont des temps qui, peut-être, viendront. En de tels temps, je ne serais pas solitaire ici.

Mon morceau de pain du matin, maintenant, c'est une honte de le manger. Je le prends au travail de mon frère Euclide, et à la faim de mon grand-père, à la faim de nos enfants. Au fond, je viens ici pour ne pas être vu tandis que je le mange. Le matin, à midi, je suis là qui me penche sur le jet d'eau d'une fontaine de bronze, et je trempe mon pain dans l'eau, je le trempe et je le mange, puis je me penche davantage encore et je bois, et si un homme me voit en passant, cela m'est égal uniquement parce que *c'est un étranger*. Je rougirais si c'était quelqu'un que je connais.

Par contre, à une époque à venir! Oh, alors! Nous ne mangerions plus, presque, que pour être vus. Pour ainsi dire : pour donner aux autres le plaisir de nous voir.

IV

Mais c'est surtout par ma mère que je cours le risque d'être vu comme je mange mon bout de pain à une petite fontaine.

Une femme passe, vêtue d'une capote militaire alliée, elle est de haute taille, elle est grande, le visage encore frais malgré ses cheveux blancs, une hotte sur le dos : et c'est ma mère. Je l'appelle : « Maman »!

J'ai mis mon pain dans ma poche, et, à travers les fougères, je vais à sa rencontre.

— C'est toi? me dit-elle.

Elle m'examine un peu, le visage incliné à cause de la hotte, avec ses yeux durs, puis elle recommence à regarder autour d'elle, dans l'herbe.

— Tu veux que je t'aide? lui dirai-je.

Je crains qu'elle ne m'ait vu la bouche pleine, et je vais tâcher de savoir si elle m'a vu.

— Aide-moi, va me dire ma mère.

Et je lui dirai : « Tu arrives maintenant? »

— Plus tôt que ça, me dira ma mère.

Et moi, je lui dirai : « Ça fait un moment que je suis là. »

Ma mère se taira alors pendant un instant : elle s'est courbée, elle a cueilli quelque chose, l'a jeté derrière sa tête, dans la hotte. « Je le sais, » me dit-elle.

Et moi, je lui dirai : « Tu m'as vu? Pourquoi ne m'as-tu pas appellé ? »

Et ma mère : « Ce n'était pas nécessaire. »

A ce moment-là, je trouverai un petit pied de chicorée. « Moi aussi, j'en trouve, » dis-je à ma mère. Je le cueille. Mais cela ne me donne pas la paix, et je veux porter sa hotte.

— Bien, dit ma mère.

Elle se la laisse enlever, puis m'aide à l'assujettir sur mon dos avec les sangles.

— Elle est déjà lourde, dis-je. (C'est une grande hotte qui peut contenir un demi-quintal de bois. Mais la chicorée est légère.) Comment se fait-il qu'elle soit lourde? dis-je. Et elle n'est même pas pleine. Qu'as-tu mis dedans?

— De la salade sauvage, dira ma mère. Que pouvais-je y mettre d'autre?

— On dirait qu'elle est pleine de cailloux, dirai-je.

Et ma mère :

— C'est peut-être parce que je l'ai un peu tassée.

— Tu dois l'avoir beaucoup tassée, lui dis-je.

Et ma mère :

— Peu ou prou... »

— Oh! lui dis-je. Comme avec une presse! Comme une balle de foin! Puis, je lui demande : Tu comptes la faire cuire toute aujourd'hui?

— Bien sûr, dit ma mère. Pour demain, je la prendrai demain.

Et je m'exclame : « Tu en as de quoi remplir une mangeoire. Tu en as de quoi remplir une lessiveuse!... »

— Pas encore, me répond ma mère. Il en manque une brassée.

Et elle se courbe; elle cueille.

— Tu exagères, dis-je. Nous n'en mangeons pas. Les enfants n'en mangent pas. Il y en a trop pour grand-père.

— Trop, criera ma mère d'une voix stridente.

— Tu vas lui donner une dilatation d'estomac, fais-je observer.

— Trop pour un homme comme ton grand-père?

— Ça ne peut pas lui faire de bien.

— Trop, avec le peu de pain qui lui revient?

— Ça va lui donner des crampes. Ça ne peut pas lui faire de bien.

Ma mère s'est immobilisée, dans l'attitude qu'elle prend quand elle défie tout le monde.

— Mais tu ne l'as donc jamais regardé! crie-t-elle. Un homme qui est comme un éléphant!

Elle a presque du mépris dans les yeux. Pour qui? Pour nous qui ne sommes pas, bien qu'étant ses enfants, comme était grand-père?

— Ah! me dit-elle. Je n'aurais jamais cru ne pas voir quand je serais vieille ce que je voyais quand j'étais enfant...

— C'est-à-dire? dis-je.

— C'est-à-dire? crie ma mère. C'est-à-dire! C'est-à-dire! Et elle me dit : c'est-à-dire un homme qui est jeune comme un jeune éléphant et qui fait, le torse nu, des choses d'éléphants... C'est-à-dire qui déracine un arbre...

— Ça, dis-je l'interrompant, aucun éléphant ne l'a jamais fait.

— Si, continue ma mère. Avec la trompe. Et lui le faisait avec les mains. C'est-à-dire à la force des bras. Ou qui démolit, continue-t-elle, le mur d'une maison en le poussant de l'épaule...

Je l'interromps de nouveau :

— Mais c'est absurde. On reçoit les gravats sur le dos.

— Et que pouvaient lui faire les gravats? dit ma mère. Il se secouait et il était de nouveau propre. Il avait la peau tellement lisse, continue-t-elle. Et, au tunnel du Fréjus, il était le préféré parmi des milliers d'ouvriers, le préféré, même, des ingénieurs. Ils se le disputaient, continue-t-elle. Et au tunnel du Simplon, la même chose.

Maintenant, elle est lancée, et elle continuera : nous, nous ne pouvons pas ne pas recommencer d'apprendre tous les jours ce qu'a fait dans sa vie notre grand-père, tunnels et édifices, ponts et voies de chemin de fer, aqueducs, digues, centrales électriques, routes.

— Et le Dôme?

— Et le Dôme.

— Et le Colisée?

— Et le Colisée.

— Et la Muraille de Chine?

— Et la Muraille de Chine.

— Et les Pyramides?

— Et les Pyramides.

Ma mère ne répondrait non à aucune des questions qu'on lui poserait pour lui demander si grand-père a travaillé à ceci ou à cela. Il est comme un éléphant, dit-elle. Tout est venu de son effort, et il est, *lui*, hors de tout à cause de sa douceur, à cause de sa tête penchée. *Lui*, dit-elle. Qui ça *lui*?

Elle veut peut-être en dire plus que nous ne lui en prêtons. Elle n'est pas bête. Bien sûr, elle ne nous parle de personne d'autre que grand-père, de sa masse assise, mais si elle voulait nous parler de toute sa race et de toute la nôtre, elle ne pourrait nous parler que de lui aussi. Ainsi également, c'est lui seulement qu'elle nomme « ton grand-père », « votre grand-père ». Mais il n'y a pas de motif qu'elle n'emploie pas le nom de « grand-père » pour tout ce qui, dans le monde, est comme lui.

Ne sont-ils pas aussi, pour nous, « grand-père » les autres qui furent au Simplon et au Fréjus avec lui? Et qu'est, pour nous, chacun de ceux qui furent à la construction du Dôme, comme grand-père à celle du Fréjus? Qu'est pour nous chacun de ceux qui, comme grand-père au Fréjus, furent au Colisée? Qu'est chacun de ceux, idem idem, qui furent à la Muraille de Chine? Qu'est chacun de ceux qui furent aux Pyramides? Hein! qu'est-il donc?

V

Parfois, il peut aussi y avoir une surprise dans notre famille.

Il est arrivé que, tandis que nous revenons (ma mère, en avant, avec sa capote militaire alliée, moi, derrière, avec la hotte) une voix nous appelle surexcitée, joyeuse, et que quelqu'un de la maison accoure à notre rencontre. C'est pourquoi, nous revenons chaque fois comme si nous devions, d'un instant à l'autre, entendre résonner la voix joyeuse et voir quelqu'un de la famille nous faire de grands signes avec les bras.

— Chut! dit ma mère.

Nous nous arrêtons, l'oreille tendue, mais il n'y a rien, ou il y a un lointain cri, le cri perçant des choses vagues de la ville qui se frottent contre les bois; et ma mère dit :

— Je croyais que c'était ta sœur.

C'est ainsi que ça s'est passé quand ça s'est passé; la voix de ma sœur qui nous appelle, et nous qui nous immobilisons, ma mère qui me regarde. « Ta sœur », me fait-elle. Puis, elle répond : « Nous venons! »

Elle parle doucement avec moi et à tue-tête avec cette voix qui est celle de ma sœur.

— Elle n'est pas à la maison, me dit-elle.

Et à la voix :

— De quel côté es-tu?

— Maman! appelle ma sœur. Oh maman!

— Il doit y avoir pas mal de temps qu'elle nous cherche, me dit ma mère. Et elle crie : Qu'y a-t-il?

— Maman! Maman! crie ma sœur.

— Idiote! lui répond ma mère. Pour quoi faire crie-t-elle maman? me dit-elle.

Mais elle a les yeux qui rient; et elle répète le cri de ma sœur : Maman! Maman! telle un écho.

— Comment? tel est le cri qui nous arrive de ma sœur.

Alors, c'est moi qui élève la voix; je crie :

— Nous t'entendons.Qu'y a-t-il? »

— Vite, tel est le cri qui nous arrive de ma sœur.

— Vite? crie ma mère. Maintenant elle crie aussi, quand elle me parle.

— Elle nous dit de nous dépêcher, dis-je.

— Elle ne voudrait tout de même pas que nous nous mettions à courir, crie ma mère. Pourquoi est-ce qu'elle ne court pas, elle?

Mais elle hâte le pas.

— Mais si, elle court, lui dis-je.

— Tu la vois? dit ma mère.

— Je la vois, dis-je. Elle est de l'autre côté de l'étang et elle court. (J'indique le point où elle se trouve : la blanche ligne de la grève.) Et elle va vers le pont. La voici qui nous fait des signes. Nous y serons ensemble.

Je continue de la sorte à dire où je vois ma sœur.

— Tu crois que je ne la vois pas, moi aussi? dit ma mère.

Elle se met à faire des signes comme ma sœur, et, comme elle, elle court. « Ehi! » se crient-elles d'une rive à l'autre. « Ehi! » se répondent-elles.

Mais, à présent, ma sœur danse aussi. Elle court, elle fait des signes, elle appelle, mais tout d'un coup elle fait une révérence et tourne sur elle-même en dansant.

— Des patates! crie-t-elle en dansant. Ce sont des patates, maman! Ce sont des patates!

Elles s'appellent et se répondent.

— Des patates?

— Des patates! Des patates!

— Des patates douces?

— Mais non, de vraies patates, des pommes de terre...

— Des pommes de terre à cuire dans la braise?

— A manger avec du sel, maman!

— Bon Dieu! A manger avec du sel!

Il me semble presque qu'elles dansent toutes les deux. Mais si ma mère ne danse pas, en tout cas, elle file.

— Beaucoup?

— Beaucoup!

— Une livre?

— Davantage! Un kilo et plus...

— Bon Dieu! Un kilo de pommes de terre!

Une fois que nous nous sommes retrouvés sur le pont, ma mère commence à vouloir savoir comment les pommes de terre sont arrivées chez nous.

— C'est ton mari qui les a apportées, lui explique ma sœur.

— Lui? s'exclame ma mère. J'ai toujours pensé que lui aussi était bon à quelque chose. Ça me fait plaisir.

Au tournant avant d'arriver à la maison, nous trouvons le mari de ma mère qui nous attend. Il est comme le jour où nous les avons accompagnés à l'état-civil, pour leur mariage. Il rit comme alors. « Hein! nous disait-il alors. Vous n'êtes pas contents que la veuve de votre père ne soit plus une veuve? »

A présent, il rit de la même manière.

— Hein! nous dit-il. Vous n'êtes pas contents?

Il se dandine un peu tout en riant, et il se serre contre ma mère, se met au même pas qu'elle.

— C'est moi qui les ai rapportées, lui dit-il.

— Tu crois que ça ne se voit pas à des kilomètres? répond ma mère.

L'homme de ma mère avait levé le bras, il tenait la taille de ma mère, mais il laisse retomber son bras.

— Non, mais! dit-il. Elle me traite presque de vantard...

Ma mère l'interrompt.

— Je le sais bien que tu ne te vantes pas, lui dit-elle. Mais, à présent, je pensais...

Elle se tait et pense. A quoi? La pensée de ma mère contient une menace. Ne pense pas, maman, pensons-nous.

Nous l'implorons, au dedans de nous-mêmes. Que les pommes de terre soient comme on a dit! Qu'elles soient cuites sur les braises pour nous tous! Qu'elles soient mangées avec du sel par nous tous! Qu'elles nous fument dans les mains! Qu'elles aient goût de brûlé dans la bouche! Ne pense pas, maman. Qu'elle ne pense pas!

Et ma mère, en effet, cherche, elle aussi, à ne pas penser.

— Je parie, dit-elle à son mari, que tu pouvais avoir tout en vin pour toi.

— Bien sûr que je le pouvais, répond le mari de ma mère.

— Et au lieu de ça, tu as dit que tu préférais des pommes de terre! Tu n'as pas dit que tu préférais des pommes de terre?

— C'est ça que j'ai dit. Des pommes de terre! Précisément, des pommes de terre!

Le mari de ma mère reprend courage; il recommence à rire.

— Hein! recommence-t-il à dire.

Il lève de nouveau le bras et prend la taille de ma mère.

— Hein, ma veuve à moi! lui dit-il. Il veut aussi marcher au même pas qu'elle. Il change de pas. Hein! lui dit-il, et continuellement il change de pas, tel une recrue, pour marcher au même pas que ma mère.

— Mais est-ce que grand-père ne les a pas vues? demande ma mère.

Tout d'un coup, notre maison nous est apparue : comme si c'était une maison de garde-chasse, au fond de l'esplanade de verdure sur laquelle s'ouvre le parc qui s'achève; mais aussi comme si c'était la maison d'un gardien de chantier, parmi les longues toitures aux vitres brisées du dépôt abandonné. Nous apercevons, noire, l'entrée grande ouverte de la cuisine, avec, au-dessus, sa gouttière de tôle ondulée. Là est assis notre grand-père, les jambes croisées et la canne entre les jambes, nous tournant le dos, du fond de ce noir. Ce noir même, c'est lui, et ma mère a posé sa question juste au moment où la maison nous est apparue.

Ma sœur répond d'une voix étranglée.

— Je crois que non. Je ne sais pas!

— Parce que, s'il les a vues, dit ma mère, s'il les a vues, adieu...

— Adieu?

— Eh oui, petite! C'est un homme qui est un poids pour nous.

— Adieu, les pommes de terre?

— C'est un homme qui ne laisse pas vivre les autres, à cause de ce qu'il lui faut à lui.

Ma sœur gémit presque.

— Oh, maman.

— Il pourrait être mort depuis dix ans déjà, continue ma mère. Eh bien, pas du tout. Il doit avoir la vie d'un éléphant, dit-elle.

VI

Ainsi, c'est souvent pour se plaindre de lui que ma mère appelle grand-père éléphant.

Ce n'est pas seulement pour l'exalter; c'est aussi pour le condamner. Pour dire qu'il est pesant, pour dire qu'il est encombrant, pour dire qu'il est inerte, pour dire qu'il ne meurt jamais, pour dire qu'elle en a plein le dos. Mais les raisons pour lesquelles elle le condamne sont les mêmes que celles pour lesquelles elle peut l'exalter. Parce qu'il est tellement grand, parce qu'il a besoin de manger tant, et parce qu'il est si serein, si intangible, si résistant.

Il y a parfois du dégoût sur le visage de ma mère quand, s'arrêtant un moment pour le regarder de derrière, elle observe la nuque dure de santé de grand-père. Ou bien il y a de la rage sourde sur son visage, quand elle est devant lui, courbée, en train de brosser les vastes superficies des souliers qu'il a aux pieds, des souliers qui semblent de bronze, qui semblent ceux d'un personnage d'un monument de bronze qui ne peut, parce qu'il est de bronze, se rendre, tout au moins, plus accessible, en bougeant les jambes, pour lui faciliter, à elle, sa tâche. Mais elle, que dit-elle alors encore, pour exprimer son dégoût ou pour exprimer sa rage? « Éléphant », c'est tout ce qu'elle dit. « Un homme comme un éléphant. » Et c'est aussi pour exprimer son mépris.

— Tu comprends, dit-elle maintenant à ma sœur, nous ne pouvons pas ne pas lui en donner, s'il les a vues.

— Mais il n'y a pas de raison qu'il les ait vues, dit ma sœur. Il a toujours les yeux fermés.

— Ou s'il vous a entendu en parler...

— Il n'entend même pas ce qu'on lui dit. Il ne répond jamais.

— Il n'en a pas mangé depuis Pâques, et s'il vous a entendu en parler, il va falloir qu'on lui en donne. Il les aime énormément.

— Hein! dit le mari de ma mère. On pourra bien lui en donner deux,

— Deux? dit ma mère.

— Je crois qu'il y en a deux par personne, dit le mari de ma mère. On ne pourra pas lui en donner deux?

— Deux à un homme comme lui? dit ma mère.

— La même chose qu'à un homme comme moi, dit le mari de ma mère, et la même chose qu'à une femme comme ma veuve à moi...

— La même chose qu'à rien du tout, s'exclame ma mère. (Elle montre au fond de l'esplanade l'ombre noire de notre maison.) L'as-

tu jamais regardé, blondinet? dit-elle. As-tu jamais comparé ton petit doigt à son pouce? Ou ton genou à son poignet? Réponds, blondinet, crie-t-elle.

Le mari de ma mère a cessé de lui tenir la taille, et il rentre sa tête dans ses épaules, il grommelle que maintenant ma mère va lui demander s'il a jamais comparé ses poings aux pendeloques de mon grand-père.

— Bien sûr que je peux te le demander, crie ma mère. Ou bien t'es-tu jamais comparé, tout entier, à son membre. Je te le demande, blondinet. As-tu jamais considéré de quoi tu as l'air, toi tout entier, à côté de son membre?

Elle n'attend pas qu'il lui réponde, tout en criant. Elle continue. Et lui est devenu rouge, il ne sait rien dire d'autre que : « Bonne Vierge! Oh bonne Vierge! »

— Il y a plus de satisfaction, continue ma mère, à lui savonner les parties honteuses, même vieux comme il l'est à présent, qu'à traire les tiennes de blondinet quand tu me viens dessus. Il n'y a même pas de comparaison, moussaillon!

— Oh! bonne Vierge!

— Et il est bon que tu te rappelles ça, la prochaine fois que tu me viendras dessus, au lieu de croire que tu me fais je ne sais quel effet, moussaillon!

— Mais pourquoi moussaillon?

— Comme ça aussi, tu apprendras à craindre Dieu devant une femme qui est la fille d'un homme qui a un vrai membre et non pas un...

— Un quoi? l'interrompt son mari, les mains dans les cheveux. Et il regarde ma sœur, il me regarde. Oubliez que c'est votre mère, nous dit-il. Oubliez qu'elle tient un pareil langage devant ses propres enfants.

— Inutile qu'ils oublient rien, dit ma mère.

Elle nous regarde avec une orgueilleuse assurance; pensant, bien sûr, à la chance que nous avons eue de l'avoir pour mère, elle qui est faite en proportion de ce que fut notre grand-père; mais sa colère est passée, et, secouant la tête, elle se débarrasse des cheveux qu'elle a devant les yeux, elle dit :

— Deux pommes de terre à un homme comme lui! Qu'est-ce que ça voudrait dire? Ce serait se moquer de lui.

A présent, personne ne lui répond, et son mari ne marche plus à côté d'elle. Nous avançons en file indienne, moi, en dernier, avec la

hotte, ma sœur devant moi, le mari de ma mère devant ma sœur, et nous sommes tous les trois taciturnes, et même un peu découragés. Ma mère est en tête, qui continue à parler. Un kilo, c'est le moins qu'on en puisse donner à un homme comme lui... Nous ne pouvons pas le froisser! Un homme qui prenait une poutrelle de fer d'une main et la jetait à l'étage supérieur de l'échafaudage!...

Elle marche et continue de parler. « Un homme qui... Un homme que... » Et moi, marchant le dernier de la file, je suis presque capable de comprendre quel est le vrai sens de tout ce que ma mère dit de grand-père.

Toutes les choses qu'il y a au monde se sont faites sur lui, des Pyramides au Fréjus, pourtant il est étranger à toute chose, mis à la porte de toute chose, un vieil homme assis dans un fauteuil en dehors de toute chose. Ce fut la même chose pour tous les hommes qui furent lui. C'est la même chose pour nous qui sommes encore lui. Et pourquoi cela peut-il arriver?

C'est à cause de cela que ma mère parle de grand-père : à cause du plaisir qu'elle a à le voir dans toutes les choses qu'il pouvait faire, et pour le plaisir qu'il éprouve par lui-même à pouvoir les faire, à cause de sa satisfaction même, de la satisfaction que lui donnent sa propre force, son propre effort et sa propre puissance. Sinon pourquoi autrement cela pourrait-il se produire?

C'est ainsi que nous recevons notre récompense. Les Pyramides que nous élevons ne sont pas un but pour nous, nous restons en dehors d'elles, mais dans chaque bloc de pierre que nous faisons rouler se trouve notre récompense : le fait de savoir que nous avons réussi à le faire rouler. Plus grand est le bloc de pierre que nous faisons rouler et plus grande est notre récompense, Venez derrière nous pendant que nous le faisons rouler. Rien d'autre ne nous occupe que l'obligation de parvenir à le faire rouler, c'est en cela qu'est notre but, en cela notre sens. Vous n'entendez pas ce que dit ma mère? « Un homme qui... Un homme que... » C'est là ce qu'elle dit.

VII

Mais la récompense des « blondinets », quelle est-elle?

Il y a aussi de ces hommes dans le genre humain, des hommes tels que le mari que ma mère a pris et qu'elle-même appelle « blondinet », pour l'appeler d'une façon qui soit le contraire de celle qu'elle a quand

elle appelle grand-père « éléphant ». Ils sont plutôt comme des singes que comme des éléphants, ils courent, ils courent, ils portent des seaux de bitume, montant et descendant le long des Pyramides, et je ne dis pas que leur effort ne soit pas aussi un effort. Mais il ne semble pas qu'ils participent à la récompense dont j'ai parlé. Ils sont nombreux, exactement la moitié de nous, et peut-être, aussi, la moitié au dedans de nous, et je ne dis pas qu'ils en font moins que nous, mais je me demande quelle est leur récompense, puisqu'il ne semble pas qu'ils participent à la seule récompense connue.

Voyez comme le mari de ma mère est tenu à l'écart de cette récompense.

Qu'est sa main en comparaison de la main de mon grand-père? Ne plaisantez pas. Lui tout entier, il n'est rien comparé à un ongle de mon grand-père, et tout ce qu'il peut faire fait seulement rire, n'est, tout entier, rien, il va et vient portant des seaux et ce n'est rien, il arrive à la maison avec des pommes de terre et ce n'est rien, il chevauche sa femme tous les soirs et ce n'est rien, tout le monde dit, de tout ce qui le concerne, que ce n'est rien.

Où est donc sa récompense? Lui-même n'en prend jamais. Il se vexe, il fait la tête, et en même temps il est le premier à rire de lui-même et de tout ce qu'il peut faire. « Ce n'est rien, » dit-il. Il peut se le dire, de lui-même. Et sa récompense?

Lui, veux-je dire, il ne fait pas ce qu'il fait comme s'il était un éléphant. Sa joue ne sue pas contre le bloc de pierre. On l'appelle « blondin » et il l'accepte, « blondinet » et il l'accepte, et pourtant c'est aussi lui qui pousse, on ne peut le nier.

Petit comme il l'est, il pousse sans que l'autre s'en aperçoive. Il a sur le dos la sueur de l'autre, et la gloriole de l'autre impose un rythme à son effort même. Il observe chez l'autre quelle est la « récompense »...

Serait-ce là sa récompense? Voir chez l'autre quelle est la « récompense »?

Le mari de ma mère se baisse, il se met par terre devant grand-père et le regarde longuement, regarde comme il est grand, comme il a les mains grandes, comme il a les poignets grands, regarde comment est quelqu'un qui a fait ceci et cela, et regarde en lui ce que ma mère dit de lui, étudie la « récompense » en lui. Sa récompense, est-ce d'étudier la « récompense »?

Il est la moitié de nous qui regarde et étudie, et aussi la moitié en nous qui regarde et étudie, et maintenant nous voyons, nous aussi,

quelque chose de ce qu'il voit, lui. Il nous a appris quelque chose, à force de se gratter la tête après avoir vu. Sa récompense serait-elle de nous engager à voir ce qu'il voit, lui?

VIII

A deux cents mètres environ de notre maison, du côté de la ville, on est en train de réparer un long tronçon de route. On est en train de le goudronner. Ils ont un rouleau compresseur et ils passent avec lui, — le soir, pour aller le garer, le matin pour aller travailler, — à travers l'esplanade qu'il y a entre le parc et nous. Le tracteur et le rouleau qui est derrière écrasent l'herbe, ils sont montés par deux ouvriers fuligineux, et, après leur passage une senteur forte vient jusqu'à notre maison, comme si le bois tout entier avait été pressé.

Chaque fois, l'un des ouvriers, non pas celui qui est assis au volant, l'autre qui est debout, nous fait un signe et nous sourit de ses dents blanches d'homme au visage noir.

Auquel d'entre nous sourit-il?

Peut-être à nous tous. A notre porte grande ouverte, aux nombreuses femmes qu'il y a dans notre famille; à la masse du grand-père qui est assis un pas en deçà du seuil. Moi, j'ai été demander du travail chez eux et je sais comment ils sont. Ils ont fait rouler leur rocher. C'est pour cela qu'ils saluent. Et c'est tout de suite après que nous arrive cette grande odeur d'herbe pilée.

L'une des fois où nous revenons ensemble, ma mère et moi, nous trouvons la fraîcheur de cette odeur sur l'esplanade.

— Comment se fait-il qu'ils aient fini de travailler à onze heures du matin? dit ma mère.

Nous pénétrons dans la maison et nous avons la réponse. C'est l'homme même qui nous a salués tous les jours, du tracteur du rouleau compresseur, qui nous la donne.

— Nous avons fini, madame, dit-il.

Il n'est pas jeune, maintenant qu'il est près; le noir de fumée sur son visage ne lui donne plus, maintenant qu'il est près, l'air d'un jeune homme, comme c'était le cas avant; cette suie lui donne bien l'air jovial, un air réconfortant à voir, mais elle ne cache pas les nombreuses années de sa gueule menue. Et comme il est petit! Il est plus petit que notre « blondinet ».

— Vous allez travailler autre part? lui demande ma mère.

— Ça, on ne le sait pas, dit-il. Mais, ici, nous avons fini, il se peut que je ne passe plus par ici, et alors j'ai pris cette liberté. J'ai voulu dire adieu à monsieur ici présent et à vous tous, si vous me le permettez...

— Ah! dit ma mère.

L'homme à la gueule pleine de suie est déjà assis, on lui a mis un tabouret près de grand-père, et il est dessus, s'appuyant au genou de mon grand-père d'une main qui le couvre en partie. Et sa main tapote le genou de grand-père.

— Ah! dit ma mère.

Je vois son œil qui lorgne cette main, je vois son visage s'ouvrir tout entier à cet homme.

— Ah, oui, dit-elle.

— Je lui ai dit que nous nous sentions honorés, fait le mari de ma mère.

— Je vous en prie! Je vous en prie! dit Gueule-de-suie.

Et ma mère :

— Bien sûr, mon brave homme! Une pensée délicate est une pensée délicate.

Mais elle lorgne toujours cette main, lorgne le petit homme de la tête aux pieds.

— C'est seulement rapport, dit-il, à ce que nous avions lié un peu amitié.

Ma mère regarde autour d'elle.

— Vous et qui?

Elle regarde son mari.

— Monsieur et moi, dit Gueule-de-suie à ma mère. (De nouveau, sa main tapote le genou de mon grand-père.) Vous allez comprendre, ajoute-t-il. En passant tous les jours, moi je le voyais, lui me voyait, et un peu d'amitié est née... On se faisait un clin d'œil.

— Vous vous faisiez un clin d'œil?

— Oh oui! peut-être ai-je été trop familier avec quelqu'un de son âge. Moi, je n'ai pas encore terminé tout mon temps. J'aurais pu être son goujat. Mais j'ai commencé et lui m'a répondu.

— Papa vous a répondu?

— Vous voudriez qu'il ne m'ait pas répondu? Vous allez comprendre, je revenais du travail et lui aussi, de son temps, il revenait du travail... Il n'y avait pas manque de respect de ma part.

— Mais vous ne passiez pas tellement près, dit ma mère. Il vous voyait? Je doute qu'il vous ait vu.

Et elle s'adresse à grand-père de toute sa voix :

— Tu le voyais, papa?

Gueule-de-suie ne dit rien, mais il sourit et attend.

— Y a-t-il besoin de crier comme ça? lit-on sur ses lèvres. Il regarde grand-père qui lève la tête, regarde ses deux larges joues, son ample barbe, et il observe comment son regard émerge de sous le poids de ses paupières, comment ce regard se lève d'abord vers ma mère qui l'a appelé, puis comme il change, comment il descend, en même temps que toute la tête et ces mèches qui la couronnent, chenues, et vient de son côté à lui, à lui qui l'attend. Alors il s'exclame :

— Mais oui, Madame! Vous voudriez qu'il ne m'ait pas vu?

Ma mère se détache de notre grand-père.

— Possible, telle est la phrase qui sort de sa bouche. Et vous, vous voyiez qu'il vous voyait?

Gueule de-suie ne lui répond pas tout de suite. Il a les yeux qui rient et qui sont posés sur un point du visage de grand-père, comme s'il parlait, en quelque sorte, avec lui qui n'a pas repris sa position de toujours. De nouveau, le front pesant est baissé, sa barbe s'écrase contre sa poitrine, mais son profil n'est pas orienté vers son pied, il est orienté vers le visiteur. Et Gueule-de-suie, à cause aussi du tabouret bas, est tout entier dans l'axe du regard de grand-père, si celui-ci a encore les paupières ouvertes.

— Ces choses-là, ce n'est pas comme ça qu'elles arrivent, répond finalement Gueule-de-Suie. Ce n'est pas une question d'optique. C'est question d'avoir l'habitude. Et je peux dire, moi, que monsieur ici présent me voyait comme je le voyais. Il se tourne vers grand-père :

— N'est-ce pas, monsieur?

Cependant, le tabouret craque sous lui; il a craqué plusieurs fois tandis que lui se tourne, il a un pied cassé, il pourrait même le lâcher si lui ne se tenait pas en équilibre dessus; et le petit rire de Gueule-de-suie se tourne à nouveau vers ma mère :

— C'est la même chose quand je dis qu'il me faisait un clin d'œil, comme moi, je lui en faisais un. Je ne l'ai pas vu me faire un clin d'œil! Pourtant il m'en faisait un et je sais, moi, qu'il m'en faisait un. Autrement, comment aurions-nous lié amitié?

Il fait du regard le tour complet de nos visages et, de nouveau, tapote de la main le genou de mon grand-père : il est de nouveau tout à grand-père. Sous lui, le tabouret craque une autre fois. Il en serre, de son autre main, le pied cassé; ma mère observe, il semble

qu'elle soit sur le point de parler, au lieu de cela, elle va au tas de salade qui est tombé par terre, de la hotte.

— Mais il faut que nous nous dépêchions! s'exclame-t-elle. Anna! Elvire!

Mais elle n'abandonne pas complètement Gueule-de-Suie.

— Bien, lui dit-elle. Une pensée délicate est une pensée délicate. Ça vous plaît de rester un peu avec lui? Ça me plaît aussi à moi que vous y restiez. Faites comme si vous étiez chez vous.

IX

Là-dessus, ma mère et les trois petites se mettent à nettoyer la salade.

Du grand tas autour duquel elles sont agenouillées, elles prennent et font deux petits tas chacune, l'un de déchets et l'autre de feuilles nettoyées. Leurs mains vont, rapides, comme sur un ouvrage de couture. Toutes les quatre absorbées, il semble, pendant cinq ou six minutes, qu'elles ne se rappellent plus avoir un visiteur à la maison. Mais c'est ma mère, elle-même, qui s'en souvient.

— Il est seulement dommage qu'il soit sourd, lui dit-elle tout d'un coup.

— Sourd? répète le visiteur.

Et ma mère : « Oui. Il n'entend pas beaucoup. »

— Je ne sais pas, dit le visiteur. On ne peut pas le savoir.

— Nous devons lui crier dans les oreilles.

— Mais voyez-vous, dit le visiteur. On peut être un peu las d'entendre sans être sourd. Ça arrive. Alors, on ne répond pas. Mais il n'est pas dit que l'on n'entende pas.

Ma mère, en l'écoutant, a cessé de nettoyer la salade.

Je sais, moi, qu'elle est plutôt de son avis à propos de l'ouïe de grand-père. Parfois, elle dit que grand-père est sourd et parfois, au contraire, elle le nie. « Je t'embête ?» crie-t-elle d'habitude à grand-père si celui-ci ne répond pas.

C'est pour cela qu'elle observe maintenant : « Il y a quelque chose dans ce que vous dites. » Et elle me lorgne, lorgne son mari, ses brus, sa fille. « Pas du tout stupide ce Gueule-de-suie », a-t-elle l'air de nous dire.

Cependant, elle remarque qu'un autre craquement provient du tabouret de Gueule-de-suie.

— Vous lui avez donné le tabouret cassé! s'exclame-t-elle.

— C'est le tabouret cassé? dit son mari.

Et elle :

— Change-le lui. Donne-lui une chaise.

Mais Gueule-de-suie nous arrête, nous et notre siège.

— Ça ne fait rien, dit-il. (Peu lui importe de changer de siège.) Je vous remercie, madame, ajoute-t-il vivement, et avec douceur : mais ça m'est égal.

Il parle comme si, tout d'un coup, l'occupait quelque chose qui ne lui permet pas de faire attention à autre chose. Est-ce quelque chose qui arrive à grand-père qui l'occupe? Quelque chose que fait grand-père?

Ma mère aussi se tourne, puis s'approche. Grand-père, sa grosse tête toujours inclinée, mais davantage vers l'épaule que vers la poitrine, est en train de bouger l'une de ses mains. Cette main a déjà abandonné la canne, et il la tient en l'air, ni ouverte ni fermée. Elle tâtonne dans la direction de Gueule-de-suie. Que veut-il lui faire?

Un moment passe pendant lequel il semble qu'il veuille lui poser la main sur le bras ; la main s'élève davantage encore, il semble qu'elle veuille aller se poser sur l'épaule de Gueule-de-suie; mais, maintenant, elle monte seulement, atteint la hauteur du visage. Que veut-elle lui faire? Le lui caresser?

Nous pourrions même nous attendre à ce qu'elle le repousse. Mais ce n'est pas à cela qu'a l'air de s'attendre Gueule-de-suie. Son petit rire en dit long.

— Mais a-t-on jamais vu ça! dit ma mère.

La main s'arrête sur le visage de Gueule-de-suie, mais les doigts non complètement ouverts, et, avec deux de ces doigts, elle parcourt les joues, une joue, l'autre joue, puis se retire.

Que diable a-t-elle fait? On dirait qu'elle l'a vraiment caressé. Cependant, elle se retire, montant renversée, les doigts en haut, vers la barbe et le regard bas.

— Oui, ça ne s'en va pas, dit Gueule-de-suie à grand-père.

Tous, nous rions un peu, et cette phrase, dans le rire, sort de la bouche de ma mère : « Il l'avait pris pour un nègre. »

— Non, madame, lui dit Gueule-de-Suie. Il voulait seulement savoir si ça s'en va au toucher.

Ensuite il continue sa conversation avec grand-père, et ceci plutôt en baissant qu'en élevant le ton de la voix. « C'est un tellement drôle de bitume, » lui dit-il. « Moi, je ne sais pas ce qu'il y a dedans. Et je dois me servir de vaseline pour me l'enlever. »

Mon grand-père fait un mouvement dans la vastité de sa barbe : du côté de la bouche.

— Oui, de la vaseline, répète Gueule-de-suie. Sûr. Et il rit : il y a de quoi rire, non?

Mais nous, nous ne rions pas. Nous regardons grand-père : les nouveaux mouvements qui ont lieu dans sa barbe; et nous prêtons l'oreille à ce que nous savons être son rire, venu du fond de ses cent ans.

C'est, au fond de lui, un son semblable à celui d'un ruisseau, un son très lointain, en lui, parmi les écueils des années. Où retentit-il? Dans le temps où il était un tout autre éléphant? Nous, nous y sommes habitués. Il lui arrive aussi de rire : trois ou quatre fois par an. Pourtant, cela ne laisse pas de nous faire, chaque fois, une certaine impression.

A midi et quart, quand arrive mon frère Euclide, la salade de grand-père est, toujours, déjà prête, dans la marmite.

Ma mère présente mon frère Euclide au visiteur. « C'est mon fils aîné, » lui dit-elle. Et à mon frère Euclide : « C'est un ami de grand-père. »

Gueule-de-suie est on ne peut plus correct : il se met debout et s'incline, tend la main à mon frère.

— Votre mère m'honore en me disant l'ami de monsieur ici présent... Je suis plein de respect.

Puis il s'assied de nouveau, avec des craquements du tabouret.

— Essaie, toi, de lui changer son tabouret, murmure ma mère à mon frère Euclide.

Elle a retiré la marmite du feu de brindilles, a fait signe aux petites de mettre la table. « Ne lambinez pas, » leur a-t-elle dit. « Remuez-vous. » Maintenant elle vient poser la marmite par terre, sur une planche, à proximité du grand-père.

Elle la pose par terre et se redresse, les mains sur les hanches. Elle regarde la vapeur qui embrume la masse de grand-père, qui monte et lui entoure la tête, et elle voit le visage noir de Gueule-de-suie qui se mouille et qui brille au milieu.

— Excusez, lui dit-elle. Je fais ça pour l'appeler à table. Et tout

de suite elle ajoute : A présent, nous allons manger. Mais je ne voudrais pas que vous vous en alliez à cause de cela. Si vous mangez, vous aussi, à midi, vous pouvez le faire ici-même. Si vous vous contentez de ce que nous avons.

— Madame, répond Gueule-de-suie, la main sur le cœur. (Il s'est levé et il est debout dans le plein jaillissement de la vapeur, moite de vapeur comme si lui-même sortait de la marmite.) Madame, dit-il, moi, je n'aime pas déranger, mais votre invitation m'est trop agréable. Du reste, en ville, je n'ai personne. Et aujourd'hui je n'ai plus de camarades de travail avec qui déjeuner. Je devrais manger mon repas tout seul, assis sur une quelconque marche. Je reste donc. Mais, excusez, pourquoi ces enfants pleurent-ils?

Aux heures des repas, nos mioches pleurent toujours. Ils pleurent dès qu'ils voient leur grand-mère apporter la marmite.

— N'y faites pas attention, dit-elle à Gueule-de-suie. Nous, nous n'y faisons pas attention. Les autres pleurent toute la journée, et eux seulement à cette heure-ci.

— Et n'est-ce pas curieux? observe Gueule-de-suie. Les autres qui pleurent toute la journée, c'est parce que, je crois, ils voudraient manger. D'habitude, à l'heure des repas, ils cessent. Pourquoi eux, au contraire, pleurent-ils justement maintenant?

— Si vous ne deviez pas déjeuner avec nous, répond ma mère, je dirais que vous êtes indiscret. Pourquoi ils ne pleurent pas le restant de la journée, je ne le sais pas, moi non plus. C'est peut-être rapport à ce qu'ils ont une certaine endurance. Mais pourquoi ils pleurent justement à cette heure-ci, vous pourrez le voir de vos propres yeux. Nous sommes dans une sale passe, mon ami.

— Ah! s'exclame Gueule-de-suie. J'en suis désolé. Si j'ai bien compris, vous voulez dire qu'ils souhaiteraient un repas plus copieux quand il est cette heure-ci...

— Vous n'avez pas du tout mal compris, lui dit ma mère. Mais vous comprendrez mieux encore. Elle lui fait signe de s'écarter : Faites place. Notre vieux veut passer.

Notre vieux dans la brume de la vapeur est debout de toute sa masse, droit, non courbé, et Gueule-de-suie doit lever beaucoup ses yeux blancs pour retrouver le gros visage de grand-père. Le vieux s'est arrêté parce qu'il avait Gueule-de-suie dans les jambes. Mais comme Gueule-de-suie s'écarte, il lui met une main sur l'épaule et, s'appuyant sur lui, fait le second des deux pas qui le séparent de sa place en haut de la table.

Ma mère reprend alors sa conversation avec Gueule-de-suie.

— Si vous pensez que seul mon fils Euclide a du travail, vous pourrez nous excuser.

— Mais madame, dit Gueule-de-suie, moi aussi, je suis un ouvrier. Moi aussi, j'en ai beaucoup vu.

Il se montre très timide et très cérémonieux dans cette conversation avec ma mère, encore que toujours jovial.

— Moi aussi, répète-t-il, j'en ai vu...

— Tandis que moi, l'interrompt ma mère, je n'avais pas encore vu cela. Avec la force qu'il avait, de son temps, ce vieux qui est à votre droite, rapportait à la maison la paie de trois hommes, et il n'était jamais chômeur...

Ici, elle s'arrête, mais non point parce qu'elle a fini; c'est parce qu'elle hésite. Elle nous regarde et ne peut pas nous épargner; elle le voudrait et ne le peut pas.

— Tandis qu'à trois hommes qu'ils sont maintenant, continue-t-elle, et sans compter les femmes, ils rapportent à peine la paie d'un seul.

— Pardonnez-moi, proteste Gueule-de-suie. Moi, si j'étais vous, je ne parlerais pas comme ça. Et excusez-moi tous. Mais je crois devoir dire que madame ici présente est un tout petit peu injuste.

Nous acquiesçons discrètement. Le mari de ma mère acquiesce avec plus de décision.

— Comme vous voudrez, dit ma mère. C'est seulement que, moi, je ne dissimule pas ma pensée.

— J'ai l'admiration la plus grande, continue Gueule-de-suie, pour un travailleur tel que doit l'avoir été votre vieux. Je voyais cela même de loin... Il a dû être l'orgueil de son équipe. L'orgueil de ceux qui travaillaient avec lui, et de ceux qui travaillaient près de lui...

— Et de ceux qui le regardaient travailler, ajoute ma mère. Et de qui était de son sang, mon ami. Et de qui faisait la cuisine pour lui. Et de qui faisait sa lessive. Et de qui raccommodait et repasssait son linge.

— Je ne le mets pas en doute, dit Gueule-de-suie. Mais je ne crois pas qu'un travailleur, dit-il en riant, doive être un champion pour gagner sa vie...

— C'est là le point, crie le mari de ma mère.

Il se lève et serre la main de Gueule-de-suie, de l'autre côté de la table.

— Bravo! crie-t-il. Vous lui avez dit son fait!

— Bravo la prochaine fois! réplique ma mère. Jusqu'à présent, il ne m'à rien dit que je ne sache.

— Très juste, dit en riant Gueule-de-suie. Je ne vous ai rien dit que vous ne sachiez. Et ensuite non plus, dit-il en riant, je n'ai rien à vous dire que vous ne sachiez.

— Alors, dites-le et ne riez pas, dit ma mère.

— Je ne ris pas, madame, dit en riant Gueule-de-suie. Mais ce n'est certainement pas parce qu'ils ne sont pas grands et forts que vos gars n'ont pas de travail.

— Bien sûr que ce n'est pas pour ça, dit ma mère. Ils sont grands et forts. Et puis mon fils Euclide a du travail.

— Donc, ce n'est pas leur faute, dit Gueule-de-suie, et il rit.

— Et qui a jamais prétendu que ce fût leur faute? s'exclame ma mère.

— Oui, lui dit Gueule-de-suie. Justement.

— Pas plus que la nôtre, dit le mari de ma mère.

— La nôtre? dit en riant Gueule-de-suie.

Il est tout petit. Grand-père peut le faire disparaître de notre vue en passant le bras devant lui. Maintenant, il indique le mari de ma mère et lui-même. « La nôtre ?» répète-t-il. Et il hausse les épaules au moment même où ma mère dit à son mari :

— Toi, tais-toi, blondinet!

XI

En l'honneur de l'hôte, ma mère a voulu que la table fût mise mieux que d'habitude. Ainsi nous n'avons pas seulement des assiettes et des verres, mais aussi un huilier, aussi deux compotiers, et les assiettes sont en double, une plate et une creuse, avec triples couverts, comme s'il y avait de la soupe, de la viande et des fruits. Tous, en outre, nous avons dû prendre une place fixe, alors que moi, par exemple, si je n'ai pas déjà mangé mon pain dans le parc, je m'assieds et je me lève, les jours ordinaires, et je me rassieds continuellement, me relève continuellement, et j'avale mon pain près de l'évier le mouillant au robinet.

— Quant à faire semblant de manger les hors-d'œuvre, nous pouvons vraiment nous en passer, n'est-ce pas? dit ma mère. Parce qu'ici, monsieur, il n'est question que de faire semblant, dit-elle, On fait semblant de manger la soupe, et on fait semblant de manger un second plat...

— Idem, ajoute le mari de ma mère, on fait semblant de boire du vin. Et il lève son verre vide. A votre santé! dit-il. Il le porte à ses lèvres.

— N'exagérons pas, idiot, lui dit ma mère. Ton verre, tu peux le remplir d'eau.

Puis elle se tourne de nouveau vers l'hôte.

— Parfois, dit-elle, on fait aussi semblant de manger des fruits. mais ce n'est pas toujours... Moi, je tiens à ce qu'il en soit ainsi, à cause des enfants. Ce n'est pas pour jouer. Sinon, explique-t-elle à l'hôte, le jour où il y aurait à manger pour de vrai, comment se comporteraient-ils? Comme des sauvages...

— Oh! je comprends, murmure l'hôte.

— Sans ça, ils flanqueraient les mains dans les assiettes, continue ma mère. Ou bien, je ne sais pas, ils se colleraient leur couteau dans la bouche...

— Ou ils feraient du bruit en avalant chaque cuillerée de soupe, murmure l'hôte.

— Pour sûr! continue ma mère. Sans ça, ils la boiraient à même leur assiette, continue-t-elle. Ils seraient comme des sauvages. Et ils le seraient pour toujours... Ainsi, il faut qu'ils apprennent à manger même si, maintenant, ils ne mangent pas.

— Apprends l'art et mets-le à l'écart, dit le mari de ma mère.

— Juste comme dit le proverbe, continue ma mère. Un jour ou l'autre, il leur arrivera de devoir manger, et il faut qu'ils sachent le faire.

— Je comprends, murmure l'hôte.

Il observe les mioches qui sanglotent, il a sur son visage noir son petit rire qui ne s'éteint jamais, et il les observe qui sont comme cloués sur leurs sièges, sanglotants.

— Mais c'est certainement ingénieux, murmure-t-il.

Puis il demande :

— Vous leur avez déjà appris à manger de tout?

— Nous leur apprenons en proportion de l'âge qu'ils ont, lui répond le mari de ma mère. En conséquence, les plus grands et les plus petits savent, par exemple, manger la soupe. Idem, les pommes de terre frites. Idem, les légumes. Et ils savent tous boire de l'eau avec une goutte de vin dedans. Il se tourne vers les mioches qui sanglotent. Vous ne buvez pas, mes chéris? les encourage-t-il. Je vous ai mis du vin dans votre eau.

— Idiot! lui dit ma mère.

— Pourquoi? dit-il. Tandis que la viande, ajoute-t-il tout de suite, c'est nous qui la coupons pour le plus petit.

— Et le poulet? demande l'hôte. Avez-vous déjà appris à quelques-uns comment on mange le poulet?

— Bon Dieu! il y a ce petit homme-là, répond le mari de ma mère, qui sait manger comme un vrai prince. Et la petite demoiselle là, en face, de même. Comme si c'était une vraie princesse. Quand ils sont l'un en face de l'autre, devant une portion de poulet, on dirait presque, à voir leurs petits mouvements, qu'ils dansent le menuet.

Tout au fond malgré son petit rire, l'hôte est on ne peut plus intéressé. Et il ne fait pas attention à ma mère qui voudrait couper court. Il ne l'entend pas qui dit une autre fois à son mari :

— Idiot!

— Ils ne le prennent pas avec les mains? demande-t-il.

— Gare! répond le mari de ma mère. Ils savent que ce serait mal élevé!

— Ils le décortiquent avec fourchette et couteau? demande l'hôte.

— Mais naturellement, répond le mari de ma mère. A la rigueur, en s'aidant d'un petit morceau de pain, si c'est du poulet chasseur...

Ma mère lui crie :

— Stop! Je t'ai dit stop!

— Madame, murmure l'hôte. Rien qu'une dernière question. Ensuite, il demande au mari de ma mère :

— Et ils parviennent à le manger tout, sans en laisser?

— Ils n'en laissent pas une miette, lui répond le mari de ma mère.

— Eh beh! murmure l'hôte.

Il médite sur tout ce qu'il vient d'entendre. Et il dit en riant :

— Moi aussi, je voudrais savoir comment on mange une aile de poulet. Il dit cela et rit. Jamais eu l'occasion de l'apprendre, dit-il en riant.

— Vous voulez dire, lui dit le mari de ma mère, que vous n'avez jamais mangé de poulet?

— Je n'en ai jamais eu l'occasion, dit en riant notre hôte.

— Mais aujourd'hui, vous allez l'avoir, dit le mari de ma mère. Je crois qu'aujourd'hui, comme second plat, il y a justement du poulet. Et tandis que les mioches sanglotent bruyamment, il regarde, l'air interrogateur, ma mère : il n'y a pas du poulet aujourd'hui?

— Si, dit ma mère. Il y a du poulet.

XII

Un coup sur la table, comme si un poids était tombé dessus du plafond, nous fait nous tourner vers notre grand-père.

— Il a raison, dit ma mère.

Nous voyons que la barbe de grand-père tremble, cependant que son poing, non pas tremblant mais rouge, se retire. Gueule-de-suie a l'œil qui apprécie, en regardant ce poing.

— Toi et tes chinoiseries, dit ma mère. (Ceci à son mari.) Nous oublions de la sorte que notre vieux a bien trop de patience. (Et à tous, à Gueule-de-suie :) Passons à la soupe.

Grand-père a une soupière devant lui. Ma mère la lui prend et la lui remplit de chicorée avec une grande fourchette de bois. Elle laisse s'écouler le bouillon et ajoute toujours de nouvelles fourchetées, de nouveau, laissant s'écouler le bouillon et de nouveau ajoutant de nouvelles fourchetées. Quand finalement la chicorée forme une montagne, elle remet la soupière devant grand-père.

— Comme ça? lui dit-elle.

Grand-père lorgne cette verdure qui fume. S'il est satisfait, il l'attaque sans plus de façons, ne bougeant, entre sa bouche et le plat, que sa main solennelle. Sinon, il soulève, dans la direction de ma mère, son visage.

Maintenant, il le soulève.

— Comment? dit ma mère. Ça ne te semble pas assez?

Mais grand-père veut dire autre chose. Il indique d'un doigt l'assiette de notre hôte, l'assiette de Gueule-de-suie.

— Il s'inquiète pour vous, fait ma mère.

— Et je lui en suis reconnaissant, fait Gueule-de-suie. Je lui en suis reconnaissant.

— Mais en voulez-vous? fait ma mère. Nous, on n'arrive plus à avaler ça. Nous y sommes arrivés pendant un ou deux mois.Puis nous avons dû cesser. Pour ça aussi, il faut être un homme comme lui : pour manger tous les jours de la chicorée sans huile et ne s'en fatiguer jamais...

Elle est sur le point de conclure : « Comme un éléphant ». Je le vois à ses lèvres. Mais Gueule-de-suie l'interrompt avant.

— Moi aussi, en petit, je suis un homme comme ça, dit-il.

— Vous pouvez, vous aussi, lui dit ma mère, manger tous les jours toute la chicorée sans huile qu'il mange, lui?

— Je dis, en petit, dit Gueule-de-suie. Je dis que je suis, moi aussi, un homme comme ça, en petit. Moi, dit-il en riant, je mange, moi aussi, ma chicorée tous les jours. Et je disais presque qne vous, vous mangez la vôtre tous les jours.

— Nous, pas du tout, dit ma mère. Nous y sommes arrivés pendant deux mois et nous avons dû cesser. A présent nous ne prenons que quelques cuillerées de bouillon dans l'assiette...

— Pour le plus grand désespoir de nos mioches, dit le mari de ma mère.

— Pour les tenir en haleine, pour qu'ils n'oublient pas comment on mange la soupe, dit ma mère.

— Et qu'est ceci? dit Gueule-de-suie. N'est-ce pas de la chicorée tous les jours, ceci?

— Possible, dit ma mère.

Elle réfléchit et ajoute: « Bien sûr je ne dis pas que ça ne l'est pas...»

Mais elle pense en même temps au reste, à ce à cause de quoi, d'habitude, elle finit par dire que notre grand-père était ou est un éléphant, « comme un éléphant ». Je le vois à la façon dont remuent déjà ses lèvres quand elle pense à tout le reste. Je remarque aussi qu'elle ne l'a pas encore dit une seule fois depuis le moment où le visiteur à la figure pleine de suie est dans la maison. Et maintenant voici que, de nouveau, Gueule-de-suie vient interrompre le cours de ses pensées.

— Ainsi moi, dit Gueule-de-suie, j'ai depuis quarante ans ma chicorée, en petit.

— Depuis quarante ans? dit ma mère.

— Depuis que je travaille, dit Gueule-de-suie. J'ai un anchois, dit-il en riant. Jadis à l'huile, et, ces dernières années, sans huile, exactement comme monsieur ici présent pour sa salade.

— L'anchois serait-il, dit ma mère, votre chicorée?

— J'en mange un tous les jours, à midi, dit Gueule-de-suie.

— Mais un anchois! s'exclame ma mère. Bon Dieu! un anchois c'est un anchois!

— Un anchois ce n'est pas comme de la chicorée! s'exclame aussi le mari de ma mère. Mais précisons, demande-t-il : voulez-vous dire un anchois salé?

— Oui, répond Gueule-de-suie. Salé.

Il répond très lentement. Il est intimidé.

— Oh! alors? s'exclame ma mère. Il disait qu'il est fait de la même manière que grand-père, et il peut manger tous les jours des anchois salés.

Elle ajoute, l'œil fixé sur Gueule-de-suie :

— Il faut du courage.

— Vraiment oui, dit le mari de ma mère. Vous devez admettre qu'il faut un certain courage.

Cependant autour de la table court le mot : « Anchois! Anchois! »

Et Gueule-de-suie rentre la tête dans ses épaules.

— Vraiment, dit-il en riant. En petit. Je dois admettre que monsieur ici présent, c'est autre chose...

XIII

Ma mère avait déjà versé une louche de bouillon de chicorée dans chaque assiette. Dans celle de Gueule-de-suie également. Aussi, maintenant, nous allons et venons, avec notre cuiller, quatre ou cinq fois, de notre assiette à notre bouche, et la soupe est terminée.

Pendant ce temps-là, il y a eu un silence : une pause de quelques minutes. Chacun de nous s'est enfermé avec lui-même : le grand-père a continué d'être enfermé avec son énormité, tel qu'il nous apparaît toujours, courbé sur sa soupière; et chacun de nous a peut-être eu une pensée personnelle. Nous nous le demandons en recommençant à nous regarder. Qu'as-tu pensé? Qu'a-t-il pensé? Qu'avez-vous pensé? Et moi, qu'ai-je pensé? Qu'avons-nous pensé?

C'est avec cette question sur le visage que ma mère regarde notre hôte. Mais les questions passent l'une après l'autre sur son visage, ce ne sont pas des questions bizarres qui nous sortiront de la bouche, nous nous retrouvons tous au point de départ, et ma mère dit à notre hôte : « Sans doute avez-vous là votre anchois d'aujourd'hui... »

Notre hôte est de nouveau en plein petit rire.

— Hein? répond-il. Bien sûr que je l'ai là, mon anchois d'aujourd'hui.

— Et vous ne voulez pas le manger? lui dit ma mère. Ne vous gênez pas si vous voulez le manger...

— Bien sûr. Ne vous gênez pas, dit le mari de ma mère.

— Oh, je suis bien content, répond l'hôte, de n'avoir pas à le manger, pour une fois.

Le mari de ma mère a une voix étouffée.

— Nous serions très contents de vous voir le manger », lui dit-il d'une voix étouffée.

— Mais n'insiste donc pas, dit ma mère à son mari. Tu ne peux pas l'obliger à le manger pour te donner le plaisir de le voir le manger.

— Ça lui ferait plaisir de me voir le manger? demande l'hôte.

— Ça y est, il se sent déjà obligé, dit ma mère à son mari. Et à l'hôte :

— Excusez. Excusez. J'ai un mari qui est comme un enfant.

— Mais je ne dis pas que vous deviez vraiment le manger, dit le mari de ma mère.

— Non? demande l'hôte. Vous vouliez dire autre chose?

— Ne faites pas attention à ce qu'il dit, lui dit ma mère. Il ne sait jamais ce qu'il veut.

— Je ne sais pas ce que je veux? dit le mari de ma mère.

— Il le sait peut-être, dit l'hôte.

Il attend et sourit, regarde ma mère, et il a déboutonné sa veste.

— Peut-être voulait-il dire autre chose, ajoute-t-il et il sourit : mais peut-être aussi sait-il ce qu'il voulait dire. Et il fouille d'une main dans les poches intérieures de sa veste : attendant, souriant.

— Non, il ne le sait pas, dit ma mère à l'hôte. Tu ne le sais pas, dit-elle à son mari.

— Tu crois vraiment? lui demande son mari.

L'hôte les regarde tous les deux, il attend ce qu'ils vont dire et ne se décide pas à retirer complètement la main de la poche où il l'a enfoncée.

— Peut-être en est-il ainsi, dit le mari de ma mère.

Il a baissé les yeux devant les yeux de ma mère, et il a, aussi, baissé la tête.

— Peut-être en est-il comme elle dit, ajoute-t-il d'une voix étouffée. Peut-être est-ce que je ne sais jamais ce que je veux, dit-il.

L'hôte, ici, extrait sa main de sa poche, et il tient un mince petit paquet entre deux doigts. Le papier en est taché de gras : c'est une feuille de cahier, avec des mots écrits dessus, des mots déteints, d'une calligraphie enfantine; mais le paquet est si mince qu'il pourrait bien ne rien contenir, ou contenir seulement un cure-dents. L'homme à la riante gueule pleine de suie le tient entre le pouce et l'index, et le soulève, il semble qu'il veuille le défaire.

— A-t-on jamais vu ça, lui dit ma mère. Pourquoi devrait-il vouloir que vous mangiez votre anchois? Il ne parle que pour parler...

Alors Gueule-de-suie abaisse ses deux mains, et, de la main qui tient le petit paquet, il tapote avec celui-ci le dos de l'autre, il joue presque, pendant quelques secondes, puis il laisse le petit paquet sur la table, à côté de son assiette, abandonné.

Le mari de ma mère s'éclaircit la voix. « Hhhh! » Il se l'éclaircit avec une certaine fureur, et il relève la tête, ne craint même plus le regard de ma mère. On dirait même qu'il le cherche. Le cherche-t-il?

Il y a, en outre, grand-père qui cherche. Il a relevé bouche et barbe, il a levé tout le visage, il ne mange pas, et remue, comme s'il cherchait, les narines. Dieu du ciel, il flaire!

Mais il sent, pas très loin, ce qui le fait penser à des barils et à du sel, à des cales de navires, à des entrepôts près de la mer, à la mer elle-même, et à des voyages. Ses voyages furent à pied ou en chemin de fer, de son temps. Il pense aux odeurs de ses voyages, aux odeurs des gens avec qui il a voyagé, et il regarde Gueule-de-suie qui est à côté de lui; il le regarde, acquiesce, et retourne, tranquille, à sa soupière.

De la sorte, aussi, le mari de ma mère se tranquillise, oubliant la fureur, et aussi l'anxiété, qui l'avaient pris à voir grand-père flairer. Maintenant, c'est lui-même qui flaire. Il le fait avec bruit; il veut que ce soit franc, mais il est clair qu'il ne sent rien. Bon Dieu! pourquoi le vieux a-t-il senti? Lui qui est tellement plus jeune devrait sentir d'autant plus.

Il n'insiste pas et se soulève un peu de son siège, appuie fortement ses coudes sur la table. Son intérêt va aux mots déteints écrits sur la feuille de devoir, dans laquelle l'anchois est enveloppé. « Comment? » murmure-t-il. « Quoi? » Il tourne la tête, essaie de droite, essaie de gauche, veut absolument lire, et se tord complètement le cou.

— Pire qu'un enfant, dit ma mère.

Le mari de ma mère se rassied.

— Je voulais seulement voir ce qu'il y avait d'écrit.

— Vous voulez voir ce qu'il y a d'écrit? lui demande Gueule-de-suie.

Il lui tend le mince petit paquet, et le mari de ma mère a finalement celui-ci devant lui. Mais il ne lit pas, tout d'abord. Il le flaire d'une extrémité à l'autre, de très près.

— Eh bien? lui demandons-nous.

Nous voulons tous savoir ce qu'il y a d'écrit.

— C'est toujours le même mot qui se répète, répond le mari de ma mère.

— Mais quel mot? demandons-nous.

— Je ne sais pas, répond le mari de ma mère. On n'arrive pas à le déchiffrer.

En attendant, il palpe et, tout d'un coup, serre le paquet.

— Ouvrez-le, ouvrez-le, lui dit Gueule-de-suie.

En effet, il nous a donné son petit paquet avec ce qu'il contient. Ça se voit, en quelque sorte, à ses yeux satisfaits. Seulement il ne sait pas comment nous dire de considérer celui-ci comme nous appartenant.

— Mais non, répond le mari de ma mère. Pourquoi l'ouvrir?

Il me passe le minuscule paquet, et nous nous le passons tous.

— Donnez-moi ça, crie ma mère. Et l'anchois est dedans? demande-t-elle à Gueule-de-Suie.

Elle déplie la petite feuille de cahier couverte d'écriture et, dedans, il y a l'anchois. Nous nous levons tous pour regarder.

— Vous voyez? dit notre mère à Gueule-de-suie.

Elle nous montre à lui :

— Nous sommes très gourmands dans lafamille, lui dit-elle, et je ne sais pas ce qu'ils donneraient pour un anchois.

Elle veut lui faire comprendre que nous préférerions un anchois même à des côtelettes de porc.

— Si vous ne le mangez pas aujourd'hui, lui dit-elle, on les laisse le manger?

Gueule-de-suie a les yeux rayonnants. Il voudrait avoir aussi dans sa poche celui du lendemain, pour nous le donner également. Puis il demande s'il n'est pas resté un peu de chicorée.

— Ah ! nous dit-il, je ne sais pas ce que je donnerais pour un plat de chicorée!

XIV

Tandis que l'anchois fait, encore intact, le tour de la table et que chacun de nous en a eu seulement un échantillon d'odeur et de sel sur son morceau de pain, notre grand-père, pour la seconde fois soulève dangereusement les nombreuses années de sa tête.

Certes il est grand et gros, ma mère le dit toujours, et nous le voyons, nous le voyons toujours, mais nous pensons qu'il l'est à cause de ses années. Quel âge a-t-il? Nous ne le demandons pas. Nous jugeons que ses années sont innombrables, regardant ses mains énormes. Nous savons seulement qu'il travaillait dans l'autre avant-guerre, avant notre naissance, et au siècle dernier, avant que naquît notre mère. Donc c'est aussi le siècle dernier qui se soulève en même

temps que sa tête, et alors ses yeux sont pour nous, si doux soient-ils, les yeux de noms appris à l'école, les yeux de Mazzini, de Garibaldi, outre les siens propres. C'est pour cela que maintenant nous nous immobilisons et regardons. Pourrions-nous manquer de respect au siècle dernier?

Le grand visage barbu est de nouveau levé tout entier, et il cherche de nouveau sans exactement regarder. C'est-à-dire, sans sourciller. Et il ne remue, de nouveau, rien d'autre que les narines. Mais avec quelle acuité! Les mers les plus lointaines viennent à la plage de son odorat, et, de nouveau, des cales de vapeurs qui battent pavillons de longs courriers, libèrent la saumure de voyages et de voyages, et emplissent des ports, emplissent des magasins, emplissent les avenues de notre ville et les quais de marchandises de toutes les gares du monde, odeur du monde sur tous les quais de marchandises du monde.

Gueule-de-suie demeure interdit en regardant grand-père. Que peut bien devenir une odeur quand on la renifle à travers tant d'années? De nouveau, grand-père observe Gueule-de-suie comme il l'a déjà fait tout à l'heure. Mais cette fois-ci il se penche longuement vers lui, il lui respire presque les cheveux, et de nouveau il renifle l'air; remue les narines, flairant l'air, tourne la tête, inquiet, et ne se calme pas.

Il se penche, ensuite, également sur celui qui est de l'autre côté de lui. Celui-là c'est le mari de ma mère, qui se recule peu à peu au fur et à mesure que s'approche de lui le visage de grand-père. Même, à un certain point, il se met debout d'un bond. Il abandonne sa chaise et s'éloigne d'un pas.

A son tour, notre grand-père se lève.

Il ne va pas tout de même pas le poursuivre? Très lentement, il appuie d'abord les mains sur la table et pesant sur elles, se soulève; puis il se meut entre chaise et table.

— Mais où veux-tu aller? lui crie ma mère. Papa! lui crie-t-elle. Mais tu n'as pas encore fini ta chicorée.

Gueule-de-suie a des yeux affolés et il aide grand-père à se rasseoir. Grand-père, donc, se rassied : il le fait, à peine ma mère a-t-elle crié. Avec un bruit, pourtant, qui s'élève de toute sa grosse tête.

Des rochers s'éboulent-ils dans les cavernes de sa grosse tête?

— Il ronchonne, dit ma mère.

Elle prend l'anchois, avec l'assiette dans laquelle celui-ci s'était arrêté, et la tend vers grand-père.

— C'est ça, lui demande-t-elle, que tu sentais?

Grand-père ne regarde même pas. Il ronchonne, mais son visage est paisible, sa tête se baisse de nouveau.

— C'est un anchois que je leur ai offert, lui dit Gueule-de-suie.

Les arcs des sourcils s'ouvrent et s'agrandissent dans le visage de grand-père, qui se baisse de nouveau. Il y a en lui de l'étonnement d'entendre; un instant. Puis une douceur plus grande, comme si désormais, entendre ou pas, ne lui importait plus.

Certainement il y a eu quelque chose qui lui importait. Mais qu'était-ce? Il ne le sait pas; et il a cessé de ronchonner. Peut-être était-ce cette chose dont ils parlent. Peut-être ne l'était-ce pas vraiment. Ou bien peut-être a-t-il cru que c'était ça, et puis ce ne l'était peut-être pas... Peut-être était-ce seulement manger? La douceur devient, dans son visage penché, tristesse. Autant manger sa chicorée.

XV

Ma mère, pourtant, a mis l'assiette où il y a l'anchois en contact avec sa main, derrière la soupière de chicorée, et personne ne pense plus pouvoir en avoir.

Adieu anchois! telle est la pensée qui parcourt notre table. C'est une pensée amère sur nos assiettes vides, même si Gueule-de-suie l'apprécie, nous regardant comme il nous regarde, avec un petit rire qui exulte, de ses yeux blancs.

Nous en sommes au même point que tous les jours : notre morceau de pain, la moitié d'une baguette par tête, représentant du poulet à décortiquer à la pointe de la fourchette et du couteau. Du poulet rôti? Peut-être est-il rôti, et peut-être est-il garni de champignons au vinaigre. Le mari de ma mère a le cœur trop lourd, maintenant, pour donner libre cours à sa fantaisie et le demander. De la sorte, nous piquons nos fourchettes, et attaquons les fourchettes avec nos couteaux, qui crissent sur les assiettes, sans savoir, exactement, ce que nous faisons semblant de manger. A grand-peine, nous recommandons, d'une façon très générale et tout bas, à nos mioches : « C'est du poulet, souvenez-vous-en. »

Seul Gueule-de-suie reste animé : il nous observe attentivement, pour apprendre de nous comment se comporter.

— Une aile, dit-il. N'est-ce pas, vous m'avez donné une aile? C'est justement l'aile que je voulais. Il dit cela, il rit, ses couverts glissent, en grinçant, sur son assiette, et il n'y en a pas un seul d'entre nous, malotrus, qui lui réponde.

Ma mère, elle-même, maintenant que l'anchois est là, en dessous de grand-père, partage notre amertume à tous.

Elle fait toujours ainsi, après nous avoir vaincus au bénifice du grand-père. Elle regarde son « blondinet », et ses yeux, alors, ne sont pas cruels, ils se laissent aller sur lui, partant du visage qui s'appuie sur une main, comme attendris. Cette fois, en outre, elle n'a même pas lutté. Elle n'a pas dû nous disputer ce qu'elle a donné à grand-père. Hélas, mère, tu n'a pas pour te consoler, le souvenir de ta cruauté! Elle n'a pas dû nous tenir en respect avec des rugissements et nous montrer ce qu'est grand-père, parlant des choses qu'il pouvait faire. Elle nous a privés pour lui sans, auparavant, s'être retrouvée fille de l'homme qu'il était, un homme comme un éléphant.

Précisément, elle n'a pas encore dit à notre hôte que grand-père est un éléphant. Et maintenant, le moment est passé où elle pouvait le lui dire. Maintenant ma mère n'aime plus grand-père, c'est plutôt nous et nos mioches qu'elle aime, elle regarde, attendrie, son « blondinet » et, s'il arrive qu'elle regarde aussi grand-père, c'est pour jeter sur lui, dans un éclair de ressentiment, l'excès du courroux qui lui donne de l'amertume.

— Il faut nous excuser, dit-elle brusquement. Elle se tourne vers l'inconnu qui est assis avec nous, cherche par delà les têtes penchées sa gueule pleine de suie, et lui fait signe de se pencher, d'être attentif. Notre situation, lui dit-elle, n'est pas tout à fait celle que vous voyez.

Mais Gueule-de-suie ne comprend pas; ainsi il ne prévoit pas ce que, tout d'un coup, ma mère veut lui dire.

— Et ne me regardez pas comme si vous tombiez des nuages, continue ma mère. Notre situation est meilleure que vous ne la voyez. Elle demande le témoignage de tous : Elle n'est pas meilleure qu'elle n'en a l'air?

Mais il n'y a que Gueule-de-suie lui-même qui acquiesce, avec, dans les yeux, une étincelle de son petit rire qui recommence.

— Mon fils Euclide travaille, et c'est un homme qui travaille, dit ma mère. Et même en étant autant que nous le sommes, on peut vivre du travail d'un homme. Nous pourrions en avoir davantage sur la table.

Elle demande le témoignage d'Anna, celui d'Elvire, celui de ma sœur.

— Ce n'est pas vrai? Elles disent toujours que nous pourrions même avoir de la viande de temps en temps. Et certainement nous pourrions avoir des anchois. Nous pourrions avoir un plat ou l'autre de temps en temps, au moins une fois le dimanche. Demandez-leur si je me trompe.

Entre temps, l'étincelle du petit rire s'étend chez Gueule-de-Suie; elle devient ce qui, chez lui, est normal. Déjà, il pourrait répondre à ma mère qu'elle ne se trompe pas.

— Et vous savez ce que dit mon mari? continue ma mère. Dis-le-lui toi-même, dit-elle à son mari. Il dit, continue-t-elle, que nous pourrions même avoir un doigt de vin de temps en temps. (Elle demande le témoignage de son mari.) Ce n'est pas vrai que tu le dis?

Ensuite, elle dit à Gueule-de-suie qui lui sourit :

— Telle est notre vraie situation, et non point celle que vous voyez. Et si nous ne sommes pas comme nous devrions être, c'est pour la raison que dit toujours Anna. Demandez-la à Anna.

Gueule-de-suie lève son petit rire. Il demandera? Il ne demandera pas?

— Allons, insiste ma mère, Anna, c'est celle-ci. Demandez-la lui.

— Pourquoi? demande Gueule-de-suie.

Il tient son petit rire très haut. Et personne ne peut dire qu'il ait vraiment interrogé Anna, ou qu'il ne l'ait pas interrogée. Et Anna ne répond pas.

C'est ma mère qui répond :

— C'est à cause du pain. C'est parce que nous achetons trop de pain, et toute la paie de mon fils Euclide passe à acheter du pain. Et pourquoi ça? crie ma mère. Pourquoi devons-nous tout dépenser en pain?

— Mais parce que, lui répond Gueule-de-suie, et il rit.

— Parce que, rien du tout! lui crie ma mère. Puis, rapidement elle baisse la voix : C'est à cause de lui! C'est seulement à cause de lui! C'est à cause de lui qui en mange un kilo et demi, et qui en mangerait dix kilos! C'est à cause de lui qui veut tout pour lui!...

— A cause de lui? s'exclame Gueule-de-suie.

Il interroge les visages qu'il a devant lui, avec de l'étonnement suspendu à son petit rire, puis il demande discrètement :

— A cause de qui?

— Mais à cause de lui, à cause de votre ami, lui dit ma mère d'une voix tonnante.

— A cause de monsieur ici présent? demande Gueule-de-suie.

— A cause de l'éléphant ici présent, lui dit ma mère d'une voix tonnante.

XVI

Voilà de quelle façon ma mère en est venue à l'éléphant, avec notre hôte à la gueule pleine de suie.

Celui-ci est un petit homme qui a fait un clin d'œil à grand-père, de son visage noir, en traversant sur un tracteur l'esplanade pendant un mois de suite : maintenant, il est entré chez nous en tant qu'ami de grand-père, il est assis à table avec tous en tant qu'ami de grand-père; et pourtant ma mère en est venue, avec lui, à l'éléphant, de la façon qui est péjorative pour grand-père.

— L'éléphant? murmure Gueule-de-suie. Éléphant, avez-vous dit?

— Est-ce qu'il n'est pas comme un éléphant? Regardez-le! Regardez-le! dit ma mère à Gueule-de-suie. Vous pouvez le constater vous-même qu'il est comme un éléphant!

Gueule-de-suie n'a pas attendu que ma mère lui dît de regarder. Il est déjà en train de regarder grand-père, et grand-père a redressé le buste et a la tête tournée vers lui pour être regardé par lui. « Oh! bon Dieu! » murmure Gueule-de-suie. « Moi, je me demandais ce qu'était la chose à quoi ressemble cet homme. Je lui faisais des clins d'œil et je me le demandais. Je liais amitié avec lui et je me le demandais. Et ce à quoi il ressemble, ce n'est rien moins que ça! »

Il regarde avec un petit rire ravi.

— Il me semblait bien! dit-il. Ça ne me venait pas et, néanmoins, il me semblait bien. Il s'exclame : C'est tellement juste, vous savez! Vous avez tapé dans le mille.

— Bien sûr que j'ai tapé dans le mille! lui répond ma mère. Et il n'y a pas besoin d'être très malin. Moi qui ai fait la cuisine toute ma vie pour lui, et lavé et repassé pour lui...

Ici, Gueule-de-suie est tout d'un coup perplexe.

— Mais je ne veux rien dire de mal. Excusez! Bien sûr, c'est comme vous dites, mais moi je ne dis pas ça comme vous le dites. Je ne voudrais pas froisser monsieur ici présent.

Ma mère l'arrête.

— Il ne vous semble plus que j'aie tapé dans le mille?

— Excusez, dit Gueule-de-suie. Moi, je ne dis pas ça comme je dirais si je voulais dire à quelqu'un qu'il a le nez d'un éléphant ou les oreilles d'un éléphant. Moi, je dis seulement qu'il est un éléphant.

— Et cela, c'est ce que je dis moi aussi, lui dit ma mère.

— Naturellement, murmure Gueule-de-suie.

Il n'est pas sorti de sa perplexité. Néanmoins, tout en haut. son petit rire est ravi, et c'est un secret dont il vient tout juste de découvrir l'importance, un secret concernant l'homme, les hommes, qu'il a, là-haut. « Naturellement », murmure-t-il.

Il est perplexe et voudrait supprimer entre les autres et lui-même les possibilités d'équivoque qui le tiennent perplexe. Il est ravi et voudrait faire connaître à ma mère, aux autres, quelle est la chose qui le ravit.

— Mais l'éléphant, dit-il, est le plus noble des animaux.

— Je sais bien que c'est un animal noble, dit ma mère.

— Vous voyez que vous le dites, vous aussi ! dit-il. Toutes ses qualités sont nobles et toutes les qualités appelées nobles ne sont vraiment nobles que quand on les possède comme il les possède. Prenez, par exemple, la force...

Ici, il s'aperçoit qu'il a commencé un discours qui peut être long. Il s'arrête un bref instant; peut-être se demande-t-il, dans sa perplexité, s'il peut se permettre de parler longuement, mais il est, aussi, ravi, et là-dessus il reprend :

— Qu'est la force si elle n'est pas comme en lui? Si elle est généreuse et tranquille comme en lui, alors, elle est noble. Mais si elle n'est pas comme en lui, elle n'est pas du tout noble. De même la mansuétude. C'est une qualité noble quand elle est comme en lui. Et l'humilité, de même. La patience, de même. Elles sont nobles, mais quand on les possède comme il les possède.

Il voit maintenant que nous lui sommes attentifs. Même nos mioches lui sont attentifs, à cause de la curiosité qu'ils ont pour toutes les choses qui concernent ce grand animal éléphant que nous montre toujours ma mère, à nous, à eux, comme s'il était visible de nos fenêtres, montagne ou autre chose, et immobile là dehors, mais voici que c'est une somme de qualités presque souterraines au-dedans de l'homme. Oui? C'est du moins ce que nous dit un inconnu. Mais nous, nous ne nous contentons pas de ce que nous avons appris pour notre propre compte sur les choses du monde et de nous tous. Nous sommes toujours dans l'attente d'un inconnu qui vienne et nous dise autre chose. Autre chose signifie le « reste », et c'est justement le reste qui nous est le plus nécessaire : il nous manque.

En avant donc, inconnu! même nos mioches te sont attentifs, et

même ma mère espère que tu pourras réussir à lui dire ce qu'est mon grand-père et ce qu'elle est, elle-même, en plus de ce qu'elle peut savoir être, sa vie, ses années, les grandes dépenses qu'elle a faites d'elle-même, ce qui d'elle-même lui remonte à la bouche en miel et en fiel, et la faim qu'elle a, la faim qu'elle voit.

— Mais ne trouvez-vous pas qu'il fait presque froid? dit-il.

Il se tourne pour regarder la porte de la cuisine qui s'ouvre grand vers les bois dans son dos, mais il ne veut pas que ma mère se lève et la ferme.

— Ce n'est pas la porte, dit-il. J'ai un peu froid depuis que je me suis réveillé et ça ne passe pas. C'est simplement moi. Ce n'est rien.

Il en parle, en tout cas. Et il en parle en voyant que nous lui sommes attentifs, comme se rendant compte que nous allons peut-être lui faire avoir froid longuement en le gardant longuement ici avec nous.

— Non, dit-il à ma mère. Je ne veux pas déranger.

Ma mère a fermé la porte, et il dit que le mieux c'est de se réchauffer l'intérieur. Il voudrait du vin, pour son discours. Il voudrait avoir chaud, être réconforté; et alors oui, parler.

— Les gens qui mangent n'aiment pas que celui qui ne mange pas puisse boire un verre. Ils l'appellent ivrogne. Mais qu'est-ce que ça nous fait, à nous?

Il fait signe au plus grand de nos mioches. « Pourrais-je l'envoyer en commission? » demande-t-il.

Comme tout à l'heure, il cherche dans les poches intérieures dont il a tiré l'anchois, et met sur la table des billets de dix lires, une poignée, et puis encore deux ou trois billets.

— Il faut me laisser faire, dit-il. Je sais bien que je suis chez vous, mais je suis aussi chez moi. Il y a une raison, ce matin, si je suis entré ici. J'avais froid, j'ai froid, et puisque j'ai commencé de parler avec vous, je vous dirai la chose... Il fallait bien que je la dise un jour ou l'autre. Ce n'est que mon histoire, et il n'y a personne qui puisse la dire, telle qu'elle est exactement, après moi. Je peux donc envoyer le petit en commission?

Il approche de la joue de notre mioche les jointures de deux doigts. Il voudrait lui prendre la joue.

— Mais j'ai les doigts gelés, lui dit-il. Et il lui demande comment il s'appelle, lui demande aussi s'il aime les marrons grillés.

— Il faut me laisser faire, dit-il à ma mère. J'avais décidé que si arrivait le jour où je pourrais parler, je dépenserais jusqu'aux derniers sous de ma paie à régaler ceux qui m'écouteraient.

Maintenant, j'ai commencé et vous m'écoutez. Mais il faut que vous me laissiez me réchauffer. Vous me le permettez?

Il montre les billets de dix lires qu'il a mis l'un sur l'autre. Il en a tiré cinq ou six encore, ils forment un grand tas, peut-être y en a-t-il une cinquantaine, et il est en train de les répartir en groupes. Il les montre au mari de ma mère.

— D'autant qu'ensuite je n'en ferais rien, et, au lieu de ça, une fois, j'aurai mangé des marrons chauds et bu du vin en honorable compagnie, et ce sera la fois la plus extraordinaire de toute ma vie. Vous aimez tous les marrons chauds? Une petite fête au cours de laquelle je parlerais, tel a été le désir que je n'ai jamais pu exaucer. C'est presque une espèce de vœu que j'ai fait. Et vous ne voudriez pas que je l'exauce?

« Je n'ai ni enfants ni neveux au monde qui soient à portée de ma main. Je ne sais où se trouve aucun de mes parents. Même ceux que j'ai aimés, je ne sais où ils sont. Ma femme, je l'ai perdue, et mes deux filles sont en Australie, ce qui revient au même pour moi que de dire que j'ai mon étoile au ciel.

« Mais ce n'est pas là l'histoire que je vous ai commencée. C'est seulement que, cela, il faut le dire aussi. On finit toujours par raconter, une fois que l'on s'y met, et c'est justement en racontant que l'on trouve peu à peu la vraie histoire, au milieu des choses comme celles-ci. En conséquence, des marrons chauds... Monsieur ici présent aime-t-il les marrons chauds?

Il mesure du regard notre vieux, regarde dans sa soupière, puis ses yeux nous comptent et il décide qu'il faut pour deux cents lires de marrons. En vain disons-nous « non », devant son petit rire le plus franc, quand il annonce qu'il faut aussi pour cent lires d'anchois. Cela aussi est décidé; il en faut cent lires; et il rit. Pour le vin, il demande à notre mioche : « Mais est-ce que je me peux fier à toi? » Il lui explique qu'il faudrait qu'il fût rouge mais transparent, comme s'il venait de son pays.

— Ce sera peut-être mieux que j'aille avec lui, dit le mari de ma mère. Et s'éloignant, il demande : De quel pays?

— Oh! peu importe! répond l'hôte. Pourvu qu'il soit d'un endroit fameux! Prenez-le de votre pays à vous.

(*A suivre.*)

Elio VITTORINI.

(*Traduit de l'italien par Michel Arnaud.*)

QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE ?

(*Suite*)

Le triomphe politique de la bourgeoisie, que les écrivains avaient appelé de tous leurs vœux, bouleverse leur condition de fond en comble et remet en question jusqu'à l'essence de la littérature; on dirait qu'ils n'ont fait tant d'efforts que pour préparer plus sûrement leur perte. En assimilant la cause des belles-lettres à celle de la démocratie politique, ils ont sans aucun doute aidé la bourgeoisie à s'emparer du pouvoir, mais du même coup ils s'exposaient, en cas de victoire, à voir disparaître l'objet de leurs revendications, c'est-à-dire le sujet perpétuel et presque unique de leurs écrits. En un mot, l'harmonie miraculeuse qui unissait les exigences propres de la littérature à celles de la bourgeoisie opprimée s'est rompue dès que les unes et les autres se sont réalisées. Tant que des millions d'hommes enrageaient de ne pouvoir exprimer leur sentiment, il était beau de réclamer le droit d'écrire librement et de tout examiner, mais dès que la liberté de pensée, de confession et l'égalité des droits politiques sont acquises, la défense de la littérature devient un jeu purement formel qui n'amuse plus personne; il faut trouver autre chose. Or, dans le même moment les écrivains ont perdu leur situation privilégiée : elle avait son origine dans la cassure qui déchirait leur public et qui leur permettait de jouer sur deux tableaux. Ces deux moitiés se sont recollées; la bourgeoisie a absorbé la noblesse ou peu s'en faut. Les auteurs doivent répondre aux demandes d'un public unifié. Tout espoir est perdu pour eux de sortir de leur classe d'origine. Nés de parents bourgeois, lus et payés par des bourgeois, il faudra qu'ils restent bourgeois, la bourgeoisie, comme une prison, s'est refermée sur eux. De la classe parasitaire et folle qui les nourrissait par caprice et qu'ils minaient sans remords, de leur rôle d'agent double, ils gardent un regret cuisant dont ils mettront un siècle à se guérir; il leur semble qu'ils ont tué la poule aux œufs d'or. La bourgeoisie inaugure des formes d'oppression nouvelles; cependant elle n'est pas parasitaire : sans doute elle s'est approprié les instruments de travail, mais elle est fort diligente à régler l'organisation de la production et la répar-

tition des produits. Elle ne conçoit pas l'œuvre littéraire comme une création gratuite et désintéressée, mais comme un service payé.

Le mythe justificateur de cette classe laborieuse et improductive c'est *l'utilitarisme :* d'une manière ou d'une autre le bourgeois fait fonction d'intermédiaire entre le producteur et le consommateur, il est le *moyen terme* élevé à la toute-puissance; il a donc dans le couple indissoluble du moyen et de la fin, choisi de donner la première importance au moyen. La fin est sous-entendue, on ne la regarde jamais en face, on la passe sous silence; le but et la dignité d'une vie humaine c'est de se consumer dans l'agencement des moyens; il n'est pas *sérieux* de s'employer sans intermédiaire à produire une fin absolue; c'est comme si l'on prétendait voir Dieu face à face sans le secours de l'Église. On ne fera crédit qu'aux entreprises dont la fin est l'horizon en perpétuel recul d'une série infinie de moyens. Si l'œuvre d'art entre dans la ronde utilitaire, si elle prétend qu'on la prenne au sérieux, il faudra qu'elle descende du ciel des fins inconditionnées et qu'elle se résigne à devenir utile à son tour, c'est-à-dire qu'elle se présente comme un moyen d'agencer des moyens. En particulier, comme le bourgeois n'est pas tout à fait sûr de soi, parce que sa puissance n'est pas assise sur un décret de la Providence, il faudra que la littérature l'aide à se sentir bourgeois de droit divin. Ainsi risque-t-elle, après avoir été, au XVIIIe siècle, la mauvaise conscience des privilégiés, de devenir, au XIXe siècle, la bonne conscience d'une classe d'oppression. Passe encore si l'écrivain pouvait garder cet esprit de libre critique qui fit sa fortune et son orgueil au siècle précédent. Mais son public s'y oppose : tant que la bourgeoisie luttait contre les privilèges de la noblesse, elle s'accommodait de la négativité destructrice. A présent qu'elle a le pouvoir, elle passe à la construction et demande qu'on l'aide à construire. Au sein de l'idéologie religieuse, la contestation demeurait possible parce que le croyant rapportait ses obligations et les articles de sa foi à la volonté de Dieu. Par là il établissait entre lui et le Tout-Puissant un lien concret et féodal de personne à personne. Ce recours au libre arbitre divin introduisait, encore que Dieu fût tout parfait et enchaîné à sa perfection, un élément de gratuité dans la morale chrétienne et, en conséquence, un peu de liberté dans la littérature. Ce héros chrétien, c'est toujours Jacob en lutte avec l'ange, le saint *conteste* la volonté divine, même si c'est pour s'y soumettre encore plus étroitement. Mais l'éthique bourgeoise ne dérive pas de la Providence : ses règlements universels et abstraits sont inscrits dans les choses; ils ne sont pas l'effet d'une

volonté souveraine et tout aimable, mais personnelle, ils ressembleraient plutôt aux lois incréées de la physique. Du moins on le suppose, car il n'est pas prudent d'y regarder de si près. Précisément parce que leur origine est obscure, l'homme sérieux se défend de les examiner. L'art bourgeois sera moyen ou il ne sera pas; il s'interdira de toucher aux principes de peur qu'ils ne s'effondrent [1] et de sonder trop avant le cœur humain de peur d'y trouver le désordre. Son public ne redoute rien tant que le talent, folie menaçante et heureuse, qui découvre le fond inquiétant des choses par des mots imprévisibles et, par des appels répétés à la liberté, remue le fond plus inquiétant encore des hommes. La *facilité* se vend mieux : c'est le talent enchaîné, tourné contre lui-même, l'art de rassurer par des discours harmonieux et prévus, de montrer, sur le ton de la bonne compagnie, que le monde et l'homme sont médiocres, transparents, sans surprises, sans menaces et sans intérêt.

Il y a plus : comme le bourgeois n'a de rapport avec les forces naturelles que par personnes interposées, comme la réalité matérielle lui apparaît sous forme de produits manufacturés, comme il est entouré, à perte de vue, d'un monde déjà humanisé qui lui renvoie sa propre image, comme il se borne à glaner à la surface des choses les significations que d'autres hommes y ont déposées, comme sa tâche consiste essentiellement à manier des symboles abstraits, mots, chiffres, schémas, diagrammes pour déterminer par quelles méthodes ses salariés répartiront les biens de consommation, comme sa culture tout aussi bien que son métier le disposent à penser sur de la pensée, il s'est convaincu que l'univers était réductible à un système d'idées; il dissout en idées l'effort, la peine, les besoins, l'oppression, les guerres : il n'y a pas de mal, mais seulement un pluralisme, certaines idées vivent à l'état libre, il faut les intégrer au système. Ainsi conçoit-il le progrès humain comme un vaste mouvement d'assimilation : les idées s'assimilent entre elles et les esprits entre eux. Au terme de cet immense processus digestif, la pensée trouvera son unification et la société son intégration totale. Un tel optimisme est à l'extrême opposé de la conception que l'écrivain se fait de son art : l'artiste a besoin d'une matière inassimilable parce que la beauté ne se résout pas en idées; même s'il est prosateur et s'il assemble des signes, il n'y aura ni grâce ni force dans son style

1. Le fameux « Si Dieu n'existe pas, tout est permis » de Dostoïewski est la révélation terrible que la bourgeoisie s'est efforcée de se cacher pendant les 150 ans de son règne.

s'il n'est sensible à la matérialité du mot et à ses résistances irrationnelles. Et s'il veut fonder l'univers dans son œuvre et le soutenir par une inépuisable liberté, c'est précisément parce qu'il distingue radicalement les choses de la pensée ; sa liberté n'est homogène à la chose qu'en ceci que toutes deux sont insondables et, s'il veut réapproprier le désert ou la forêt vierge à l'Esprit, ce n'est pas en les transformant en idées de désert et de forêt, mais en faisant éclairer l'Être en tant qu'Être, avec son opacité et son coefficient d'adversité, par la spontanéité indéfinie de l'Existence. C'est pourquoi l'œuvre d'art ne se réduit pas à l'idée : d'abord parce qu'elle est production ou reproduction d'un *être*, c'est-à-dire de quelque chose qui ne se laisse jamais tout à fait *penser ;* ensuite parce que cet être est totalement pénétré par une *existence*, c'est-à-dire par une liberté qui décide du sort même et de la valeur de la pensée. C'est pourquoi aussi l'artiste a toujours eu une compréhension particulière du Mal, qui n'est pas l'isolement provisoire et remédiable d'une idée, mais l'irréductibilité du monde et de l'homme à la Pensée.

On reconnaît le bourgeois à ce qu'il nie l'existence des classes sociales et singulièrement de la bourgeoisie. Le gentilhomme veut commander parce qu'il appartient à une caste. Le bourgeois fonde sa puissance et son droit de gouverner sur la maturation exquise que donne la possession séculaire des biens de ce monde. Il n'admet d'ailleurs de rapports synthétiques qu'entre le propriétaire et la chose possédée; pour le reste il démontre par l'analyse que tous les hommes sont semblables parce qu'ils sont les éléments invariants des combinaisons sociales et parce que chacun d'eux, quel que soit le rang qu'il occupe, possède entièrement la *nature humaine.* Dès lors les inégalités apparaissent comme des accidents fortuits et passagers qui ne peuvent altérer les caractères permanents de l'atome social. Il n'y a pas de prolétariat, c'est-à-dire pas de classe synthétique dont chaque ouvrier soit un mode passager; il y a seulement des prolétaires, isolés chacun dans sa nature humaine, et qui ne sont pas unis entre eux par une solidarité interne, mais seulement par des liens externes de ressemblance. Entre les individus que sa propagande analytique a circonvenus et séparés le bourgeois ne voit que des relations *psychologiques.* Cela se conçoit : comme il n'a pas de prise directe sur les choses, comme son travail s'exerce essentiellement sur des hommes, il s'agit uniquement pour lui de plaire et d'intimider; la cérémonie, la discipline et la politesse règlent ses conduites, il tient ses semblables pour des marionnettes et s'il veut acquérir quelque

connaissance de leurs affections et de leur caractère, c'est que chaque passion lui semble une ficelle qu'on peut tirer, le bréviaire du bourgeois ambitieux et pauvre, c'est un « Art de Parvenir », le bréviaire du riche c'est « l'Art de Commander ». La bourgeoisie considère donc l'écrivain comme un expert ; s'il se lance dans des méditations sur l'ordre social, il l'ennuie et l'effraie : elle lui demande seulement de lui faire partager son expérience pratique du cœur de l'homme. Voilà la littérature réduite, comme au XVII[e] siècle, à la psychologie. Encore la psychologie de Corneille, de Pascal, de Vauvenargues était-elle un appel cathartique à la liberté. Mais le commerçant se méfie de la liberté de ses pratiques et le préfet de celle du sous-préfet. Ils souhaitent seulement qu'on leur fournisse des recettes infaillibles pour séduire et pour dominer. Il faut que l'homme soit gouvernable à coup sûr et par de petits moyens, en un mot il faut que les lois du cœur soient rigoureuses et sans exceptions. Le chef bourgeois ne croit pas plus à la liberté humaine que le savant ne croit au miracle. Et comme sa morale est utilitaire, le ressort principal de sa psychologie sera l'intérêt. Il ne s'agit plus pour l'écrivain d'adresser son œuvre, comme un appel, à des libertés absolues, mais d'exposer les lois psychologiques qui le déterminent à des lecteurs déterminés comme lui.

Idéalisme, psychologisme, déterminisme, utilitarisme, esprit de sérieux, voilà ce que l'écrivain bourgeois doit refléter d'abord à son public. On ne lui demande plus de rendre l'étrangeté et l'opacité du monde mais de le dissoudre en impressions élémentaires et subjectives qui en rendent la digestion plus aisée — ni de retrouver au plus profond de sa liberté les plus intimes mouvements du cœur, mais de confronter son « expérience » avec celle de ses lecteurs. Ses ouvrages sont tout à la fois des inventaires de la propriété bourgeoise, des expertises psychologiques tendant invariablement à fonder les droits de l'élite et à montrer la sagesse des institutions, des manuels de civilité. Les conclusions sont arrêtées d'avance; d'avance on a établi le degré de profondeur permis à l'investigation, les ressorts psychologiques ont été sélectionnés, le style même est réglementé. Le public ne craint aucune surprise, il peut acheter les yeux fermés. Mais la littérature est assassinée. D'Émile Augier à Marcel Prévost et à Edmond Jaloux en passant par Dumas fils, Pailleron, Ohnet, Bourget, Bordeaux, il s'est trouvé des auteurs pour conclure l'affaire et, si j'ose dire, faire honneur jusqu'au bout à leur signature. Ce n'est pas par hasard qu'ils ont écrit de mauvais livres : s'ils ont eu du talent, il a fallu le cacher.

Les meilleurs ont refusé. Ce refus sauve la littérature mais il en fixe les traits pour cinquante ans. A partir de 1848, en effet, et jusqu'à la guerre de 1914, l'unification radicale de son public amène l'auteur à écrire par principe *contre tous ses lecteurs*. Il vend pourtant ses productions, mais il méprise ceux qui les achètent et s'efforce de décevoir leurs vœux ; c'est chose entendue qu'il vaut mieux être méconnu que célèbre, que le succès, s'il va jamais à l'artiste de son vivant, s'explique par un malentendu. Et si d'aventure le livre qu'on publie ne heurte pas assez les lecteurs, on y ajoutera une préface pour les insulter. Ce conflit fondamental entre l'écrivain et son public est un phénomène sans précédent dans l'histoire littéraire. Au XVIIe siècle l'accord entre littérateur et lecteurs est parfait; au XVIIIe siècle, l'auteur dispose de deux publics également réels et peut à son gré s'appuyer sur l'un ou sur l'autre; le romantisme a été, à ses débuts, une vaine tentative pour éviter la lutte ouverte en restaurant cette dualité et en s'appuyant sur l'aristocratie contre la bourgeoisie libérale. Mais après 1850 il n'y a plus moyen de dissimuler la contradiction profonde qui oppose l'idéologie bourgeoise aux exigences de la littérature. Vers le même moment un public virtuel se dessine déjà dans les couches profondes de la société : déjà il attend qu'on le révèle à lui-même ; c'est que la cause de l'instruction gratuite et obligatoire a fait des progrès : bientôt la troisième République consacrera pour tous les hommes le droit de lire et d'écrire. Que va faire l'écrivain? Optera-t-il pour la masse contre l'élite et tentera-t-il de recréer à son profit la dualité des publics?

Il le semblerait à première vue. A la faveur du grand mouvement d'idées qui brasse de 1830 à 1848 les zones marginales de la bourgeoisie, certains auteurs ont la révélation de leur public virtuel. Ils le parent, sous le nom de « Peuple », de grâces mystiques : le salut viendra par lui. Mais, pour autant qu'ils l'aiment, ils ne le connaissent guère et surtout ils n'émanent pas de lui. Sand est baronne Dudevant, Hugo, fils d'un général d'Empire, même Michelet, fils d'un imprimeur, est encore bien éloigné des canuts lyonnais ou des tisseurs de Lille. Leur socialisme — quand ils sont socialistes — est un produit de l'idéalisme bourgeois. Et puis surtout le peuple est bien plutôt le sujet de certaines de leurs œuvres que le public qu'ils ont élu. Hugo, sans doute, a eu la rare fortune de pénétrer partout; c'est un des seuls, peut-être le seul de nos écrivains qui soit vraiment populaire. Mais les autres se sont attiré l'inimitié de la bourgeoisie sans se créer, en contre-partie, un public ouvrier. Pour s'en con-

vaincre il n'est que de comparer l'importance que l'Université bourgeoise accorde à Michelet, génie authentique et prosateur de grande classe, et à Taine, qui ne fut qu'un cuistre, ou à Renan dont le « beau style » offre tous les exemples souhaitables de bassesse et de laideur. Ce purgatoire où la classe bourgeoise laisse végéter Michelet est sans compensation : le « peuple », qu'il aimait, l'a lu pendant quelque temps et puis le succès du marxisme l'a rejeté dans l'oubli. En somme la plupart de ces auteurs sont les vaincus d'une révolution ratée; ils y ont attaché leur nom et leur destin. Aucun d'eux, sauf Hugo, n'a vraiment marqué la littérature.

Les autres, tous les autres ont reculé devant la perspective d'un déclassement par en bas, qui les eût fait couler à pic, comme une pierre à leur cou. Ils ne manquent pas d'excuses : il était trop tôt, aucun lien réel ne les attachait au prolétariat, cette classe opprimée ne pouvait pas les absorber, elle ne connaissait pas le besoin qu'elle avait d'eux; leur décision de la défendre fût restée abstraite; quelle qu'eût été leur sincérité, ils se fussent « penchés » sur des malheurs qu'ils eussent compris avec leur tête sans les ressentir dans leur cœur. Déchus de leur classe d'origine, hantés par la mémoire d'une aisance qu'ils eussent dû s'interdire, ils couraient le risque de constituer, en marge du vrai prolétariat, un « prolétariat en faux col », suspect aux ouvriers, honni par les bourgeois, dont les revendications eussent été dictées par l'aigreur et le ressentiment plutôt que par la générosité, et qui se fût, pour finir, tourné à la fois contre les uns et contre les autres. En outre, au XVIIIe siècle, les libertés nécessaires que réclame la littérature ne se distinguent pas des libertés politiques que le citoyen veut conquérir, il suffit à l'écrivain d'explorer l'essence arbitraire de son art et de se faire l'interprète de ses exigences formelles pour devenir révolutionnaire : la littérature est naturellement révolutionnaire quand la révolution qui se prépare est bourgeoise parce que la première découverte qu'elle fait de soi lui révèle des liens avec la démocratie politique. Mais les libertés formelles que défendront l'essayiste, le romancier, le poète, n'ont plus rien de commun avec les exigences profondes du prolétariat. Celui-ci ne songe pas à réclamer la liberté politique, dont il jouit après tout et qui n'est qu'une mystification; de la liberté de penser, il n'a que faire, pour l'instant ; ce qu'il demande est fort différent de ces libertés abstraites : il souhaite l'amélioration matérielle de son sort et, plus profondément, plus obscurément aussi, la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme. Nous verrons plus tard que ces revendica-

tions sont homogènes à celles que pose l'art d'écrire conçu comme phénomène historique et concret, c'est-à-dire comme l'appel singulier et daté qu'un homme, en acceptant de s'historialiser, lance à propos de l'homme tout entier à tous les hommes de son époque. Mais, au XIXe siècle, la littérature vient de se dégager de l'idéologie religieuse et refuse de servir l'idéologie bourgeoise. Elle se pose donc comme indépendante par principe de toute espèce d'idéologie. De ce fait, elle garde son aspect abstrait de pure négativité. Elle n'a pas encore compris qu'elle *est elle-même* l'idéologie; elle s'épuise à affirmer son autonomie, que personne ne lui conteste. Cela revient à dire qu'elle prétend n'avoir aucun sujet privilégié et pouvoir traiter de toute matière également. Il n'est pas douteux qu'on puisse écrire avec bonheur de la condition ouvrière : mais le choix de ce sujet dépend des circonstances, d'une libre décision de l'artiste, un jour on parlera d'une bourgeoise de province, un autre jour des mercenaires carthaginois. De temps en temps, un Flaubert affirmera l'identité du fond et de la forme, mais il n'en tirera aucune conclusion. Comme tous ses contemporains, il reste tributaire de la définition que les Winckelmann et les Lessing, près d'un siècle plus tôt, ont donnée de la beauté et qui, d'une manière ou d'une autre, revient à la présenter comme la multiplicité dans l'unité. Il s'agit de capter le chatoiement du divers et de lui imposer une unification rigoureuse par le style. Le « style artiste » des Goncourt n'a pas d'autre signification : c'est une méthode formelle pour unifier et embellir toutes les matières, même les plus belles. Comment pourrait-on concevoir alors qu'il puisse y avoir un rapport interne entre les revendications des classes inférieures et les principes de l'art d'écrire? Proudhon semble être le seul à l'avoir deviné. Et Marx bien entendu. Mais ils n'étaient pas littérateurs. La littérature, tant absorbée encore par la découverte de son autonomie, est à elle-même son propre objet. Elle est passée à la période réflexive; elle éprouve ses méthodes, brise ses anciens cadres, tente de déterminer expérimentalement ses propres lois et de forger des techniques nouvelles. Elle avance tout doucement vers les formes actuelles du drame et du roman, le vers libre, la critique du langage. Si elle se découvrait un contenu spécifique, il lui faudrait s'arracher à sa méditation sur soi et dégager ses normes esthétiques de la nature de ce contenu. En même temps les auteurs, en choisissant d'écrire pour un public virtuel, devraient adapter leur art à l'ouverture de son esprit, ce qui revient à le déterminer d'après des exigences extérieures et non d'après son essence propre; il fau-

drait renoncer à des formes exquises de récit, de poésie, de raisonnement même, pour le seul motif qu'elles ne seraient pas accessibles aux lecteurs sans culture. Il semble donc que la littérature courrait le risque de retomber dans l'aliénation. Aussi l'écrivain refuse-t-il, de bonne foi, d'asservir la littérature à un public et à un sujet déterminés. Mais il ne s'aperçoit pas du divorce qui s'opère entre la révolution concrète qui tente de naître et les jeux abstraits auxquels il se livre. Cette fois, ce sont les masses qui veulent le pouvoir et comme les masses n'ont pas de culture ni de loisirs, toute prétendue révolution littéraire, en raffinant sur la technique, met hors de leur portée les ouvrages qu'elle inspire et sert les intérêts du conservatisme social.

Il faut donc en revenir au public bourgeois. L'écrivain se vante d'avoir rompu tout commerce avec lui, mais, en refusant le déclassement par en bas, il condamne sa rupture à rester symbolique : il la joue sans relâche, il l'indique par son vêtement, son alimentation, son ameublement, les mœurs qu'il se donne, mais il ne la fait pas. C'est la bourgeoisie qui le lit, c'est elle seule qui le nourrit et qui décide de sa gloire. En vain fait-il semblant de prendre du recul pour la considérer d'ensemble : s'il veut la juger, il faudrait d'abord qu'il en sorte et il n'est pas d'autre façon d'en sortir que d'éprouver les intérêts et la manière de vivre d'une autre classe. Comme il ne s'y décide pas, il vit dans la contradiction et dans la mauvaise foi puisqu'il sait à la fois et ne veut pas savoir *pour qui* il écrit. Il parle volontiers de sa *solitude* et, plutôt que d'assumer le public qu'il s'est sournoisement choisi, il invente qu'on écrit pour soi seul ou pour Dieu, il fait de l'écriture une occupation métaphysique, une prière, un examen de conscience, tout sauf une communication. Il s'assimile fréquemment à un possédé, parce que, s'il vomit les mots sous l'empire d'une nécessité intérieure, au moins ne les *donne*-t-il pas. Mais cela n'empêche qu'il corrige soigneusement ses écrits. Et d'autre part il est si loin de vouloir du mal à la bourgeoisie qu'il ne lui conteste même pas le droit de gouverner. Bien au contraire. Flaubert le lui a reconnu nommément et sa correspondance abonde, après la Commune qui lui fit si grand-peur, en injures ignobles contre les ouvriers. Et comme l'artiste, enfoncé dans son milieu, ne peut le juger du dehors, comme des refus sont des états d'âme sans effet, il ne s'aperçoit pas même que la bourgeoisie est classe d'oppression; au vrai il ne la tient pas du tout pour une classe mais pour une espèce naturelle et, s'il se risque à la décrire, il le fera en termes strictement psychologiques. Ainsi l'écrivain bourgeois et l'écrivain maudit se

meuvent sur le même plan; leur seule différence c'est que le premier fait de la psychologie blanche et le second de la psychologie noire. Lorsque Flaubert déclare, par exemple, qu'il « appelle bourgeois tout ce qui pense bassement », il définit le bourgeois en termes psychologiques et idéalistes, c'est-à-dire dans la perspective de l'idéologie qu'il prétend refuser. Du coup il rend un signalé service à la bourgeoisie : il ramène au bercail les révoltés, les désadaptés qui risqueraient de passer au prolétariat, en les persuadant qu'on peut dépouiller le bourgeois en soi-même par une simple discipline intérieure : si seulement ils s'exercent dans le privé à penser noblement, ils peuvent continuer à jouir, la conscience en paix, de leurs biens et de leurs prérogatives; ils habitent encore bourgeoisement, jouissent encore bourgeoisement de leurs revenus et fréquentent des salons bourgeois, mais tout cela n'est plus qu'une apparence, ils se sont élevés au-dessus de leur espèce par la noblesse de leurs sentiments. Du même coup il donne à ses confrères le truc qui leur permettra de garder en tout cas une bonne conscience : car la magnanimité trouve son exercice privilégié dans l'exercice des arts.

La solitude de l'artiste est truquée doublement : elle dissimule non seulement un rapport réel au grand public mais encore la reconstitution d'un public de spécialistes. Puisqu'on abandonne au bourgeois le gouvernement des hommes et des biens, le spirituel se sépare à nouveau du temporel, on voit renaître une sorte de cléricature. Le public de Stendhal c'est Balzac, celui de Baudelaire, c'est Barbey d'Aurevilly et Baudelaire à son tour se fait public de Poe. Ces salons littéraires ont pris un vague aspect collégial, on y « parle littérature » à mi-voix, avec un infini respect, on y débat si le musicien tire plus de jouissance esthétique de sa musique que l'écrivain de ses livres; à mesure qu'il se détourne de la vie, l'art redevient sacré. Il s'est même institué une sorte de communion des saints : on donne la main pardessus les siècles à Cervantès, à Rabelais, à Dante, on s'intègre à cette société monastique; la cléricature, au lieu d'être un organisme concret et, pour ainsi dire, géographique, devient une institution successive, un club dont tous les membres sont morts, sauf un, le dernier en date qui représente les autres sur terre et résume en lui tout le collège. Ces nouveaux croyants, qui ont leurs saints dans le passé, ont aussi leur vie future. Le divorce du temporel et du spirituel amène une modification profonde de l'idée de gloire : du temps de Racine, elle n'était pas tant la revanche de l'écrivain méconnu que le prolongement naturel de ses succès dans une société immuable.

Au XIXe siècle, elle fonctionne comme un mécanisme de surcompensation. « Je serai compris en 1880 », « Je gagnerai mon procès en appel », ces mots fameux prouvent que l'écrivain n'a pas perdu le désir d'exercer une action directe et universelle dans le cadre d'une collectivité intégrée. Mais comme cette action n'est pas possible dans le présent, on projette, dans un avenir indéfini, le mythe compensateur d'une réconciliation entre l'écrivain et son public. Tout cela reste d'ailleurs fort vague : aucun de ces amateurs de gloire ne s'est demandé dans quelle espèce de société il pourrait trouver sa récompense; ils se plaisent seulement à rêver que leurs petits-neveux bénéficieront d'une amélioration intérieure, pour être venus plus tard et dans un monde plus vieux. C'est ainsi que Baudelaire, qui ne s'embarrasse pas des contradictions, panse souvent les plaies de son orgueil par la considération de sa renommée posthume, quoiqu'il tienne que la société soit entrée dans une période de décadence qui ne se terminera qu'avec la disparition du genre humain.

Pour le présent donc, l'écrivain recourt à un public de spécialistes ; pour le passé il conclut un pacte mystique avec les grands morts ; pour le futur il use du mythe de la gloire. Il n'a rien négligé pour s'accrocher symboliquement à sa classe. Il est en l'air, étranger à son siècle, dépaysé, maudit. Toutes ces comédies n'ont qu'un but : l'intégrer à une société symbolique qui soit comme une image de l'aristocratie d'ancien régime. La psychanalyse est familière avec ces processus d'identification dont la pensée artistique offre de nombreux exemples : le malade qui, pour s'évader, a besoin de la clé de l'asile arrive à croire qu'il est lui-même cette clé. Ainsi l'écrivain qui a besoin de la faveur des grands pour se déclasser finit par se prendre pour l'incarnation de toute la noblesse. Et comme celle-ci se caractérisait par son parasitisme, c'est l'ostentation de parasitisme qu'il choisira pour style de vie. Il se fera le martyr de la consommation pure. Il ne voit, nous l'avons dit, aucun inconvénient à user des biens de la bourgeoisie, mais c'est à condition de les dépenser, c'est-à-dire de les transformer en objets improductifs et inutiles; il les brûle, en quelque sorte, parce que le feu purifie tout. Comme, d'ailleurs, il n'est pas toujours riche et qu'il faut bien vivre, il se compose une vie étrange, prodigue et besogneuse à la fois, où une imprévoyance calculée symbolise la folle générosité qui lui demeure interdite. En dehors de l'art, il ne trouve de noblesse qu'en trois sortes d'occupations. Dans l'amour d'abord, parce que c'est une inutile passion et parce que les femmes sont, comme dit Nietzsche, le jeu le plus dangereux. Dans

les voyages aussi, parce que le voyageur est un perpétuel témoin, qui passe d'une société à une autre sans jamais demeurer dans aucune et parce que, consommateur *étranger* dans une collectivité laborieuse, il est l'image même du parasitisme. Parfois aussi dans la guerre, parce que c'est une immense consommation d'hommes et de biens.

Le discrédit où l'on tenait les métiers dans les sociétés aristocratiques et guerrières, on le retrouve chez l'écrivain : il ne lui suffit pas d'être inutile, comme les courtisans de l'Ancien Régime, il veut pouvoir fouler aux pieds le travail utilitaire, casser, brûler, détériorer, imiter la désinvolture des seigneurs qui faisaient passer leurs chasses à travers les blés mûrs. Il cultive en lui ces impulsions destructrices dont Baudelaire a parlé dans *le Vitrier*. Un peu plus tard, il aimera entre tous les ustensiles malfaçonnés, ratés ou hors d'usage, déjà à moitié repris par la nature, et qui sont comme des caricatures de l'ustensilité. Sa propre vie, il n'est pas rare qu'il la considère comme un outil à détruire, il la risque en tout cas et joue à perdre : l'alcool, les drogues, tout lui est bon. La perfection dans l'inutile, bien entendu, c'est la beauté. De « l'art pour l'art » au symbolisme, en passant par le réalisme et le Parnasse, toutes les écoles sont d'accord en ceci que l'art est la forme la plus élevée de la consommation pure. Il n'enseigne rien, il ne reflète aucune idéologie, il se défend surtout d'être moralisateur : bien avant que Gide l'ait écrit, Flaubert, Gautier, les Goncourt, Renard, Maupassant ont dit à leur manière que « c'est avec les bons sentiments qu'on fait la mauvaise littérature. » Pour les uns la littérature est la subjectivité portée à l'absolu, un feu de joie où se tordent les sarments noirs de leurs souffrances et de leurs vices ; gisant au fond du monde comme dans un cachot, ils le dépassent et le dissipent par leur insatisfaction révélatrice des ailleurs. Il leur paraît que leur cœur est assez singulier pour que la peinture qu'ils en font demeure résolument stérile. D'autres se constituent les témoins impartiaux de leur époque. Mais ils ne témoignent aux yeux de personne; ils élèvent à l'absolu témoignage et témoins; ils présentent au ciel vide le tableau de la société qui les entoure. Circonvenus, transposés, unifiés, pris au piège d'un style artiste, les événements de l'univers sont neutralisés et, pour ainsi dire, mis entre parenthèses; le réalisme est une « épochè ». L'impossible vérité rejoint ici l'inhumaine Beauté « belle comme un rêve de pierre ». Ni l'auteur, tant qu'il écrit, ni le lecteur, tant qu'il lit, ne sont plus de ce monde; ils se sont mués en pur regard; ils considèrent l'homme du dehors, ils s'efforcent de prendre sur lui le point de vue de Dieu, ou, si l'on veut,

du vide absolu. Mais après tout je puis encore me reconnaître dans la description que le plus pur des lyriques fait de ses particularités; et, si le roman expérimental imite la science, n'est-il pas utilisable comme elle, ne peut-il avoir, lui aussi, ses *applications* sociales? Les extrémistes souhaitent, par terreur de servir, que leurs ouvrages ne puissent pas même éclairer le lecteur sur son propre cœur, ils refusent de transmettre leur expérience. A la limite l'œuvre ne sera tout à fait gratuite que si elle est tout à fait inhumaine. Au bout de cela, il y a l'espoir d'une création absolue, quintessence du luxe et de la prodigalité, inutilisable en ce monde parce qu'elle *n'est pas du monde* et qu'elle n'en rappelle rien : l'imagination est conçue comme faculté inconditionnée de *nier* le réel et l'objet d'art s'édifie sur l'effondrement de l'univers. Il y a l'artificialisme exaspéré de Des Esseintes, le dérèglement systématique de tous les sens et, pour finir, la destruction concertée du langage. Il y a aussi le silence : ce silence de glace, l'œuvre de Mallarmé, — ou celui de M. Teste pour qui toute communication est impure.

L'extrême pointe de cette littérature brillante et mortelle, c'est le néant. Sa pointe extrême et son essence profonde : le nouveau spirituel n'a rien de positif, il est négation pure et simple du temporel; au moyen âge c'est le temporel qui est l'Inessentiel par rapport à la Spiritualité; au XIXe siècle l'inverse se produit : le Temporel est premier, le spirituel est le parasite inessentiel qui le ronge et tente de le détruire. Il s'agit de nier le monde ou de le consommer. De le nier en le consommant. Flaubert écrit pour se débarrasser des hommes et des choses. Sa phrase cerne l'objet, l'attrape, l'immobilise et lui casse les reins, se referme sur lui, se change en pierre et le pétrifie avec elle. Elle est aveugle et sourde, sans artères; pas un souffle de vie, un silence profond la sépare de la phrase qui suit; elle tombe dans le vide, éternellement, et entraîne sa proie dans cette chute infinie. Toute réalité, une fois décrite, est rayée de l'inventaire : on passe à la suivante. Le réalisme n'est rien d'autre que cette grande chasse morne. Il s'agit de se tranquilliser avant tout. Partout où il a passé, l'herbe ne pousse plus. Le déterminisme du roman naturaliste écrase la vie, remplace l'action humaine par des mécanismes à sens unique. Il n'a guère qu'un sujet : la lente désagrégation d'un homme, d'une entreprise, d'une famille, d'une société; il faut retourner à zéro, on prend la nature en état de déséquilibre productif et l'on efface ce déséquilibre, on revient à un équilibre de mort par l'annulation des forces en présence. Lorsqu'il nous montre, par hasard,

la réussite d'un ambitieux, c'est une apparence : Bel Ami ne prend pas d'assaut les redoutes de la bourgeoisie, c'est un ludion dont la montée témoigne seulement de l'effondrement d'une société. Et lorsque le symbolisme découvre l'étroite parenté de la beauté et de la mort, il ne fait qu'expliciter le thème de toute la littérature du demi-siècle. Beauté du passé, parce qu'il n'est plus, beauté des jeunes mourantes et des fleurs qui se fanent, beauté de toutes les érosions et de toutes les ruines, suprême dignité de la consommation, de la maladie qui mine, de l'amour qui dévore, de l'art qui tue; la mort est partout, devant nous, derrière nous, jusque dans le soleil et les parfums de la terre. L'art de Barrès est une méditation de la mort : une chose n'est belle que lorsqu'elle est « consommable », c'est-à-dire qu'elle meurt quand on en jouit. La structure temporelle qui convient particulièrement à ces jeux de princes, c'est l'instant. Parce qu'il passe et parce qu'il est, en lui-même, l'image de l'éternité, il est la négation du temps humain, ce temps à trois dimensions du travail et de l'histoire. Il faut beaucoup de temps pour édifier, un instant suffit à tout jeter par terre. Lorsqu'on considère dans cette perspective l'œuvre de Gide, on ne peut s'empêcher d'y voir une éthique strictement réservée à l'écrivain-consommateur. Son acte gratuit, qu'est-il, sinon l'aboutissement d'un siècle de comédie bourgeoise et l'impératif de l'auteur-gentilhomme. Il est frappant que les exemples en soient tous empruntés à la consommation : Phioctète donne son arc, le miglionnaire dilapide ses billets de banque, Bernard vole, Lafcadio tue, Ménalque vend ses meubles. Ce mouvement destructeur ira jusqu'à ses conséquences extrêmes : « L'acte surréaliste le plus simple, écrira Breton, vingt ans plus tard, consiste, revolvers au poing, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule. » C'est le terme dernier d'un long processus dialectique : au XVIIIe siècle la littérature était négativité; sous le règne de la bourgeoisie, elle passe à l'état de Négation absolue et hypostasiée, elle devient un processus multicolore et chatoyant d'anéantissement. « Ce surréalisme n'est pas intéressé à tenir grand compte... de tout ce qui n'a pas pour fin l'anéantissement de l'être en un brillant intérieur et aveugle qui ne soit pas plus l'âme de la glace que celle du feu. » écrit encore Breton. A la limite il ne reste plus à la littérature qu'à se contester elle-même. C'est ce qu'elle fait sous le nom de surréalisme : on a écrit pendant soixante-dix ans pour consommer le monde; on écrit après 1918 pour consommer la littérature; on dilapide les traditions littéraires, on

gaspille les mots, on les jette les uns contre les autres pour les faire éclater. La littérature comme Négation absolue devient l'Anti-littérature ; jamais elle n'a été plus *littéraire :* la boucle est bouclée.

Dans le même temps l'écrivain, pour imiter la légèreté gaspilleuse d'une aristocratie de naissance, n'a pas de plus grand souci que d'établir son irresponsabilité. Il a commencé par poser les droits du génie, qui remplacent le droit divin de la monarchie autoritaire. Puisque la Beauté, c'est le luxe porté à l'extrême, puisqu'elle est un bûcher aux flammes froides qui éclaire et consume toute chose, puisqu'elle se nourrit de toutes les formes de l'usure et de la destruction, en particulier de la souffrance et de la mort, l'artiste, qui est son prêtre, a le droit d'exiger en son nom et de provoquer au besoin le malheur de ses proches. Quant à lui, depuis longtemps il brûle, il est en cendres; il faut d'autres victimes pour alimenter la flamme. Des femmes en particulier : elles le feront souffrir et il le leur rendra bien; il souhaite pouvoir porter malheur à tout ce qui l'entoure. Et s'il n'a pas le moyen de provoquer les catastrophes, il se contentera d'accepter les offrandes. Admirateurs, admiratrices sont là pour qu'il incendie leurs cœurs ou qu'il dépense leur argent sans gratitude ni remords. Maurice Sachs raconte que son grand-père maternel, qui avait pour Anatole France une admiration maniaque, dépensa une fortune pour meubler la villa Saïd. A sa mort, France prononça cet éloge funèbre : « Dommage! Il était meublant. » En prenant l'argent du bourgeois l'écrivain exerce son sacerdoce puisqu'il distrait une part des richesses pour l'anéantir en fumée. Et, du même coup, il se place au-dessus de toutes les responsabilités : devant qui donc serait-il responsable? Et au nom de quoi? Si son œuvre visait à construire, on pourrait lui demander des comptes. Mais puisqu'elle s'affirme destruction pure, il échappe au jugement. Tout cela demeure, à la fin du siècle, passablement confus et contradictoire. Mais lorsque la littérature, avec le surréalisme, se fera provocation au meurtre, on verra l'écrivain, par un enchaînement paradoxal mais logique, poser explicitement le principe de sa totale irresponsabilité. A vrai dire, il n'en donne pas clairement les raisons, il se réfugie dans les maquis de l'écriture automatique. Mais les motifs sont évidents : une aristocratie parasitaire de pure consommation dont la fonction est de brûler sans relâche les biens d'une société laborieuse et productive ne saurait être justiciable de la collectivité qu'elle détruit. Et comme cette destruction systématique ne va jamais plus loin que le *scandale*, cela revient à dire, au fond, que l'écrivain a pour premier devoir de provoquer le

scandale et pour droit imprescriptible d'échapper à ses conséquences.

La bourgeoisie laisse faire; elle sourit de ces étourderies. Peu lui importe que l'écrivain la méprise : ce mépris n'ira pas loin, puisqu'elle est son seul public ; il n'en parle qu'à elle, il lui en fait la confidence; c'est en quelque sorte le lien qui les unit. Et même s'il obtenait l'audience populaire, quelle apparence qu'il puisse attirer le mécontentement des masses en leur exposant que le bourgeois pense bassement? Il n'y a aucune chance qu'une doctrine de la consommation absolue puisse circonvenir les classes laborieuses. Au reste la bourgeoisie sait bien que l'écrivain a pris secrètement son parti : il a besoin d'elle pour justifier son esthétique d'opposition et de ressentiment; c'est d'elle qu'il reçoit les biens qu'il consomme; il souhaite conserver l'ordre social pour pouvoir s'y sentir un étranger à demeure : en bref c'est un révolté, non pas un révolutionnaire. Des révoltés, elle fait son affaire. En un sens, même, elle se fait leur complice : il vaut mieux contenir les forces de négation dans un vain esthétisme, dans une révolte sans effet ; libres, elles pourraient s'employer au service des classes opprimées. Et puis les lecteurs bourgeois entendent à leur façon ce que l'écrivain nomme la *gratuité* de son œuvre : pour celui-ci c'est l'essence même de la spiritualité et la manifestation héroïque de sa rupture avec le temporel : pour ceux-là un ouvrage gratuit est foncièrement inoffensif, c'est un divertissement, ils préféreront sans doute la littérature de Bordeaux, de Bourget, mais ils ne trouvent pas mauvais qu'il y ait des livres inutiles : ils détourneront l'esprit des préoccupations sérieuses, ils lui donneront la récréation dont il a besoin pour se refaire. Ainsi, tout en reconnaissant que l'œuvre d'art ne peut servir à rien, le public bourgeois trouve encore moyen de l'utiliser. Le succès de l'écrivain est bâti sur ce malentendu : comme il se réjouit d'être méconnu, il est normal que ses lecteurs se méprennent. Puisque la littérature, entre ses mains, est devenue cette négation abstraite, qui se nourrit d'elle-même, il doit s'attendre à ce que ses lecteurs sourient de ses plus vives insultes en disant : « Ce n'est que de la littérature »; et puisqu'elle est pure contestation de l'esprit de sérieux, il doit trouver bon qu'ils refusent par principe de le prendre au sérieux. Ainsi, alors que les lettres, à l'ordinaire, représentent dans la société une fonction intégrée et militante, la société bourgeoise, au XIXe siècle finissant, offre ce spectacle sans antécédents : une collectivité laborieuse et groupée autour du drapeau de la production, d'où émane une littérature qui, loin de la refléter, ne lui parle jamais de ce qui l'intéresse, prend le

contre-pied de son idéologie, assimile le Beau à l'improductif, refuse de se laisser intégrer et ne souhaite même pas être lu.

Il ne faut pas blâmer ces auteurs : ils ont fait ce qu'ils ont pu et l'on trouve parmi eux quelques-uns de nos écrivains les plus grands et les plus purs. Et puis comme chaque conduite humaine nous découvre un aspect de l'univers, leur attitude nous a enrichis en dépit d'eux-mêmes en nous révélant la gratuité comme une des dimensions infinies du monde et un but possible de l'activité humaine. Et comme ils ont été des artistes, leur œuvre recèle un appel désespéré à la liberté de ce lecteur qu'ils feignent de mépriser. Elle a poussé la contestation jusqu'à l'extrême, jusqu'à se contester elle-même ; elle nous a fait entrevoir un silence noir par delà le massacre des mots et, par delà l'esprit de sérieux, le ciel vide et nu des équivalences, elle nous invite à émerger dans le néant par destruction de tous les mythes et de toutes les tables de valeur, elle nous découvre en l'homme, en place du rapport intime avec la transcendance divine, une relation étroite et secrète avec le Rien. C'est la littérature de l'adolescence, de cet âge où, encore pensionné et nourri par ses parents, le jeune homme, inutile et sans responsabilité, gaspille l'argent de sa famille, juge son père et assiste à l'effondrement de l'univers sérieux qui protégeait son enfance. Si l'on se rappelle que la fête est, comme Caillois l'a bien montré, un de ces moments négatifs où la collectivité consume les biens qu'elle a amassés, viole les lois de sa morale, dépense pour le plaisir de dépenser, détruit pour le plaisir de détruire, on verra que la littérature, au XIXe siècle, fut, en marge d'une société laborieuse qui avait la mystique de l'épargne, une grande fête somptuaire et funèbre, une invitation à brûler dans une immoralité splendide, dans le feu des passions, jusqu'à mourir. Quand je dirai qu'elle a trouvé son accomplissement tardif et sa fin dans le surréalisme trotskysant, on comprendra mieux la fonction qu'elle assumait dans une société trop fermée : c'était une soupape de sûreté. Après tout, de la fête perpétuelle à la Révolution permanente, il n'y a pas si loin.

Et pourtant le XIXe siècle a été pour l'écrivain le temps de la faute et de la déchéance. S'il eût accepté le déclassement par en bas et donné un contenu à son art, il eût poursuivi avec d'autres moyens et sur un autre plan l'entreprise de ses prédécesseurs. Il eût contribué à faire passer la littérature de la négativité et de l'abstraction à la construction concrète ; tout en lui conservant cette autonomie que le XVIIIe siècle lui avait conquise et qu'il n'était plus question de lui

retirer, il l'eût intégrée de nouveau à la société, en éclairant et en appuyant les revendications du prolétariat il eût approfondi l'essence de l'art d'écrire et compris qu'il y a coïncidence, non seulement entre la liberté formelle de penser et la démocratie politique, mais aussi entre l'obligation matérielle de choisir l'homme comme perpétuel sujet de méditation et la démocratie sociale; son style eût retrouvé une tension interne parce qu'il se fût adressé à un public déchiré. Tâchant à éveiller la conscience ouvrière tandis qu'il témoignait devant les bourgeois de leur iniquité, ses œuvres eussent reflété le monde entier; il eût appris à distinguer la générosité, source originelle de l'œuvre d'art, appel inconditionné au lecteur, de la prodigalité, sa caricature, il eût abandonné l'interprétation analytique et psychologique de la « nature humaine » pour l'appréciation synthétique des *conditions*. Sans doute était-ce difficile, peut-être impossible : mais il s'y est mal pris. Il ne fallait pas se guinder dans un vain effort pour échapper à toute détermination de classe, ni non plus « se pencher » sur le prolétaire, mais se penser au contraire comme un bourgeois au ban de sa classe, uni aux masses opprimées par une solidarité d'intérêt. La somptuosité des moyens d'expression qu'il a découverts ne doit pas nous faire oublier qu'il a trahi la littérature. Mais sa responsabilité s'étend plus loin : si les auteurs eussent trouvé audience auprès des classes opprimées, peut-être la divergence de leurs points de vue et la diversité de leurs écrits eussent contribué à produire dans les masses ce qu'on nomme très heureusement un *mouvement* d'idées, c'est-à-dire une idéologie ouverte, contradictoire, dialectique. Sans aucun doute le marxisme eût triomphé, mais il se fût teinté de mille nuances, il lui eût fallu absorber les doctrines rivales, les digérer, rester ouvert. On sait ce qui s'est produit : deux idéologies révolutionnaires au lieu de cent; les Proudhoniens en majorité dans l'Internationale ouvrière avant 70, puis écrasés par l'échec de la Commune, le marxisme triomphant de son adversaire, non par la puissance de cette négativité hégélienne qui conserve en dépassant, mais parce que des forces extérieures ont supprimé purement et simplement un des termes de l'antinomie. On ne saurait trop dire ce que ce triomphe sans gloire a coûté au marxisme : faute de contradicteurs, il a perdu la vie. S'il eût été le meilleur, perpétuellement combattu et se transformant pour vaincre et volant leurs armes à ses adversaires, il se fût identifié à l'esprit; seul, il est devenu l'Église, pendant que des écrivains-gentilshommes, à mille lieues de lui, se faisaient les gardiens d'une spiritualité abstraite.

Voudra-t-on croire que je sais tout ce que ces analyses ont de partiel et de contestable? Les exceptions abondent et je les connais : mais, pour en rendre compte, il faudrait un livre : je suis allé au plus pressé. Mais surtout il faut comprendre l'esprit dans lequel j'ai entrepris ce travail : si l'on devait y voir une tentative, même superficielle, d'explication sociologique, il perdrait toute signification. De même que, pour Spinoza, l'idée d'un segment de droite tournant autour d'une de ses extrémités demeure abstraite et fausse si on la considère en dehors de l'idée synthétique, concrète et terminée de circonférence, qui la contient, la complète et la justifie, de même, ici, ces considérations demeurent arbitraires si on ne les replace pas dans la perspective d'une œuvre d'art, c'est-à-dire d'un appel libre et inconditionné à une liberté. On ne peut écrire sans public et sans mythe — sans un *certain* public que les circonstances historiques ont fait, sans un *certain* mythe de la littérature qui dépend, en une très large mesure, des demandes de ce public. En un mot l'auteur est en situation, comme tous les autres hommes. Mais ses écrits, comme tout projet humain, enferment à la fois, précisent et dépassent cette situation, l'expliquent même et la fondent, tout de même que l'idée de cercle explique et fonde celle de la rotation d'un segment. C'est un caractère essentiel et nécessaire de la liberté que *d'être située.* Décrire la situation ne saurait porter atteinte à la liberté. L'idéologie janséniste, la loi des trois unités, les règles de la prosodie française ne sont pas de l'art; au regard de l'art elles sont même pur néant puisqu'elles ne sauraient en aucun cas produire par une simple combinaison une bonne tragédie, une bonne scène ou même un bon vers. Mais l'art de Racine doit s'inventer *à partir* d'elles ; non pas en s'y pliant, comme on l'a dit assez sottement, et en y puisant des gênes exquises, des contraintes nécessaires : en les réinventant, au contraire, en conférant une fonction neuve et proprement racinienne à la division en actes, à la césure, à la rime, à la morale de Port-Royal, de manière qu'il soit impossible de décider s'il a coulé son sujet dans un moule que lui imposait son époque ou s'il a véritablement élu cette *technique* parce que son sujet l'exigeait. Pour comprendre ce que Phèdre ne pouvait pas être, il faut faire appel à toute l'anthropologie. Pour comprendre ce qu'elle *est*, il ne faut que lire ou écouter, c'est-à-dire se faire liberté pure et donner généreusement sa confiance à une générosité. Les exemples que nous avons choisis nous ont servi uniquement à *situer*, en diffé-

rentes époques, la liberté de l'écrivain, à éclairer par les limites des demandes qui lui sont faites les limites de son appel, à montrer par l'idée que le public se fait de son rôle les bornes nécessaires de l'idée qu'il invente de la littérature. Et, s'il est vrai que l'essence de l'œuvre littéraire, c'est la liberté se découvrant et se voulant totalement elle-même comme appel à la liberté des autres hommes, il est vrai aussi que les différentes formes de l'oppression, en cachant aux hommes qu'ils étaient libres, ont masqué aux auteurs tout ou partie de cette essence. Ainsi les opinions qu'ils se forment de leur métier sont nécessairement tronquées, elles recèlent toujours quelque vérité, mais cette vérité partielle et isolée devient une erreur si l'on s'y arrête, et le mouvement social permet de concevoir les fluctuations de l'idée littéraire, bien que chaque ouvrage particulier dépasse d'une certaine façon toutes les conceptions qu'on peut se faire de l'art, parce qu'il est toujours en un certain sens, inconditionné, qu'il vient du néant et qu'il tient le monde en suspens dans le néant. Comme, en outre, nos descriptions nous ont permis d'entrevoir une sorte de dialectique de l'idée de littérature, nous pouvons, sans prétendre le moins du monde à faire une histoire des belles-lettres, restituer le mouvement de cette dialectique dans les derniers siècles pour découvrir au bout, fût-ce comme idéal, l'essence pure de l'œuvre littéraire et, conjointement, le type de public — c'est-à-dire de société — qu'elle exige.

Je dis que la littérature d'une époque déterminée est aliénée lorsqu'elle n'est pas parvenue à la conscience explicite de son autonomie et qu'elle se soumet aux puissances temporelles ou à une idéologie, en un mot, lorsqu'elle se considère elle-même comme un moyen et non comme une fin inconditionnée. Il n'est pas douteux, en ce cas, que les œuvres dépassent, dans leur singularité, cette servitude et que chacune renferme une exigence inconditionnée : mais c'est seulement à titre implicite. Je dis qu'une littérature est abstraite lorsqu'elle n'a pas encore acquis la vue plénière de son essence, lorsqu'elle a posé seulement le principe de son autonomie formelle et qu'elle tient le sujet de l'œuvre pour indifférent. De ce point de vue le XIIe siècle nous offre l'image d'une littérature concrète et aliénée. Concrète parce que le fond et la forme se confondent : on n'apprend à écrire que pour écrire de Dieu; le livre est le miroir du monde en tant que le monde est son œuvre; il est création inessentielle en marge d'une création majeure, il est louange, palme, offrande, pur reflet. Du même coup la littérature tombe dans l'alié-

nation; c'est-à-dire, comme elle est en tout cas la réflexivité du corps social, qu'elle demeure en l'état de réflexivité non réfléchie : elle médiatise l'univers catholique, mais, pour le clerc, elle demeure l'immédiat; elle récupère le monde mais en se perdant. Mais comme l'idée réflexive doit nécessairement *se* réfléchir sous peine de s'anéantir avec tout l'univers réfléchi, les trois exemples que nous avons étudiés par la suite nous ont montré un mouvement de récupération de la littérature par elle-même, c'est-à-dire son passage de l'état de réflexion irréfléchie et immédiate à celui de médiation réfléchie. Concrète et aliénée d'abord, elle se libère par la négativité et passe à l'abstraction; plus exactement elle devient au XVIIIe siècle la négativité abstraite, avant de devenir, avec le XIXe siècle vieillissant et le début du XXe siècle, la négation absolue. A la fin de cette évolution, elle a tranché tous ses liens avec la société; elle n'a même plus de public : « chacun sait, écrit Paulhan, qu'il y a de nos jours deux littératures : la mauvaise, qui est proprement illisible (on la lit beaucoup); et la bonne qui ne se lit pas. » Mais cela même est un progrès : au bout de cet isolement hautain, au bout de ce refus méprisant de toute efficacité, il y a la destruction de la littérature par elle-même : d'abord le terrible « ce n'est *que* de la littérature », ensuite ce phénomène littéraire que le même Paulhan nomme terrorisme, qui naît à peu près en même temps que l'idée de gratuité parasitaire, et comme son antithèse, qui chemine tout au long du XIXe siècle en contractant avec elle mille mariages irrationnels et qui éclate enfin peu avant la première guerre. Le terrorisme ou plutôt le complexe terroriste, car c'est un nœud de vipères, on y pourrait distinguer un dégoût profond du signe en tant que tel qui conduit à préférer en tout cas la chose signifiée au mot, l'acte à la parole, le mot envisagé comme objet au mot-signification, c'est-à-dire, au fond, la poésie à la prose, le désordre spontané à la composition, un effort pour faire de la littérature une expression parmi d'autres de la vie, au lieu de sacrifier la vie à la littérature, et une crise de la conscience morale de l'écrivain, c'est-à-dire la douloureuse débâcle du parasitisme. Ainsi, sans que la littérature, envisage un instant de perdre son autonomie formelle, elle se fait négation du formalisme et vient à poser la question de son contenu essentiel. Aujourd'hui, nous sommes au delà du terrorisme et nous pouvons nous aider de son expérience et des analyses précédentes pour fixer les traits essentiels d'une littérature concrète et libérée.

Nous avons dit que l'écrivain s'adressait en principe à tous les hommes. Mais, tout de suite après, nous avons remarqué qu'il était lu seulement de quelques-uns. De l'écart entre le public idéal et le public réel est née l'idée d'universalité abstraite. C'est-à-dire que l'auteur postule la perpétuelle répétition dans un futur indéfini de la poignée de lecteurs dont il dispose dans le présent. La gloire littéraire ressemble singulièrement au retour éternel de Nietzsche; c'est une lutte contre l'histoire; ici comme là le recours à l'infinité du temps cherche à compenser l'échec dans l'espace (retour à l'infini de l'honnête homme pour l'auteur du XVIIe siècle, extension à l'infini du club des écrivains et du public de spécialistes pour celui du XIXe siècle). Mais comme il va de soi que la projection dans l'avenir du public réel et présent a pour effet de perpétuer, au moins dans la représentation de l'écrivain, l'exclusion de la plus grande partie des hommes, comme, en outre, cette imagination d'une infinité de lecteurs qui sont encore à naître revient à prolonger le public en acte par un public fait d'hommes seulement possibles, l'universalité visée par la gloire est partielle et abstraite. Et comme le choix du public conditionne dans une certaine mesure le choix du sujet, la littérature qui s'est donné la gloire pour but et pour idée régulatrice doit demeurer abstraite elle aussi. Par l'universalité concrète, il faut entendre au contraire la totalité des hommes vivant dans une société donnée. Si le public de l'écrivain pouvait jamais s'étendre jusqu'à embrasser cette totalité, il n'en résulterait pas que celui-ci doive nécessairement limiter au temps présent le retentissement de son œuvre : mais à l'éternité abstraite de la gloire, rêve impossible et creux d'absolu, il opposerait une durée concrète et finie qu'il déterminerait par le choix même de ses sujets, et qui, loin de l'arracher à l'histoire définirait sa situation dans le temps social. Tout projet humain découpe, en effet, un certain futur par sa maxime même : si j'entreprends de semer, je jette toute une année d'attente en avant de moi-même; si je me marie, mon entreprise fait lever soudain devant moi ma vie entière; si je me lance dans la politique, j'hypothèque un avenir qui s'étendra au delà de ma mort. Ainsi des écrits. Dès aujourd'hui, sous le couvert de l'immortalité laurée qu'il est de bon ton de souhaiter, on découvre des prétentions plus modestes et plus concrètes : *Le silence de la mer* se proposait d'incliner au refus les Français que l'ennemi sollicitait de collaborer. Son efficace et par conséquent son public en acte ne pouvaient s'étendre au delà du temps de l'occupation. Les livres

de Richard Wright demeureront vivants tant que la question noire se posera aux États-Unis. Il n'est donc pas question que l'écrivain renonce à la survie : bien au contraire c'est lui qui en décide; tant qu'il agit, il survivra. Après, c'est l'honorariat, la retraite. Aujourd'hui, pour vouloir échapper à l'histoire, il commence son honorariat au lendemain de sa mort, quelque fois même de son vivant.

Ainsi le public concret serait une immense interrogation féminine, l'attente d'une société tout entière que l'écrivain aurait à capter et à combler. Mais pour cela il faudrait que ce public fût libre de demander et que l'auteur fût libre de répondre. Cela signifie qu'en aucun cas les questions d'un groupe ou d'une classe ne doivent masquer celles des autres milieux; autrement nous retomberions dans l'abstrait. Bref, la littérature en acte ne peut s'égaler à son essence plénière que dans une société sans classes. Dans cette société seulement l'écrivain pourrait s'apercevoir qu'il n'y a aucune différence d'aucune sorte entre son *sujet* et son *public*. Car le sujet de la littérature a toujours été l'homme dans le monde. Seulement, tant que le public virtuel demeurait comme une mer sombre autour de la petite plage lumineuse du public réel, l'écrivain risquait de confondre les intérêts et les soucis de l'homme avec ceux d'un petit groupe plus favorisé. Mais si le public s'identifiait avec l'universel concret, c'est vraiment sur la totalité humaine que l'écrivain aurait à écrire. Non pas sur l'homme abstrait de toutes les époques et pour un lecteur sans date, mais sur tout l'homme de son époque pour ses contemporains. Du coup l'antinomie littéraire de la subjectivité lyrique et du témoignage objectif se trouverait dépassée. Engagé dans la même aventure que ses lecteurs et situé comme eux dans une collectivité sans clivages, l'écrivain, en parlant d'eux, parlerait de lui-même, en parlant de lui-même, il parlerait d'eux. Comme aucun orgueil d'aristocrate ne le pousserait plus à nier qu'il soit en situation, il ne chercherait plus à survoler son temps et à en témoigner devant l'éternité; mais comme sa situation serait universelle, il exprimerait les espoirs et les colères de tous les hommes et, par là, s'exprimerait tout entier, c'est-à-dire non pas comme créature métaphysique, à la manière du clerc médiéval, ni comme animal psychologique, à la façon de nos classiques, ni même comme entité sociale, mais comme une totalité émergeant du monde dans le vide et renfermant en elle toutes ces structures dans l'unité indissoluble de la condition humaine; la littérature serait véritablement anthropologique, au sens plein du terme. Dans une pareille société, il va se soi qu'on

ne saurait rien trouver qui rappelle, même de loin, la séparation du temporel et du spirituel. Nous avons vu, en effet, que cette division correspond nécessairement à une aliénation de l'homme et, partant, de la littérature. Ensuite nos analyses nous ont montré qu'elle tend toujours à opposer aux masses indifférenciées un public de professionnels ou, à tout le moins, d'amateurs éclairés; qu'il se réclame du Bien et de la Perfection divine, du Beau ou du Vrai, un clerc est toujours du côté des oppresseurs. Chien de garde ou bouffon : à lui de choisir. M. Benda a choisi la bouffonnerie et M. Marcel la niche; c'est leur droit, mais, si la littérature, un jour, doit pouvoir jouir de son essence, l'écrivain, sans classe, sans collèges, sans salons, sans excès d'honneurs, sans indignité sera jeté dans le monde, parmi les hommes, et la notion même de cléricature paraîtra inconcevable. Le spirituel d'ailleurs repose toujours sur une idéologie et les idéologies sont liberté quand elles se font, oppression quand elles sont faites : l'écrivain parvenu à la pleine conscience de lui-même ne se fera donc le conservateur d'aucun héros spirituel, il ne connaîtra plus le mouvement centrifuge par quoi certains de ses prédécesseurs détournaient leurs yeux du monde pour contempler au ciel des valeurs établies : il saura que son affaire n'est pas l'adoration du spirituel, mais la spiritualisation. Spiritualisation, c'est-à-dire *reprise*. Et il n'y a rien d'autre à spiritualiser, rien d'autre à reprendre que ce monde multicolore et concret, avec sa lourdeur, son opacité, ses zones de généralité et son fourmillement d'anecdotes, et ce Mal invincible qui le ronge sans jamais pouvoir l'anéantir. L'écrivain le reprendra tel quel, tout cru, tout suant, tout puant, tout quotidien pour le présenter à des libertés sur le fondement d'une liberté. La littérature, dans cette société sans classe, ce serait donc le monde présent à lui-même, en suspens dans un acte libre et s'offrant au libre jugement de tous les hommes, la présence à soi réflexive d'une société sans classe; c'est par le livre que les membres de cette société pourraient à chaque instant faire le point, se voir et voir leur situation. Mais comme le portrait compromet le modèle, comme la simple présentation est déjà amorce de changement, comme l'œuvre d'art, prise dans la totalité de ses exigences, n'est pas simple description du présent, mais jugement de ce présent au nom d'un avenir, comme tout livre, enfin, enveloppe un appel, cette présence à soi est déjà dépassement de soi. L'univers n'est pas contesté au nom de la simple consommation, mais au nom des espoirs et des souffrances de ceux qui l'habitent. Ainsi la littérature concrète sera synthèse de la Négativité, comme pouvoir d'arrachement au donné, et du Projet, comme

esquisse d'un ordre futur; elle sera la Fête, le miroir de flamme qui brûle tout ce qui s'y reflète, et la générosité, c'est-à-dire la libre invention, le don. Mais si elle doit pouvoir allier ces deux aspects complémentaires de la liberté, il ne suffit pas d'accorder à l'écrivain la liberté de tout dire : il faut qu'il écrive pour un public qui ait la liberté de tout changer, ce qui signifie, outre la suppression des classes, l'abolition de toute dictature, le perpétuel renouvellement des cadres, le renversement continu de l'ordre, dès qu'il tend à se figer. En un mot, la littérature est, par essence, la subjectivité d'une société en révolution permanente. Dans une pareille société elle dépasserait l'antinomie de la parole et de l'action. En aucun cas, certes, elle ne sera assimilable à un acte : il est faux que l'auteur *agisse* sur ses lecteurs, il fait seulement appel à leurs libertés et, pour que ses ouvrages aient quelque effet, il est nécessaire que le public les reprenne à son compte par une décision inconditionnée. Mais dans une collectivité qui se reprend sans cesse et se juge et se métamorphose, l'œuvre écrite peut être une condition essentielle de l'action, c'est-à-dire le moment de la conscience réflexive.

Ainsi dans une société sans classes, sans dictature et sans stabilité, la littérature achèverait de prendre conscience d'elle-même : elle comprendrait que forme et fond, que public et sujet sont identiques, que la liberté formelle de dire et la liberté matérielle de faire se complètent et qu'on doit utiliser l'une à réclamer l'autre, qu'elle manifeste le mieux la subjectivité de la personne lorsqu'elle traduit le plus profondément les exigences collectives et réciproquement, que sa fonction est d'exprimer l'universel concret à l'universel concret et sa fin d'en appeler à la liberté des hommes pour qu'ils réalisent et maintiennent le règne de la liberté humaine. Bien entendu, il s'agit d'une utopie : il est possible de concevoir cette société mais nous ne disposons d'aucun moyen pratique de la réaliser. Reste qu'elle nous a permis d'entrevoir à quelles conditions l'idée de littérature se manifesterait dans sa plénitude et dans sa pureté. Sans doute ces conditions ne sont pas réalisées aujourd'hui; et c'est aujourd'hui qu'il faut écrire. Mais si la dialectique de la littérature a été poussée jusqu'au point où nous avons pu entrevoir l'essence de la prose et des écrits, peut-être pouvons-nous tenter de répondre, à présent, à la seule question qui nous presse : quelle est la situation de l'écrivain en 1947, quel est son public, quels sont ses mythes, de quoi peut-il, veut-il et doit-il écrire?

(*A suivre*). Jean-Paul Sartre.

BLACK BOY

(*Jeunesse noire*)

(*Suite*)

V

N'étant plus désormais mis au ban de la famille en qualité de pécheur impénitent, il me semblait que je respirais de nouveau, que je revivais, que je venais d'être libéré de prison. Je cessai d'être hanté par de vagues craintes d'essence cosmique et le monde extérieur devint une réalité qui palpitait chaque jour devant mes yeux. Au lieu de passer mes heures à méditer sombrement et d'essayer sottement de prier, je pouvais maintenant courir et vagabonder, me mêler aux garçons et aux filles, me sentir à l'aise avec les gens, prendre un peu part à la vie en commun, satisfaire mon ardent désir d'être et de vivre.

Estimant que j'étais perdu et comme tel, m'abandonnant à mon sort, grand-mère et tante Addie changèrent d'attitude envers moi; elles me dirent qu'elles étaient mortes pour le monde et qu'en conséquence, les personnes de leur sang qui vivaient dans ce monde étaient mortes pour elles. Elles passèrent de la sollicitude pressante à la froideur et à l'hostilité, Seule, ma mère qui entre temps s'était quelque peu rétablie, continuait à s'intéresser à moi et me poussait à étudier le plus possible pour rattraper le temps perdu.

Ma liberté nouvellement acquise posait des problèmes nouveaux; j'avais besoin de livres de classe et je dus attendre des mois pour les avoir... Grand-mère déclara qu'elle ne voulait pas m'acheter des livres frivoles. Mes vêtements étaient dans un état minable. Grand-mère et tante Addie étaient devenues si farouchement hostiles, qu'elles m'ordonnaient de laver et de repasser mes vêtements moi-même. La nourriture était toujours parcimonieuse, mais je m'étais adapté au régime de la fécule, du saindoux et des légumes. J'allais

à l'école avec le sentiment que ma vie future dépendait moins de l'instruction que j'y recevrais que de la fréquentation d'un monde différent.

Lorsque j'entrai à l'école de Jim Hill, je n'avais fait qu'une année d'études suivies; à part mon séjour à l'école religieuse, chacune de mes années scolaires avait été interrompue par un événement quelconque. Ma personnalité était déjà bancale, ma connaissance des sentiments étant infiniment supérieure à ma connaissance des faits. Bien que je ne m'en rendisse pas compte les quatre années qui allaient suivre devaient m'offrir la seule occasion que j'aurais jamais d'étudier sérieusement.

Mon premier jour de classe posait le problème habituel et ma sensibilité était prête à l'affronter. A quelles conditions me permettrait-on de rester à l'école? Muni de mon ardoise et de mon crayon, j'entrai nonchalamment dans la cour de l'école; je portais un chapeau de paille bon marché, flambant neuf. Je me mêlai à la foule des garçons dans l'espoir de passer inaperçu, mais sachant que tôt ou tard on découvrirait que j'étais un nouveau. De fait, les ennuis arrivèrent rapidement. Un garçon noir bondit, jeta mon chapeau de paille par terre et s'enfuit en hurlant :

— Hé, chouchou Ducanotier!

Je ramassai mon chapeau; un autre garçon passa devant moi en courant et balaya mon chapeau avec plus de violence encore.

— Chouchou Ducanotier!

De nouveau je ramassai mon chapeau et j'attendis. Le cri se propagea. Des garçons s'attroupèrent autour de moi et me montrant du doigt, ils commencèrent à chanter :

— Chouchou Ducanotier! Chouchou Ducanotier!

Je ne m'estimai pas encore provoqué, n'ayant pas été jusque-là réellement défié par l'un quelconque des garçons. J'espérais que les taquineries s'arrêteraient et que le lendemain je pourrais laisser le chapeau de paille à la maison. Mais le garçon qui avait commencé le jeu s'approcha :

— Maman m'a acheté un chapeau de paille, railla-t-il.

— Fais attention à ce que tu dis, répliquai-je.

— Oh! vous avez vu? Il parle! s'exclama-t-il. L'assistance hurla de joie, attendant impatiemment la suite.

— D'où tu viens? me demanda le garçon.

— Ça ne te regarde pas, répondis-je.

— Eh là, attention. Ne t'avise pas de vouloir jouer les dessalés, sinon tu vas te faire moucher.

— Je dirai ce qui me plaira, fis-je.

Il ramassa un petit caillou, le posa sur son épaule et se rapprocha de moi.

— Fais-le tomber, proposa-t-il.

J'hésitai un instant, puis je me décidai. Je fis tomber le caillou de son épaule et, me baissant, je le saisis par les jambes et le jetai à terre. Une explosion de hurlements jaillit de la foule. Je bondis sur le garçon à terre et commençai à le bourrer de coups. Une violente secousse me redressa. Un autre garçon m'avait attaqué. Mon chapeau de paille avait été piétiné et oublié dans la bagarre.

— Je te défends de frapper mon frère! hurla le nouveau venu.

— Deux contre un, c'est pas juste, vociférai-je.

Ils s'avancèrent sur moi tous les deux. Je reçus un coup derrière la tête. Je me retournai pour voir une brique rouler par terre et je sentis le sang couler dans mon dos ; jetant un regard autour de moi, je vis plusieurs morceaux de brique qui jonchaient le sol. Je ramassai le plus gros. Les deux garçons reculèrent. Prenant position tandis qu'ils tournaient autour de moi, je fis le geste de lancer; un des garçons fit demi-tour et détala. Je lui lançai la brique en plein dans le dos. Il poussa un cri strident.

Je poursuivis l'autre à travers toute une moitié de la cour. Les garçons braillaient de joie; ils se massèrent autour de moi et me dirent que je m'étais battu avec deux brutes. Et soudain la foule s'apaisa et se dispersa. Je vis venir vers moi une institutrice. Je tamponnai le sang qui coulait sur mon cou.

— C'est toi qui as jeté cette brique? demanda-t-elle.

— Ils s'étaient mis à deux contre moi, lui dis-je.

— Viens, fit-elle en me prenant la main.

J'entrai à l'école, escorté par l'institutrice, comme un prisonnier aux arrêts.

Elle m'emmena dans une salle de classe et me confronta avec les deux frères.

— Est-ce que c'est eux? me demanda-t-elle.

— Ils se sont jetés à deux sur moi, dis-je. J'étais forcé de me défendre.

— C'est lui qui m'a frappé le premier! hurla un des deux frères.

— Menteur! hurlai-je à mon tour.

— Surveille tes paroles, me dit l'institutrice.

— Mais ils ne disent pas la vérité, fis-je. Je suis nouveau et ils m'ont piétiné mon chapeau.

— C'est lui qui a commencé, répèta le garçon.

Je contournai l'institutrice placée entre nous et je le giflai. L'institutrice nous empoigna.

— C'est un peu fort! me cria-t-elle. Tu as le toupet de vouloir te battre en pleine classe! Qu'est-ce qui te prend?

— Il ne dit pas la vérité, dis-je, n'en voulant pas démordre.

Elle m'ordonna de m'asseoir; j'obéis, mais sans cesser de surveiller les deux frères. La maîtresse les fit sortir et je restai assis jusqu'à son retour.

— Je ne sais pas ce qui me retient de te punir comme tu le mérites dit-elle.

— Ce n'était pas ma faute.

— Je sais. Mais tu as frappé un de ces garçons en pleine classe.

— Je m'excuse.

Elle me demanda mon nom et m'envoya dans une classe. Pour une raison que je ne compris pas, on me mit en cinquième. Allait-on découvrir que ce n'était pas ma classe? Je m'assis et j'attendis. Lorsqu'on me demanda mon âge, je le dis et fus admis.

J'étudiais nuit et jour, et au bout de quinze jours, je passai en sixième. Débordant de joie, je courus à la maison annoncer la nouvelle. La famille n'en revenait pas. Comment l'affreux vaurien que j'étais avait-il pu accomplir ce tour de force? D'un ton énergique, j'annonçai à ma famille que j'allais étudier la médecine, m'engager dans des recherches, faire des découvertes. Sous l'exaltation du succès, je n'avais pas réfléchi une seconde à la façon dont je paierais mes études de médecine. Mais du moment que j'avais sauté une classe en quinze jours, tout semblait possible, simple, facile.

J'étais maintenant avec des garçons et des filles qui étudiaient, se battaient, bavardaient ; tout mon être s'en trouvait revivifié et mes sens, comme sous l'effet d'un coup de fouet, acquéraient une acuité, un degré de réceptivité extraordinaires. Je savais que ma vie se déroulait dans un monde que j'aurais à affronter et à combattre quand je serais grand. L'avenir se dressait soudain devant moi, aussi tangible que peut se dessiner l'avenir d'un jeune noir dans le Missisipi.

La plupart de mes camarades travaillaient matin et soir, et le samedi, ils gagnaient de quoi s'acheter des vêtements et des livres. De plus, ils avaient de l'argent de poche à l'école. Voir un garçon entrer dans une épicerie à la récréation de midi, le voir parcourir des yeux les rayons garnis et choisir ce qui lui faisait envie — fût-ce pour la

valeur de dix cents — tenait presque du miracle à mes yeux. Mais lorsque je soumis l'idée de travailler le samedi à grand-mère, elle ne voulut pas en entendre parler; elle m'enjoignit formellement de ne pas travailler le samedi tant que je dormirais sous son toit. Je fis valoir que le samedi était le seul jour où je pouvais gagner une somme qui en valût la peine, mais grand-mère me regarda droit dans les yeux et cita l'Écriture : « Mais le septième jour est le sabbat du Seigneur, ton Dieu : ce jour-là, tu ne feras aucun travail ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bœuf, ni ton âne, ni ton bétail, ni l'étranger qui est sous ton toit, afin que ton serviteur et ta servante puissent se reposer comme toi... »

Ce fut là son dernier mot. Bien que nous fussions vraiment presque à la limite de l'inanition, je ne pus corrompre grand-mère avec la promesse de la moitié ou des deux tiers de mon salaire; sa réponse était non, jamais. Son refus me mit dans un état de nervosité aiguë et je me maudis d'être obligé de mener une existence insensée et différente de celle des autres. Je dis à grand-mère qu'elle n'était pas responsable de mon âme, à quoi elle répliqua que j'étais mineur, que le sort de mon âme reposait dans ses mains et que sur ce chapitre je n'avais pas un mot à dire.

Pour me protéger des questions scabreuses concernant ma famille et ma vie, pour éviter d'être invité au dehors en sachant que je ne pouvais pas accepter, je me montrais réservé avec les garçons et les filles de l'école; je recherchais leur société, mais je prenais soin de ne pas leur laisser entrevoir combien on me tenait éloigné du monde où ils vivaient; j'appréciais leur amitié, à l'occasion, mais je m'en cachais j'étais intensément gêné; mais je déguisais mon embarras sous un sourire fugitif et une réplique toute prête. Tous les jours à midi, je suivais garçons et filles à la boutique du coin et je m'adossais au mur, les regardant acheter leurs sandwiches et lorsqu'ils me demandaient : « Pourquoi ne déjeunes-tu pas ? » je répondais en haussant les épaules : « Oh, je n'ai jamais faim à midi. » Et j'avalais ma salive en les voyant fendre leur miche de pain et y étaler des sardines juteuses. Je souhaitais ardemment pouvoir en finir un jour avec cette faim qui me torturait, cet isolement, cette perpétuelle différence; je ne soupçonnais pas que je ne me mêlerais jamais intimement à eux; que j'étais condamné à vivre avec eux, mais sans participer à leur vie, que je suivais mon propre chemin, un chemin singulier, distinct, sur lequel ils s'interrogeraient plus tard pour savoir comment j'étais arrivé à le fouler.

Je voyais maintenant un monde surgir devant mes yeux et s'animer parce qu'il m'était loisible de l'explorer, et cela signifiait qu'au lieu de rentrer après la sortie de l'école, je me promenais, j'observais, je posais des questions. Si j'étais rentré manger mon plat de légumes, grand-mère ne m'aurait pas permis de ressortir, aussi l'amende que j'avais à payer pour mes flâneries consistait-elle en une privation de nourriture pendant douze heures consécutives. Je mangeais de la bouillie le matin à huit heures et des légumes à sept heures du soir et même plus tard. Mourir de faim pour apprendre à connaître le monde autour de moi était parfaitement déraisonnable, mais ma soif de connaissance l'était également. Mes livres en bandoulière, je vagabondais avec une bande d'enfants à travers bois, le long des rivières et des ruisseaux, dans les quartiers commerçants, devant les portes des salles de billard, dans les cinémas — quand nous réussissions à nous y glisser sans payer — aux parties de baseball du quartier, autour des fours à briques, dans des chantiers de bois de construction, dans des filatures pour regarder travailler les ouvriers. Il y avait des moments où la faim m'affaiblissait au point qu'il m'arrivait de chanceler en marchant; ou bien soudain mon cœur faisait un tel bond dans ma carcasse que tout mon corps en était secoué et que j'en avais le souffle coupé, mais le bonheur de me sentir libre me transportait au delà de la faim, me rendait capable de dompter mes sensations corporelles au point de pouvoir les oublier momentanément.

Dans ma classe se trouvait un grand garçon noir, de nature rebelle, élève brillant, mais dont le toupet dépassait toute mesure; quand cela le prenait, il était capable d'ébranler la discipline de toute la classe par ses singeries, sans que jamais le professeur pût trouver une façon appropriée de le tenir en mains. C'est lui qui découvrit ma faim lancinante et me suggéra un moyen de gagner un peu d'argent.

— Tu ne peux pas passer tes journées à l'école sans manger, dit-il.

— Qu'est-ce que tu veux que je mange? demandai-je.

— Pourquoi ne fais-tu pas comme moi?

— Qu'est-ce que tu fais?

— Je vends des journaux.

— J'ai essayé d'avoir un circuit de crieur, mais tout est pris, dis-je. J'aimerais bien vendre des journaux, comme ça je pourrais les lire. Je ne peux pas trouver de choses à lire.

— Tiens, toi aussi? fit-il en riant.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— C'est pour ça que je vends des journaux. J'aime bien les lire et c'est la seule façon que je puisse en avoir, expliqua-t-il.

— Tes parents ne veulent pas que tu les lises ?

— Non. Mon vieux est complètement braque.

— Qu'est-ce que tu vends, comme journaux?

— Un journal publié à Chicago. Il sort toutes les semaines et il y a un supplément illustré, m'apprit-il.

— Quel genre de journal est-ce?

— Ben... je ne lis jamais ce qu'il y a dedans. C'est pas grand-chose. Mais alors, le supplément illustré! Des histoires formidables... je suis en train de lire le feuilleton. C'est : *Les Cavaliers du désert rouge*, de Zane Grey.

J'ouvris de grands yeux et le regardai d'un air incrédule.

— *Les Cavaliers du désert rouge?* m'exclamai-je.

— Oui.

— Tu crois que je pourrais en vendre, de ces journaux?

— Bien sûr. Je me fais plus de cinquante cents par semaine et ça me fait des trucs à lire, en plus, expliqua-t-il.

Je le suivis chez lui et il me donna un numéro de journal et du supplément illustré. Le journal était mince, mal imprimé et destiné à une clientèle rurale de protestants blancs.

— Dépêche-toi de t'y mettre, me conseilla-t-il. J'aimerais te parler des histoires.

Je lui promis d'en commander un paquet le soir même. Je rentrai chez moi à la nuit tombante; je lisais tout en marchant, levant les yeux de temps à autre pour ne pas me heurter aux passants. J'étais absorbé par l'histoire d'un savant renommé qui avait équipé une chambre mystérieuse tout en métal dans le sous-sol de sa somptueuse villa. Mû par quelque obscure raison, il attirait ses victimes dans cette chambre et poussait une manette. Lentement, l'air était aspiré, le vide se faisait dans la chambre de métal et les victimes mouraient au milieu d'atroces souffrances; elles devenaient rouges, bleues, puis noires. Voilà ce que je voulais, des histoires de ce genre. Je n'avais pas lu suffisamment pour m'être formé le goût et avoir acquis aucune espèce de discernement dans mes lectures. Tout ce qui m'intéressait me satisfaisait.

Maintenant je pouvais enfin lire à la maison, sans avoir à encourir les foudres de grand-mère. Elle m'avais déja donné la permission de vendre les journaux. Oh, mes aïeux! quelle chance que grand-mère ne sût pas lire. Elle avait toujours brûlé tous les livres que j'avais

apportés à la maison sous prétexte qu'ils étaient frivoles; mais il lui faudrait bien tolérer ces journaux si elle voulait tenir ses promesses envers moi. L'opinion de tante Addie ne comptait pas; d'ailleurs elle ne faisait plus attention à moi. J'étais mort à ses yeux. Je racontai à grand-mère que j'avais l'intention de gagner un peu d'argent en vendant des journaux et elle y consentit, pensant que j'étais enfin devenu un garçon sérieux et raisonnable. Ce soir-là je commandai les journaux et j'attendis avec impatience. Les journaux arrivèrent et j'écumai le quartier nègre, me constituant lentement une clientèle qui m'achetait des journaux plutôt parce qu'elle me connaissait que par envie de lecture. En rentrant chez moi le soir, je m'enfermais dans ma chambre et je me délectais aux exploits étranges d'hommes étranges dans des cités étranges et lointaines. C'est ainsi que pour la première fois je pris conscience de la vie dans le monde moderne, dans ses grandes villes, et cette vie m'attirait irrésistiblement, me subjuguait. Ce n'étaient que des histoires, mais je les tenais pour vraies parce que je voulais y croire, parce que j'avais soif d'une vie différente, soif de nouveauté. Cette littérature bon marché accrut ma connaissance du monde plus que tout ce que j'avais trouvé jusque-là. Pour moi, avec ma rotonde du dépôt de locomotives, mes portes de bar et mon quai de fleuve, elle était révolutionnaire, elle me donnait accès au monde.

J'étais heureux et j'aurais continué à vendre le journal et son supplément illustré indéfiniment, si la fierté raciale d'un ami de ma famille n'était pas intervenue. C'était un grand nègre tranquille, sérieux, doux, sobre de paroles, charpentier de son état. Un soir je passai chez lui avec mon journal. Il me donna dix cents et me regarda d'un air bizarre.

— Tu sais, mon petit gars, fit-il, ça me fait plaisir de te voir gagner un peu d'argent.

— Vous êtes bien aimable, monsieur, dis-je.

— Mais dis-moi, qui t'a dit de vendre ces journaux? demanda-t-il.

— Personne.

— D'où les reçois-tu?

— De Chicago.

— Tu les as déjà lus?

— Pour sûr. Je lis les histoires dans le supplément illustré, expliquai-je. Mais jamais ce qu'il y a dans le journal.

Il resta un moment silencieux.

— Est-ce un blanc qui t'a demandé de vendre ces journaux ?

— Non, m'sieur, répondis-je, intrigué. Pourquoi me demandez vous ça?

— Ta famille sait que tu vends ces journaux?

— Oui, m'sieur. Mais pourquoi, qu'est-ce qu'il y a de mal?

— Comment as-tu su où t'adresser pour te les faire envoyer? reprit-il, sans se soucier de ma question.

— J'ai un copain qui les vend. C'est lui qui m'a donné l'adresse.

— Et c'est un blanc, ton copain?

— Non m'sieur. Il est noir. Mais pourquoi me demandez-vous tout ça!

Il ne répondit pas. Il était assis sur les marches, devant sa porte d'entrée. Il se leva lentement.

— Attends-moi ici une seconde, mon petit, fit-il. Je vais te montrer quelque chose.

Qu'est-ce qui n'allait pas encore? Les journaux étaient très bien, du moins c'est ce qu'il me semblait. J'attendais, ennuyé, impatient de finir ma tournée pour avoir le temps de rentrer me coucher et de lire la suite d'une passionnante histoire de meurtre. L'homme revint avec un numéro du journal soigneusement plié. Il me le passa.

— Tu as vu ça? demanda-t-il en désignant une caricature aux couleurs criardes.

— Non, m'sieur, répondis-je. Je ne lis pas le journal, je ne lis que le supplément.

— Eh bien, regarde ça. Prends ton temps et dis-moi ce que tu en penses, fit-il.

C'était le numéro de la semaine écoulée; la caricature représentait un énorme noir au visage gras et luisant de sueur, aux lèvres épaisses, au nez épaté, aux dents en or, assis sur un fauteuil tournant devant un immense bureau magnifiquement astiqué. Confortablement installé dans son fauteuil, il avait posé sur le bureau ses pieds chaussés de souliers d'un jaune éclatant. Ses lèvres épaisses hébergeaient un gros cigare noir terminé par un bon pouce de cendres blanches.

Sur la cravate à pois rouges une extravagante épingle en fer à cheval étincelait de tous ses feux. L'homme portait des bretelles rouges, sa chemise était de soie rayée et d'énormes bagues de diamants ornaient ses gros doigts noirs. Une chaîne d'or ceignait son ventre et de son gousset pendait une patte de lapin porte-bonheur.

Par terre, à côté du bureau, se trouvait un crachoir débordant de mucosités. Accrochée au mur, une pancarte clamait :

LA MAISON BLANCHE

Sous la pancarte se trouvait le portrait d'Abraham Lincoln, les traits déformés pour le faire ressembler à un gangster. Mes yeux se portèrent sur le haut du dessin et je lus :

LE SEUL RÊVE DU NÈGRE EST DE DEVENIR PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS ET DE COUCHER AVEC DES BLANCHES! AMÉRICAINS, PERMETTREZ-VOUS CE SACRILÈGE DANS NOTRE BEAU PAYS?

Organisons-nous et sauvons la femme blanche de la dégradation!

J'écarquillais des yeux effarés, m'efforçant de saisir l'idée et la légende de l'illustration, me demandant pourquoi tout cela me semblait si étrange et pourtant si familier.

— Tu sais ce que ça veut dire? me demanda l'homme.

— Mince alors... non j'sais pas, avouai-je.

— Tu as déjà entendu parler du Ku-Klux-Klan? me demanda-t-il en baissant la voix.

— Je comprends. Pourquoi?

— Tu sais ce que les types du Klan font aux gens de couleur?

— Ils nous tuent. Ils nous empêchent de voter et d'obtenir de bonnes places, répondis-je.

— Eh bien, le journal que tu vends prêche les doctrines du Ku-Klux-Klan.

— Oh, non! m'exclamai-je.

— Tu l'as entre les mains, mon petit, fit-il.

— Je lis le supplément, mais jamais le journal, dis-je vaguement, fortement ébranlé par ce que je venais d'apprendre.

— Écoute, mon petit gars, fit-il. Tu es un jeune garçon noir et tu tâches de te faire quelques sous. Parfait. Je ne veux pas t'empêcher de vendre ces journaux, si tu tiens à les vendre. Mais ça fait deux mois que je les lis et je sais ce qu'ils veulent. En les vendant, tu pousses tout simplement les blancs à te tuer.

— Mais ces journaux viennent de Chicago, protestai-je innocemment, complètement perdu maintenant que ma confiance en la stabilité du monde s'était évanouie, et pénétré soudain du sentiment que cette propagande raciale ne provenait sûrement pas de Chicago, la ville où les nègres se réfugiaient par milliers.

— Peu importe d'où vient ce journal, fit-il. Écoute seulement ça.

Il me lut un long article qui préconisait passionnément le lynchage en tant que solution du problème noir. Mais même en l'entendant lire je ne parvenais pas à le croire.

— Faites voir, dis-je.

Je lui pris le journal des mains et je m'assis au bas des marches; à la lumière pâlissante du crépuscule, je le feuilletai et je lus des articles si violemment antinègres que j'en eus la chair de poule.

— Ca te plaît? fit-il.

— Non, m'sieur, répondis-je dans un souffle.

— Tu comprends ce que tu fais?

— Je ne savais pas, balbutiai-je.

— Tu vas recommencer à vendre ces journaux?

— Non, m'sieur. Plus jamais.

— J'avais entendu dire que tu étais un garçon intelligent, à l'école ; en lisant ces journaux que tu vendais, je ne savais plus que penser. Alors je me suis dit : sûrement ce garçon ne sait pas ce qu'il vend là. Je dois dire qu'il y a un tas de gens qui voulaient t'en parler, mais ils n'osaient pas. Ils croyaient que tu étais peut-être de mèche avec ces blancs du Klan et que s'ils te disaient d'arrêter de vendre ces journaux tu les dénoncerais. Mais moi j'ai dit : Cette blague ! il ne sait pas ce qu'il fait, ce garçon.

Je lui tendis sa pièce de dix cents, mais il ne voulut pas la prendre.

— Garde les dix cents, mon petit. Mais bon sang, trouve autre chose à vendre.

Je n'essayai plus de vendre de journaux ce soir-là; je rentrai chez moi, les journaux sous mon bras, m'attendant à chaque instant à voir un nègre surgir de derrière un buisson ou une clôture et m'attirer dans un guet-apens. Comment diable avais-je pu commettre une telle erreur? La façon dont je m'étais fourvoyé était simple, mais absolument incroyable. Les feuilletons du supplément m'avaient tellement captivé que je n'avais pas lu un seul numéro du journal. Je résolus de garder ma mésaventure secrète, de ne dire à personne que j'avais été un agent de la littérature pro-Ku-Klux-Klan. Je jetai les journaux dans un fossé et en rentrant je dis à grand-mère, d'un air dégagé, que la maison ne voulait plus m'envoyer de journaux parce qu'elle avait déjà trop d'agents à Jackson, mensonge qui; selon moi, minimisait singulièrement l'importance de l'incident. Grand-mère ne fit pas de difficultés, peu lui importait que je vende ou non des journaux puisque cela m'avait rapporté trop peu d'argent pour me permettre de contribuer dans une mesure notable aux frais du ménage.

Le père du garçon qui m'avait incité à vendre des journaux découvrit également leur caractère de propagande et défendit à son fils d'en vendre. Mais la question ne revint jamais sur le tapis, entre mon camarade et moi; nous avions terriblement honte. Un jour, il me demanda avec circonspection :

— Dis donc, tu vends toujours ces journaux?

— Oh ! non, je n'ai pas le temps, répondis-je, en évitant son regard.

— Moi non plus, fit-il avec une moue de dédain. J'ai trop à faire.

A l'école, je brûlais les étapes. Au commencement de l'année scolaire, je lisais d'un bout à l'autre mes livres d'instruction civique, d'anglais et de géographie, et je ne m'y reportais qu'en classe. Je faisais mes problèmes de mathématiques longtemps à l'avance; puis durant les heures de classe, quand je n'étais pas appelé au tableau, je lisais de vieux numéros détériorés du *Flynn's Detective Weekly*[1] ou du *Argosy All-Story Magazine*[2], ou bien je rêvais; j'imaginais des histoires fantastiques à propos de villes que je n'avais jamais vues et de gens que je n'avais jamais rencontrés.

Les vacances arrivèrent. Je ne pus trouver une place où il m'aurait été possible de ne pas travailler le saint jour du sabbat comme l'exigeait grand-mère. Les longues et chaudes journées d'été passées dans le désœuvrement me pesaient. Je restais assis à la maison à méditer, à ruminer, à cultiver la faim physique et spirituelle qui me rongeait. L'après-midi, quand le soleil avait perdu de son ardeur, je jouais au ballon avec les garçons du voisinage. Le soir je m'asseyais sur les marches du perron et je regardais d'un œil morne les passants, les voitures, les autos...

Par une de ces soirées chaudes et languissantes, grand-mère, ma mère et tante Addie se trouvaient assises sous le porche d'entrée, en train de discuter quelque point obscur de doctrine religieuse. J'étais accroupi sur les marches, pelotonné sur moi-même, l'air morose, la tête dans les mains, écoutant à moitié ce que disaient les grandes personnes et rêvassant à moitié. Soudain une phrase éveilla une idée en moi, et, oubliant que je n'avais pas le droit de parler sans permission, je mis mon grain de sel dans la discussion. Je fis une réflexion qui dut sembler odieusement sacrilège, car grand-mère s'écria : « Taistoi ! » et se pencha vivement en avant pour m'allonger négligemment

1. Hebdomadaire policier.
2. Revue populaire d'aventures, d'histoires policières.

du dos de la main une de ces claques sur la bouche qui était sa spécialité. Mais j'étais maintenant devenu expert dans l'art d'esquiver les coups et je baissai prestement la tête. Elle me manqua; la force du coup était telle que grand-mère dégringola les marches la tête la première, son vieux corps allant se coincer entre la clôture et la première marche. D'un bond, je fus debout. Tante Addie et ma mère poussèrent un cri strident et se précipitèrent au bas de l'escalier pour essayer de la relever. Mais elles furent incapables de la remuer. On appela grand-père et il dut arracher la clôture pour la tirer de là. Elle avait presque perdu connaissance. On la mit au lit et on fit venir le docteur.

J'avais peur, Je courus dans ma chambre et je verrouillai la porte, craignant que grand-père ne me hache en petits morceaux. Avais-je bien agi ou avais-je mal agi? Si je m'étais tenu tranquille et si j'avais laissé grand-mère me gifler, elle ne serait pas tombée. Mais n'était-il pas naturel d'esquiver un coup? J'attendis, tout tremblant. Mais personne ne vint. La maison était tranquille. Grand-mère était-elle morte? Plusieurs heures après, j'ouvris la porte et me glissai furtivement au bas de l'escalier. Tant pis, me disais-je, si grand-mère meurt, je m'en irai. Il n'y avait rien d'autre à faire. Je me trouvai nez à nez avec tante Addie dans le couloir; elle me fixa de ses yeux noirs et brûlants.

— Tu te rends compte de ce que tu as fait à grand-mère? fit-elle.

— Je ne l'ai pas touchée, dis-je. J'avais eu l'intention de demander de ses nouvelles, mais l'effroi m'ôta subitement la mémoire.

— Tu voulais la tuer, dit tante Addie.

— Je n'ai pas touché grand-mère, vous le savez très bien!

— Tu as le mal en toi. Tu n'amènes que du mauvais!

— Mais je voulais juste esquiver le coup. Elle allait me frapper. Je n'ai rien fait de mal...

Elle remuait les lèvres en silence, comme si elle cherchait des paroles propres à me confondre.

— Pourquoi te mêles-tu de la conversation des grandes personnes? demanda-t-elle, ayant enfin trouvé l'argument qu'elle cherchait.

— Je voulais juste parler, maugréai-je. Je reste là assis des heures et des heures et j'ai même pas le droit de parler.

— Dorénavant, tu parleras quand on t'aura adressé la parole, pas avant.

— Mais grand-mère ne devrait pas être tout le temps à vouloir me taper dessus, dis-je le plus délicatement possible.

— Tu as du *toupet* d'oser me dire ce que grand-mère *devrait* ou ne *devrait pas* faire, lança-t-elle furieusement, ayant enfin trouvé un grief valable à ses yeux. Si tu ne fermes pas ton bec, c'est *moi* qui te corrigerai! poursuivit-elle.

— Je voulais seulement expliquer pourquoi grand-mère est tombée, dis-je.

— Tu vas te taire, oui? Sinon je te tords le cou, espèce d'imbécile!

— Imbécile vous-même! ripostai-je, incapable de me contenir plus longtemps. Elle tremblait de fureur.

— Tu vas me payer ça tout de suite! fit-elle en se jetant sur moi.

Je lui échappai et m'enfuis à la cuisine. Là, je m'emparai du grand couteau à pain. Elle me poursuivit et je lui fis face. J'étais dans un tel état d'énervement que j'en pleurais.

— Si vous me touchez je vous jure que je vous donne un coup de couteau, articulai-je d'une voix entrecoupée. Je m'en irai aussitôt que je pourrai travailler et gagner ma vie. Mais tant que je serai ici, je vous conseille de ne pas me toucher.

Nous nous regardions les yeux dans les yeux, nos deux corps frémissant de haine.

— Tu me le paieras, me promit-elle d'une voix grave et posée. Je t'attraperai quand tu n'auras plus ton couteau.

— J'en aurai toujours un de prêt pour vous.

— Il faudra bien que tu dormes, la nuit, ragea-t-elle d'un ton geignard. C'est là que je t'aurai.

— Si jamais vous me touchez pendant que je dors, je vous tuerai, lui dis-je.

Elle sortit de la cuisine et ouvrit la porte d'un coup de pied en s'en allant. Tante Addie avait la manie de donner des coups de pied dans les portes; devant une porte entrebâillée, elle s'arrêtait toujours une seconde puis elle l'ouvrait d'un coup de pied; si la porte s'ouvrait vers l'intérieur, elle la refermait d'un coup de talon ou bien, quand la porte était fermée, elle l'entr'ouvrait d'abord légèrement avec la main, puis elle achevait de l'ouvrir avec le pied; on eût dit qu'elle voulait jeter un coup d'œil dans la pièce où elle entrait, avant d'y pénétrer, peut-être pour s'assurer qu'elle ne contenait rien d'effrayant ou de sacrilège.

Pendant un mois après cet incident, j'emportai un couteau de cuisine au lit tous les soirs; je le cachai sous mon oreiller pour l'avoir

à portée de la main au cas où tante Addie s'amènerait. Mais elle ne vint jamais. Peut-être priait-elle.

Grand-mère resta six semaines au lit; elle avait attrapé un tour de reins en voulant me gifler.

Il y avait, au sein de notre foyer si pieux, si profondément religieux, des querelles plus violentes que dans la maison d'un gangster, d'un cambrioleur ou d'une prostituée, chose à laquelle je ne manquai pas de faire discrètement allusion, mais qui ne me servit pas auprès de grand-mère. Grand-mère portait l'étendard de Dieu, mais elle était toujours en train de livrer bataille. Cette paix qui dépasse l'entendement n'entra jamais chez nous. Moi aussi je combattais, mais je combattais parce que je sentais qu'il me fallait éviter d'être écrasé, parer sans cesse les attaques continuelles. Mais grand-mère et tante Addie ne se querellaient et ne se battaient pas seulement avec moi, mais avec tout le monde et pour des questions secondaires de doctrine religieuse, ou même pour quelque infraction imaginaire à ce qu'elles appelaient leur code moral. Chaque fois que je rencontrais la religion dans ma vie, je trouvais le désaccord, la lutte, la tentative d'un individu ou d'un groupe de gouverner l'autre au nom de Dieu. La convoitise du pouvoir semblait toujours marcher dans le sillage d'un cantique.

Alors que l'été tirait à sa fin, j'obtins un emploi bizarre. Notre voisin d'à côté, un concierge, décida de changer de métier et de devenir agent d'assurances. Handicapé par son manque d'instruction, il m'offrit de l'accompagner dans ses tournées des plantations du delta, pour faire ses écritures et ses comptes, aux appointements de cinq dollars par semaine. En compagnie de frère Mance — comme on l'appelait — je fis plusieurs voyages parmi les bicoques des plantations, dormant sur des paillasses de cosses de maïs, mangeant du porc salé et des fayots au déjeuner, au dîner et au souper, et pour une fois buvant autant de lait que je voulais.

C'est tout juste si je n'avais pas oublié que j'étais né dans une plantation, aussi restais-je confondu devant l'ignorance des enfants que je rencontrais. Moi qui m'étais plaint de n'avoir pas de livres à lire, j'avais devant les yeux des enfants qui n'avaient jamais lu un seul livre. Leur timidité chronique me donnait par contraste l'air hardi d'un citadin; quand une mère noire essayait d'attirer sa progéniture dans la maison pour me serrer la main, les gosses restaient sur le pas de la porte, me regardant du coin de l'œil et se trémoussant nerveusement. Le soir, assis à une table grossière, à la lumière d'une lampe à

pétrole crachotante, je remplissais des formulaires d'assurances sous les regards ébahis d'une famille de métayers qui venait de rentrer des champs. Frère Mance arpentait la pièce et vantait mon habileté à manier la plume. Beaucoup de ces familles naïves s'assuraient chez nous parce qu'elles avaient l'impression de se mettre en rapport avec quelque chose qui permettrait à leurs enfants « d'écrire et de causer comme c'beau p'tit gars de Jackson. »

Les voyages étaient durs. Nous circulions en train, en auto ou en cabriolet. Nous étions en mouvement du matin au soir, de cabane en cabane, de plantation en plantation. Exténué, je remplissais des formulaires. J'avais sous les yeux un marais désolé et sinistre de vie noire, et cela m'était insupportable; les gens étaient tous pareils, leurs intérieurs étaient tous pareils et leurs fermes étaient toutes pareilles. Le dimanche, frère Mance allait à l'église campagnarde la plus proche et y faisait son boniment de vendeur de polices d'assurances sous forme de prêche, en claquant des mains tout en parlant, en crachant par terre à chaque fin de paragraphe et en piétinant les crachats pour ponctuer ses phrases, autant de gestes qui captivaient les métayers noirs. Après la représentation, les rustres bornés accouraient en foule auprès de frère Mance et je remplissais des formulaires à en avoir des crampes dans les doigts.

Je rentrai à la maison, les poches pleines d'argent qui fondit au contact de la faim insondable du ménage. Ma mère était fière; même l'hostilité de tante Addie fondit temporairement. Aux yeux de grand-mère, j'avais accompli un miracle et une partie de ma qualité de pécheur s'évapora car pour elle, le succès récompensait automatiquement la vertu, et l'échec était le gage du péché. Mais Dieu rappela frère Mance au ciel cet hiver-là et comme la Compagnie d'Assurances ne voulait pas d'un mineur pour agent, ma condition redevint impie, la sainte famille se retrouva accablée du fardeau d'un garçon indocile auquel, malgré tout, le péché s'attachait avec une certaine obstination.

A la rentrée des classes j'entrai en septième. Ma bonne vieille faim me tenait toujours compagnie et je vivais de ce que je ne mangeais pas. Peut-être le soleil, l'air et le fumet des légumes me maintenaient-ils en vie. Parfois, le soir, assis dans ma chambre à lire, je percevais soudain une odeur de viande mise à rôtir dans une cuisine voisine, et je me demandais ce que l'on éprouvait quand on avait de la viande à manger à volonté. Je laissais mon esprit aller à sa fantaisie et je m'imaginais que j'étais le fils d'une famille où l'on servait de la viande

à chaque repas; puis, dégoûté de mes rêvasseries futiles, je me levais et j'allais fermer la fenêtre pour ne plus sentir l'odeur torturante.

Un matin, alors que je descendais à la salle à manger prendre ma bouillie de maïs et et ma sauce au saindoux, je sentis qu'il était arrivé un événement grave dans la famille. Grand-père, comme d'habitude, n'était pas à table; il prenait toujours ses repas dans sa chambre. Grand-mère me fit signe de m'asseoir; j'obéis et je penchai la tête. Entre mes cils je vis le visage crispé de ma mère. Tante Addie avait les yeux fermés, les sourcils froncés et les lèvres tremblantes. Grand-mère se cacha le visage dans ses mains. J'avais envie de demander ce qui était arrivé, mais je savais qu'on ne me répondrait pas.

Grand-mère priait et invoquait la bénédiction de Dieu pour chacun de nous, lui demandant d'être notre guide si telle était sa volonté, puis elle dit à Dieu : « Mon pauvre mari est malade par cette belle matinée », après quoi elle lui demanda de le guérir, si telle était sa volonté. C'est ainsi que j'appris l'ultime maladie de grand-père. En de nombreuses occasions, je prenais connaissance d'événements quelconques, tels qu'un décès, une naissance, une visite en perspective, de menus faits arrivés dans le quartier, à l'église ou chez un parent, par les prières informatives de grand-mère aux heures des repas.

Grand-père était un grand vieillard noir et maigre au long visage anguleux, aux dents d'une blancheur éclatante et à la toison blanche et laineuse. Sous l'empire de la colère, il montrait ses dents, habitude, disait grand-mère, qu'il avait contractée dans les combats de la guerre civile — et émettait une sorte de sifflement tout en serrant les poings à s'en faire saillir les veines. Quand il riait, chose qui lui arrivait rarement, il montrait ses dents de la même manière. Mais maintenant ses dents éclatantes ne brillaient plus guère et son corps était flasque. Il possédait un couteau de poche que l'on m'avait défendu de toucher et il restait assis pendant des heures au soleil à l'aiguiser en sifflotant tranquillement, ou parfois quand il se sentait bien, à chantonner quelque mélodie bizarre.

J'avais souvent essayé de l'interroger sur la guerre civile, de lui demander à quelle occasion il s'était battu, ce qu'il avait ressenti, s'il avait vu Lincoln, mais il ne me répondait jamais.

— Veux-tu te sauver, p'tit jeunot, était tout ce que je parvenais à tirer de lui.

J'appris par grand-mère au cours d'un certain nombre d'années qu'il avait été blessé pendant la guerre civile et qu'il n'avait jamais touché de pension d'invalidité, chose qui lui tenait à cœur et le remplissait d'amertume. Je ne l'entendis jamais mentionner les blancs, je crois qu'il les haïssait trop pour parler d'eux. Le jour de sa démobilisation, il était allé trouver un officier blanc pour qu'il l'aide à établir ses papiers. En les remplissant, l'officier blanc avait mal orthographié son nom; il avait écrit Richard Vinson au lieu de Richard Wilson. Il est possible que l'accent du sud de grand-père et son ignorance aient été la cause de cette méprise. Le bruit courait que l'officier blanc était un Suédois et qu'il connaissait mal l'anglais. Selon une autre version, l'officier blanc était Sudiste et avait délibérément falsifié les papiers de grand-père. Quoi qu'il en soit, grand-père ne découvrit qu'il avait été démobilisé sous le nom de Richard Vinson qu'au bout de pas mal d'années, et lorsqu'il adressa une demande de pension au Ministère de la Guerre on ne retrouva aucune trace de son passage dans l'armée de l'Union sous le nom de Richard Wilson.

Je posais d'innombrables questions à propos de la pension de grand-père, mais on me refusa toujours tout renseignement sous prétexte que j'étais trop jeune pour comprendre de quoi il s'agissait. Il y eut pendant des années une longue correspondance entre grand-père et le Ministère de la Guerre; grand-père expédiait lettre sur lettre, relatant des événements et des conversations (il dictait toujours à d'autres ces longs rapports); il nommait des personnes mortes depuis longtemps, donnait leur âge et leur signalement, reconstituait des batailles auxquelles il avait pris part, nommait des cités, des rivières, des ruisseaux, des routes, des villes et des villages, citait le nombre et le nom des régiments et des compagnies avec lesquelles il avait combattu, donnait le jour et l'heure exacts de certains événements et envoyait le tout à Washington.

Je prenais le courrier le matin de bonne heure et chaque fois qu'il y avait dans le tas une longue enveloppe qui ressemblait à une lettre d'affaires, je la montais en hâte. Grand-père soulevait la tête de son oreiller, me prenait la lettre des mains et l'ouvrait lui-même. Il restait un long moment à considérer les caractères imprimés, puis il me passait la lettre à regret, avec méfiance.

— Alors? faisait-il.

Alors je lui lisais la lettre — je lisais lentement, en détachant soigneusement chaque mot — je lui disais que sa réclamation pour une

pension n'était pas motivée et que sa demande avait été rejetée. Grand-père ne sourcillait pas, mais il jurait doucement à voix basse.

— C'est ces cochons de rebelles, sifflait-il.

Comme s'il n'avait pas eu confiance en mon savoir, il s'habillait et apportait la lettre à une bonne douzaine d'amis du quartier en leur demandant de la lui lire; si bien qu'il ne tardait pas à la savoir par cœur. Finalement, il rangeait soigneusement la lettre et se replongeait dans ses songeries, fouillant sa mémoire pour essayer de se rappeler quelque événement capital du passé susceptible de l'aider à obtenir sa pension. Semblable au « K » du roman de Kafka, *Le Château*, il essaya désespérément jusqu'au jour de sa mort de convaincre les autorités de sa véritable identité et il échoua.

Souvent, quand il n'y avait rien à manger à la maison, je rêvais que le gouvernement envoyait une lettre conçue à peu près dans ces termes :

Cher Monsieur,

Votre demande de pension a été vérifiée. La question de votre identité a été éclaircie de façon satisfaisante. Conformément au règlement en vigueur, nous donnons les instructions nécessaires au Ministère des Finances afin que votre compte soit réglé et mis à jour et que vous soit expédié au plus tôt le montant de vos arriérés, augmenté des intérêts, pour les ... années écoulées, soit la somme de...

Nous regrettons profondément de vous avoir fait attendre longtemps. Soyez assuré que votre sacrifice a été un bienfait et une consolation pour le pays.

Mais nulle lettre de ce genre n'arriva jamais et grand-père était si maussade la plupart du temps que je cessai de songer à lui et à ses espoirs. Chaque fois qu'il passait devant moi je me taisais et j'attendais qu'il m'adresse la parole en me demandant s'il allait me gronder. Quand il s'en allait, je respirais. Peu à peu, je perdis tout désir de m'entretenir avec lui. C'est par les conversations de grand-mère que, petit à petit, au cours des années les maigres détails de la vie de grand-père me furent rapportés. Quand la Guerre Civile avait éclaté, il s'était enfui de chez son maître, était parti à l'aveugle et avait traversé les lignes des Confédérés pour aller rejoindre les Nordistes. Il se vantait sombrement d'avoir tué en chemin « ma belle et bonne part de ces satanés rebelles ». Mû par un ressentiment actif à l'égard de l'esclavage, il avait rejoint l'armée de l'Union pour

tuer les Sudistes blancs, traversant les rivières glacées, dormant dans la boue, souffrant, combattant... Démobilisé, il était retourné dans le Sud et pendant les élections il avait gardé les urnes avec son fusil de l'armée pour que les noirs puissent voter. Mais lorsque les noirs avaient été chassés de la vie politique, son moral s'en était terriblement ressenti. Il était convaincu que la guerre n'était pas réellement terminée, qu'elle recommencerait.

Et maintenant tout en déjeunant (nous mangions en silence; il n'y avait jamais de conversations à table; grand-mère disait que parler en mangeant était un péché, que Dieu pouvait faire en sorte que les aliments vous étouffent) nous songions à la pension de grand-père. Pendant les jours qui suivirent on écrivit des lettres, on établit des attestations, on prêta serment, on conféra, mais il n'en advint rien. (J'avais la conviction — fondée non sur des preuves, mais sur la crainte des blancs — que grand-père avait été frustré de sa pension à cause de son opposition à la suprématie des blancs.)

Un après-midi, alors que je rentrais de l'école, je rencontrai tante Addie dans le couloir. Elle avait le visage tremblant et les yeux rouges.

— Monte là-haut dire adieu à grand-père, fit-elle.

— Qu'est-il arrivé?

Elle ne répondit pas. Je montai en courant et là-haut je trouvai oncle Clark, qui était venu de Greenwood. Grand-mère me prit par la main.

— Viens dire adieu à ton grand-père, fit-elle.

Elle me conduisit dans la chambre de grand-père; il était couché tout habillé sur son lit et avait l'air aussi bien portant que d'habitude. Il avait les yeux grands ouverts, mais il était d'une immobilité telle que je n'aurais su dire s'il était vivant ou mort.

Grand-père me regarda et montra ses dents blanches pendant une fraction de seconde.

— Adieu, grand-père, murmurai-je.

— Adieu, fiston, fit-il, d'une voix rauque. Réjouis-toi, car Dieu m'a rés...és...vé... ace...ce au ciel...

Sa voix s'éteignit. Je n'avais pas compris ce qu'il avait dit et je me demandais si je devais le prier de me le répéter. Mais grand-mère me prit par la main et me fit sortir de la chambre. La maison était calme; personne ne pleurait. Ma mère était assise dans son fauteuil à bascule et regardait silencieusement par la fenêtre; de temps à autre elle se cachait la tête dans ses mains. Grand-mère et tante

Addie circulaient sans bruit dans la maison. Je restai assis sans parler, attendant que grand-père meure. J'étais toujours intrigué par ce qu'il avait essayé de me dire; il me semblait important de connaître ses dernières paroles. Je suivis grand-mère à la cuisine.

— Grand-mère, qu'est-ce qu'il a dit, grand-père? je ne l'ai pas bien compris, chuchotai-je.

Elle fit brusquement volte-face et du revers de la main, elle m'assena une de ses claques sur la bouche.

— Tais-toi! L'ange de la mort est dans la maison!

— Je voulais seulement savoir, dis-je en frottant mes lèvres meurtries.

Elle me regarda et s'adoucit.

— Il a dit que Dieu lui avait réservé une place au ciel, répondit-elle. Maintenant, tu le sais. Alors assieds-toi et cesse de poser des questions stupides.

Lorsque je me réveillai le lendemain matin, ma mère m'apprit que grand-père était rentré au bercail.

— Mets ton chapeau et ton pardessus, dit grand-mère.

— Pour quoi faire? demandai-je.

— Cesse de questionner et fais ce qu'on te dit.

Je m'habillai pour sortir.

— Va trouver Tom et dis-lui que grand-père est rentré au bercail. Prie-le de venir s'occuper de tout, fit grand-mère.

Tom, son fils aîné, avait quitté récemment Hazelhurst pour Jackson et habitait un faubourg de la ville, à quelque trois kilomètres de chez nous. J'étais conscient d'avoir une mission importante à remplir et je courus tout le long du chemin; j'estimais qu'un décès devait être annoncé aussitôt. J'arrivai à bout de souffle chez mon oncle, montai les marches quatre à quatre et frappai à la porte.

Ma petite cousine Maggie vint m'ouvrir.

— Où est oncle Tom? demandai-je.

— Il dort, répondit-elle.

Je me précipitai dans sa chambre, allai jusqu'à son lit, et le secouai de toutes mes forces.

— Oncle Tom, grand-mère vous fait dire de venir tout de suite, grand-père est rentré au bercail, dis-je en haletant.

Il me considéra longuement.

— Tu peux te vanter d'être un bel idiot, fit-il calmement. Tu ne sais donc pas que ce n'est pas une façon d'apprendre à quelqu'un que son père est mort?

J'ouvris de grands yeux et le regardai d'un air ahuri, la poitrine haletante.

— J'ai couru tout le temps en venant, dis-je en essayant de reprendre mon souffle. Je suis hors d'haleine. Je m'excuse.

Il se leva lentement et se mit à s'habiller sans faire attention à moi; il ne prononça pas une seule parole pendant les cinq minutes qui suivirent.

— Qu'est-ce que tu attends? me demanda-t-il enfin.

— Rien, répondis-je.

Je rentrai lentement à la maion, me demandant ce qui pouvait bien se passer avec moi, pourquoi il fallait que je fasse toujours tout autrement que ce qu'on attendait de moi. Chacun de mes mots et chacun de mes gestes semblaient provoquer l'hostilité. Je n'avais jamais pu parler aux autres à cœur ouvert, aussi devais-je deviner leurs intentions et leurs mobiles. Je n'avais pas fait exprès de choquer oncle Tom et cependant sa colère contre moi semblait être plus forte que son chagrin. Ne trouvant pas de réponse je me dis que j'étais bien sot de me tracasser; quoi que je fasse j'étais sûr d'avoir tort aux yeux de ma famille.

On ne me permit pas d'aller à l'enterrement de grand-père; on me donna l'ordre de rester là et de « garder la maison ». Je demeurai donc à lire des histoires policières jusqu'à ce que la famille revînt du cimetière. On ne me dit rien et je ne demandai rien. Le train-train quotidien reprit; pour moi c'était le sommeil, la bouillie de maïs, les légumes, l'école, l'étude, la solitude, l'élan de l'âme vers autre chose et de nouveau le sommeil.

Mes vêtements étaient si usagés que j'avais honte d'aller à l'école. Beaucoup de garçons de ma classe portaient leur premier pantalon long. Poussé par le dépit et l'amertume, je décidai d'avoir une explication avec grand-mère; je lui dirais que si elle ne me laissait pas travailler le samedi, je quitterais la maison. Mais lorsque j'entamai la discussion elle ne voulut pas m'écouter. Je la suivis à travers la maison, lui demandant la permission de travailler le samedi. Sa réponse était non, non et non.

— Alors je quitterai l'école, déclarai-je.

— Très bien. Quitte l'école. Si tu crois que ça me fait quelque chose...

— Je m'en irai d'ici et vous ne me reverrez plus jamais!

— Je t'en défie! dit-elle d'un ton de mépris provocant.

— Comment voulez-vous que j'apprenne à travailler pour pou-

voir trouver une place? dis-je, changeant de tactique. Puis, lui montrant mes bas en loques et mon pantalon rapiécé :

— Regardez, m'écriai-je. Je ne retournerai plus à l'école comme ça! je ne vous demande pas d'argent, ni rien. Tout ce que je veux, c'est travailler!

— Que tu ailles ou non à l'école, ça ne me concerne pas, fit-elle. Tu as quitté l'église, à toi de te débrouiller tout seul. Tu as préféré le monde et ses tentations. Tu es perdu pour le Christ, tu es mort pour moi.

— C'est votre église de malheur qui me gâche ma vie, dis-je.

— Je te défends de dire des choses pareilles dans cette maison!

— C'est la vérité et vous le savez très bien !

— Dieu te punit, dit-elle. Et tu es trop orgueilleux pour Lui demander de te venir en aide.

— Je trouverai une place quand même.

— Alors tu n'habiteras plus chez nous.

— Dans ce cas je m'en irai, dis-je en tremblant violemment.

— Tu ne t'en iras pas, fit-elle.

— Vous croyez que je blague, hein! fis-je, décidé à la convaincre de l'authenticité de mes sentiments. Je m'en vais tout de suite.

Je courus à ma chambre, m'emparai d'une valise cabossée et me mis à emballer mes hardes. Je n'avais pas un sou sur moi, mais j'étais décidé à partir. Elle vint à la porte.

— Petit imbécile! Laisse là cette valise!

— Je m'en vais là où j'aurai le droit de travailler!

Elle m'arracha la valise des mains; elle tremblait.

— C'est bon, fit-elle. Si tu veux aller en enfer, vas-y. Mais Dieu saura que ce n'était pas ma faute. Il me pardonnera, mais Il ne te pardonnera pas!

Elle sortit précipitamment de la pièce, le visage en larmes. Ses sentiments d'humanité avaient eu raison de sa peur. Je déballai la valise, complètement épuisé. J'avais horreur de ces explosions de sentiments, de ces tempêtes de passion, car j'en sortais toujours crispé et affaibli. Désormais, j'étais bien mort aux yeux de grand-mère et de tante Addie, mais ma mère sourit quand je lui raconta que je leur avais tenu tête. Elle se leva, vint à moi en clopinant sur ses jambes de paralytique et m'embrassa.

VI

Le lendemain matin à l'école je m'enquis de places auprès des élèves et on me donna le nom d'une famille blanche qui cherchait un garçon pour faire des courses et des travaux ménagers. L'après-midi, à la sortie de l'école, je me rendis à cette adresse. Ce fut une grande femme blanche à l'air austère qui m'accueillit. Oui, elle avait besoin de quelqu'un, de quelqu'un d'honnête. Deux dollars par semaine. Le matin et le soir, et le samedi toute la journée. Laver la vaisselle. Casser le bois. Frotter les planchers. Nettoyer la cour. Elle me donnerait à déjeuner et à dîner. Et pendant que je posais quelques timides questions, mes yeux furetaient partout. Que me donnerait-on à manger? La maison était-elle aussi misérable que la cuisine le faisait supposer?

— Alors, tu la veux, cette place, oui ou non? me demanda la femme.

— Oui m'dame, répondis-je, craignant de me fier à mon propre jugement.

— Bon, et maintenant mon garçon, je vais te poser une question et je veux que tu me répondes franchement.

— Oui m'dame, dis-je, tout oreilles.

— Es-tu un voleur? me demanda-t-elle avec le plus grand sérieux.

J'éclatai de rire, puis je me repris.

— Je ne vois pas c'qu'y a de drôle là-dedans, fit-elle.

— Madame, si j'étais un voleur, je ne le dirais à personne.

— Comment ça? siffla-t-elle, rouge de colère.

J'avais commis une faute pendant les cinq premières minutes que j'avais passées dans le monde blanc. Je baissai la tête.

— Non, m'dame, marmonnai-je. Je ne vole pas.

Elle me dévisagea, essayant de se faire une opinion.

— Attention, hein? Je ne veux pas d'un petit nègre insolent dans la maison!

— Non, m'dame, assurai-je; je ne suis pas insolent,

Après avoir promis d'arriver le lendemain à 6 heures, je rentrai à pied à la maison en me demandant quelle idée cette femme avait bien pu avoir dans la tête pour me poser à brûle-pourpoint une pareille question. C'est alors que je me rappelai avoir entendu dire que les blancs considéraient les nègres comme une certaine caté-

gorie d'enfants; ce n'est qu'à la lumière de cette interprétation que sa question pouvait avoir un sens. Si j'avais eu le dessein de l'assassiner, je ne le lui aurais certainement pas dit, et logiquement, elle devait sans nul doute le comprendre. Et cependant l'habitude avait triomphé de la logique et de la raison et lui avait fait me demander : Es-tu un voleur, mon garçon? Seul un idiot eût répondu : oui, Madame, je suis un voleur.

Que m'arriverait-il, maintenant que j'allais rester parmi des blancs durant des heures d'affilée? Allaient-ils me battre? Allaient-ils m'injurier? S'ils le faisaient, je plaquerais aussitôt. Pendant que je souhaitais ardemment trouver du travail, je n'avais pas pensé à la façon dont je serais traité, et voilà que cette considération s'avérait importante, décisive, au point de balayer toutes les autres. Je serais poli, humble, je dirais : « oui monsieur, non monsieur » et « oui madame, non madame », mais je me fixerais une limite qu'ils n'outrepasseraient pas. Oh! je vais peut-être chercher des ennuis imaginaires, me dis-je. Peut-être m'aimeront-ils bien...

Je passai la matinée du lendemain à casser du bois pour la cuisinière, à traîner des seaux de charbon pour les foyers, à laver l'entrée de la maison, à balayer l'entrée de la cour, à balayer la cuisine, à servir à table et à laver la vaisselle. Je transpirais. Je balayai l'allée devant la maison et je courus faire les achats dans une boutique. En revenant, la femme me dit :

— Ton petit déjeuner est dans la cuisine.

— Merci, m'dame.

Je vis une assiette de mélasse épaisse et noire et un quignon de pain blanc sur la table. Était-ce tout ce qu'on allait me donner? Ils avaient mangé des œufs, du lard et du café... Je pris le pain et m'efforçai de le rompre; il était rassis et dur.

Bon, je boirais la mélasse. Je soulevai l'assiette pour la porter à mes lèvres et je vis des taches vertes et blanches de moisissure flotter à la surface du liquide noir. Bon Dieu... Je ne peux tout de même pas manger ça, me dis-je. La nourriture n'était même pas propre. La femme vint à la cuisine pendant que je m'habillais.

— Tu n'as pas mangé, dit-elle.

— Non, m'dame, dis-je. Je n'ai pas faim.

— Tu mangeras chez toi? demanda-t-elle avec une nuance d'espoir dans la voix.

— Oh! c'est seulement que je n'avais pas faim, ce matin, dis-je, niant l'évidence.

— Tu n'aimes pas la mélasse ni le pain, fit-elle d'un ton dramatique.

— Oh! si m'dame, répliquai-je immédiatement, ne voulant pas qu'elle s'imagine que j'osais critiquer ce qu'elle m'avait donné.

— Décidément vous devenez bien difficiles, vous autres nègres, soupira-t-elle en branlant la tête. Elle regarda attentivement le plat de mélasse. C'est un vrai péché de jeter de la bonne mélasse comme ça. Je vais te la mettre de côté pour ce soir.

— Oui, m'dame, dis-je avec chaleur.

Elle couvrit l'assiette de mélasse d'une autre assiette, puis tâta le pain et le mit aux ordures. Elle se retourna vers moi, le visage illuminé par une idée.

— En quelle classe es-tu à l'école?

— En septième, m'dame.

— Alors quel besoin as-tu d'aller à l'école? demanda-t-elle, surprise.

— Ben... je voudrais devenir écrivain, marmonnai-je, pas très sûr de moi. Je n'avais pas eu l'intention de lui dire cela, mais elle m'avait donné un tel sentiment de culpabilité et m'avait tellement humilié que j'avais absolument besoin de me réhabiliter.

— Un quoi? fit-elle, d'un air impératif.

— Un écrivain, marmonnai-je.

— Pourquoi faire?

— Pour écrire des histoires, murmurai-je en me cabrant.

— Tu ne seras jamais un écrivain, dit-elle. Qui diable a bien pu te mettre des idées pareilles dans ta caboche de nègre?

— Personne, répondis-je.

— Ça m'aurait étonnée, aussi, déclara-t-elle avec indignation.

En longeant la maison pour gagner la rue, je savais que je ne reviendrais pas. La femme avait attaqué mon moi; elle prétendait me fixer ma place dans la vie, savoir ce que je ressentais, ce que je devais être, et je lui en voulais cordialement. Peut-être avait-elle raison; peut-être ne serais-je jamais écrivain. Mais je ne voulais pas le lui entendre dire.

Si j'avais conservé cette place, j'aurais appris rapidement comment les blancs agissent envers les nègres, mais j'étais trop naïf pour penser qu'il y avait beaucoup de blancs de ce genre. Je me disais qu'il y avait de bons blancs, des gens avec de l'argent et des sentiments. Je croyais qu'ils étaient mauvais dans l'ensemble, mais que j'aurais suffisamment de chance pour tomber sur les exceptions.

Craignant que ma famille ne me trouve trop difficile, je mentis et je racontai que la femme blanche avait déjà engagé un autre garçon. A l'école je continuai à me renseigner au sujet des possibilités d'embauche et l'on m'indiqua une autre adresse. Aussitôt la classe finie, je m'y rendis. Oui, la femme voulait un garçon capable de traire une vache, de donner à manger aux poules, de ramasser les légumes, d'aider à servir le déjeuner et le dîner.

— Mais je ne sais pas traire une vache, m'dame, dis-je.

— D'où es-tu? me demanda-t-elle d'un ton incrédule.

— D'ici, de Jackson, répondis-je.

— Et t'as le toupet de venir me dire que tu es de Jackson et que tu ne sais pas traire une vache! fit-elle, sidérée.

Je ne dis rien, mais j'apprenais rapidement à connaître la vérité sur le monde blanc — le monde blanc vu par un nègre. Une femme avait supposé que je lui dirais de but en blanc si j'étais ou non un voleur, et celle-ci était confondue que je ne sache pas traire une vache, moi un moricaud, qui osais vivre à Jackson... Je découvrais qu'ils se ressemblaient tous, qu'ils ne différaient que par le détail. Je me trouvais en face d'un mur dans l'esprit de la femme, un mur dont elle ignorait l'existence.

— Je n'ai jamais appris, finis-je par dire.

— Je te montrerai, dit-elle, comme si elle eût été heureuse de se montrer assez charitable pour remédier à la carence d'un nègre sur ce point particulier.

— C'est facile.

La maison était grande; ils avaient une vache, des poules, un jardin, toutes choses dispensatrices de nourriture, ce qui me décida à accepter. Je lui dis que je prendrais la place et le lendemain matin je me présentai. L'ouvrage était facile, mais multiple; je dus traire la vache sous sa surveillance, ramasser les œufs, balayer, et j'eus fini à temps pour servir le déjeuner. La table dans la salle à manger était mise pour cinq; il y avait des œufs, du jambon, du pain grillé, de la confiture, du beurre, du lait, des pommes... c'était prometteur. La femme me dit d'apporter les plats au fur et à mesure qu'on me les demanderait; je me familiarisai avec la cuisine de façon à être à même de faire vite quand on m'appellerait. Finalement la femme arriva dans la salle à manger, suivie d'un jeune homme pâle qui s'assit et regarda d'un œil torve la nourriture étalée sur la table.

— Nom de Dieu! ragea-t-il. Toujours ces saloperies d'œufs à déjeuner.

— Dis donc, espèce d'enfant de putain, répondit la femme en s'asseyant à son tour, personne ne te force à les manger.

— Tu pourrais nous servir de la merde pendant que tu y es, dit-il en râflant le bacon d'un coup de fourchette.

J'avais l'impression de rêver. Étaient-ils toujours ainsi? Si c'était le cas, je ne resterais pas là. Une jeune fille entra et s'affala sur sa chaise.

— C'est ça, s'pèce de salope! fit le jeune homme. Enlève-moi la nourriture de la gueule!

— Tu sais où tu peux aller, répliqua la fille.

Je les fixais avec une telle intensité que je ne me rendis pas compte que le jeune homme m'observait.

— Dis donc, qu'est-ce que t'as à me faire des yeux de merlan frit, espèce de cochon de nègre? fit-il. Enlève-moi ces foutues galettes de dessus le fourneau et pose-les sur la table.

— Oui m'sieur.

Deux hommes d'un certain âge entrèrent et prirent place à la table. Jamais je ne pus savoir qui était de la famille, quel degré de parenté les unissait les uns aux autres, ni même si c'était bien une famille. Ils s'injuriaient avec une désinvolture inouïe et personne ne semblait s'en soucier. Tout en s'abreuvant d'insultes, ils se regardaient à peine. J'étais dans un état de tension continuelle, car j'essayais d'aller au-devant de leurs désirs et d'éviter des injures et j'étais loin de soupçonner que la tension que j'avais commencé de ressentir ce matin-là allait devenir la passion dominante de toute ma vie. Peut-être avais-je commencé trop tard à travailler pour les blancs, peut-être aurais-je dû commencer plus tôt, quand j'étais plus jeune — comme la plupart des jeunes noirs — peut-être alors la tension serait-elle devenue une habitude, contenue et contrôlée par les réflexes. Mais tel ne devait pas être mon sort; je devais toujours être conscient de ma condition, y songer constamment, la porter dans mon cœur, vivre avec elle, dormir avec elle, lutter avec elle.

La matinée était fatigante au point de vue physique, mais l'effort nerveux, la crainte que ma manière d'agir n'amène une tempête d'injures sur ma tête, étaient encore plus épuisants. Quand arrivait l'heure d'aller à l'école, j'étais à bout de nerfs. Mais je m'accrochais à cette place parce qu'il y avait assez à manger et que personne ne me surveillait à ce point de vue. J'avais rarement goûté aux œufs et je me rattrapais. Je mettais de gros morceaux de beurre jaune dans une

poêle, je battais en toute hâte trois ou quatre œufs et je me confectionnais des œufs brouillés que j'engloutissais par bouchées énormes pour que la femme ne me voie pas. Et j'emportais des verres de lait derrière une porte bien commode et je les avalais d'un trait comme s'ils avaient contenu de l'eau.

Bien que la nourriture que je mangeais fortifiât mon corps, un autre problème se posait : mes notes à l'école baissaient beaucoup. Si j'avais été plus fort physiquement, si la tension nerveuse n'avait pas sapé une énergie déjà limitée, j'aurais pu, en travaillant matin et soir, continuer malgré tout mes études avec succès. Mais au milieu de la journée je me sentais m'en aller; en classe, j'avais l'impression que l'instituteur et les élèves s'estompaient, et je savais que je sombrais dans le sommeil. J'allais à la fontaine qui se trouvait dans le couloir et je faisais couler de l'eau sur mes poignets, pour me rafraîchir le sang et tâcher de rester éveillé.

Mais le travail avait son côté bienfaisant. A la récréation de midi, je me mêlais avec joie à la foule qui se pressait dans la boutique du coin et je mangeais des sandwiches avec les autres garçons, claquant mon argent sur le comptoir en passant ma commande, tout en échangeant avec les autres des impressions sur les maisons des blancs dans lesquelles nous travaillions. Je les amusais avec la description des mots imagés de la famille qui s'injuriait, de leurs silences prolongés, de l'indifférence qu'ils se manifestaient mutuellement. Je leur décrivais toute la nourriture que j'ingurgitais dès que le femme avait le dos tourné, et cela les remplissait d'amicale envie.

Parfois, mes camarades examinaient quelque nouvel article d'habillement que j'avais acheté; aucun de nous ne laissait passer une semaine sans acheter une chose neuve que nous payions à crédit, cinquante cents par semaine. Nous savions qu'on nous volait, mais nous n'avions pas assez d'argent pour payer autrement.

Ma mère se remettait rapidement. Je fus transporté de joie quand elle m'exprima son espoir d'avoir bientôt un chez-nous. En dépit de la colère et du dégoût manifestés par grand-mère, ma mère se mit à fréquenter l'église méthodiste du voisinage; et de mon côté, je commençai à aller à l'école du dimanche, non pour me conformer au désir de ma mère — elle m'avait effectivement supplié d'y aller — mais pour voir mes camarades de classe et bavarder avec eux.

A l'église protestante noire, je pénétrai dans un monde nouveau; jeunes puritaines, brunes et guindées qui enseignaient à l'école communale; étudiants noirs venus des plantations, qui essayaient

de dissimuler leur origine; filles et garçons noirs chez lesquels on sentait cette gêne et cette gaucherie d'êtres émergeant de l'adolescence, dévotes matrones jaunes et noires aux seins mafflus; concierges et bagagistes noirs tout fiers de chanter dans le chœur; porteurs de gare et charpentiers aux manières onctueuses qui faisaient office de diacres; femmes de ménage noires et café au lait, aux yeux sans expression, qui hurlaient, gémissaient et se démenaient avec frénésie au rythme des cantiques; évêques noirs réjouis et bedonnants, vieilles filles desséchées, perpétuellement occupées à organiser des quêtes; snobisme, pose, coteries, cancans, intrigues, mesquines rivalités de classe, étalage criard de vêtements bon marché... Cela me plaisait et cela me déplaisait; je désirais vivement me mêler à eux, et cependant quand j'étais parmi eux, je les regardais comme s'ils eussent été à des milliers de lieues de moi. J'avais été tenu trop longtemps écarté de leur monde pour pouvoir jamais m'y intégrer réellement.

Néanmoins, j'avais été si privé de société jusque-là, que je me laissai séduire, et pendant quelques mois je vécus la vie d'un optimiste. Sous le signe de la « Renaissance de la Foi », une série de meetings religieux furent organisés à l'église et mes camarades de classe m'exhortèrent à y assister. J'y consentis, plus pour leur faire plaisir que par intérêt religieux. Tandis que les offices se déroulaient, soir après soir, ma mère essayait de me persuader de me rallier à l'église, de sauver enfin mon âme, de devenir membre d'une communauté religieuse digne de confiance. Bien que je leur eusse dit maintes fois que je n'éprouvais aucun sentiment religieux, les garçons de mon équipe me supplièrent de « venir à Dieu ».

— Tu crois en Dieu, n'est-ce pas? me demandèrent-ils.

J'éludai la question.

— Mais une aube nouvelle se lève, dirent-ils, et leurs visages prirent une expression lugubre. Nous ne braillons plus et nous ne gémissons plus à l'église comme autrefois. Assiste aux offices avec nous et deviens un membre de la communauté.

— Oh! j'sais pas trop, fis-je.

— Nous ne voulons pas te forcer, eurent-ils la délicatesse de me dire, impliquant par là que si je voulais continuer à les fréquenter, je devrais adhérer.

Le dernier soir du « Réveil Religieux » le pasteur demanda à tous les membres de l'église de se lever. Une bonne partie des assis-

tants se leva. Puis le pasteur demanda aux chrétiens qui n'étaient pas membres de l'église de se lever. D'autres obéirent. Il ne restait plus maintenant que quelques jeunes gens qui, n'appartenant à aucune église et ne professant aucune foi, se trouvaient disséminés au hasard des bancs, gênés d'être brusquement devenus le point de mire de tous les regards. Ayant ainsi isolé les pécheurs, le pasteur requit les diacres d'amener ceux « qui vivaient dans les ténèbres » à s'entretenir avec lui de l'état de leur âme. Les diacres firent diligence et nous prièrent d'aller dans une pièce voisine parler à l'homme « choisi et oint par le Seigneur ». Ils nous tenaient fermement le bras et se penchaient sur nous avec un sourire tout en nous parlant. Entouré de gens que je connaissais et que j'aimais, avec ma mère qui me regardait dans les yeux d'un air suppliant, il m'était difficile de refuser. Je suivis les autres dans une pièce et nous nous trouvâmes devant le pasteur; il souriait et nous serra la main.

— Eh bien, jeunes gens, dit-il d'un ton enjoué, en homme qui ne fait pas de phrases, je voudrais que vous appreniez tous à connaître Dieu. Je ne vous demande pas de faire partie de notre communauté religieuse, mais il est de mon devoir d'Homme de Dieu, de vous dire que vous êtes en danger. Le péril est grand; seule la prière peut vous venir en aide. Alors, je vais demander à chacun de vous de m'accorder une faveur. Je voudrais que vous permettiez aux membres de Notre Église d'adresser une prière au Seigneur pour vous. Voyons, y a-t-il ici un être assez froid, assez dur, assez perdu pour répondre non à cela? Pouvez-vous refuser de laisser tous ces braves cœurs de notre paroisse prier pour vous?

Il fit une pause dramatique et personne n'éleva la voix. La technique de son appel m'était familière; je me sentais stupide, j'avais une envie folle de sauter par la fenêtre, de courir à la maison et de ne plus penser à tout cela. Mais je restai assis, plus rempli de dégoût que du sentiment du péché.

— Y a-t-il parmi vous quelqu'un qui ose lancer un « non » à la face de Dieu?

De nouveau ce fut le silence.

— Et maintenant, je vais vous demander à tous de vous lever, d'entrer dans l'église et de vous asseoir sur le premier banc, dit-il, nous poussant insensiblement à nous engager plus avant. Levez-vous! dit-il en levant les mains, la paume en l'air, comme s'il avait eu le pouvoir magique de nous faire lever d'un simple geste.

Je les suivis et nous nous assîmes sur un banc comme des cane-

tons mouillés, face à la congrégation. Une partie de moi-même jurait férocement. Un cantique s'éleva, lent, doux, enveloppant.

C'est peut-être la dernière fois, je ne sais...

Ils le chantaient, le fredonnaient, le gémissaient et leurs intonations douces, effrayantes, nous laissaient entendre que si nous ne nous rallions pas à l'église sur-le-champ nous pourrions mourir pendant notre sommeil cette nuit même et aller droit en enfer. Les membres de l'église comprenaient le défi qui nous était lancé et le volume du chant s'accrut. Pouvaient-ils rendre leur chant assez doux et assez terrifiant pour entraîner notre adhésion, nous faire éclater en larmes et nous écrouler à genoux? Quelques garçons se levèrent et donnèrent la main au pasteur. Quelques femmes se mirent à crier et à danser de joie. Un autre cantique s'éleva :

C'est pas mon Frère, mais c'est moi, ô Seigneur,
Qui ai tant besoin de prières...

Pendant le chant, le pasteur essaya d'une autre ruse encore; il se mit à psalmodier lugubrement, laissant sa voix se fondre dans le chant, et le dominant de temps à autre avec des phrases plus nettes.

— Combien de mamans de ces jeunes gens avons-nous, ici, ce soir?

Parmi les autres, ma mère se leva, toute fière.

— Et maintenant, tendres et douces mamans, avancez et venez toutes vous placer là, dit le pasteur.

Dans l'espoir que l'heure tant attendue de mon salut était enfin venue, ma mère s'avança en boitillant, pleurant et souriant à travers ses larmes. Les mères encerclèrent leurs fils, chuchotant, suppliant...

— Et maintenant, tendres et douces mères, symboles de Marie, mère de Dieu, devant la tombe, agenouillez-vous et priez pour vos fils, vos fils uniques, entonna le pasteur.

Les mères s'agenouillèrent. Ma mère me saisit les mains et je sentis sur mes doigts tomber des larmes brûlantes. Je m'efforçai de réprimer mon dégoût. Tous ces jeunes gens dont j'étais, avaient été pris au piège par la communauté, par la tribu au sein de laquelle ils vivaient et à laquelle ils appartenaient. Pour sa propre sécurité, la tribu nous demandait de nous unir à elle. Nos mères étaient à genoux et

priaient publiquement pour nous amener à faire notre soumission. Le cantique s'acheva et le pasteur se lança dans un sermon hautement symbolique et puissamment chargé d'émotion, nous rappelant que nos mères nous avaient donné naissance, qu'elles nous avaient élevés depuis notre première enfance, qu'elles nous avaient soignés quand nous étions malades, qu'elles nous avaient vu grandir, qu'elles avaient veillé sur nous, qu'elles avaient toujours su ce qui nous convenait le mieux. Il réclama ensuite un nouvel hymne, qui fut simplement fredonné. Et sa voix, dominant le chœur, s'éleva sur un ton de plain-chant :

— Et maintenant, je demande à la première d'entre vous, tendres et douces mères, qui aime vraiment son fils, de le conduire vers moi pour le baptême !

Nom de Dieu ! me dis-je. C'était arrivé plus vite que je ne m'y attendais. Ma mère me fixait avec intensité.

— Viens, fils, laisse ta vieille maman te mener à Dieu, dit-elle d'un ton suppliant. Je t'ai donné le jour, laisse-moi t'aider à sauver ton âme.

Elle me saisit la main, mais je résistai.

— J'ai toujours essayé d'être une bonne mère pour toi, me chuchotait-elle à travers ses larmes.

Cette entreprise de sauver les âmes ne reposait sur aucune donnée morale; tous les facteurs humains étaient honteusement exploités. En principe, la tribu nous demandait si nous partagions ses sentiments; si nous refusions de nous rallier à l'Église, cela équivalait à dire non, à adopter une attitude de monstres. Une des mères conduisit son fils, déprimé et terrifié, auprès du pasteur parmi des cris d' « amen » et d' « alleluia ».

— Tu n'aimes donc pas ta pauvre vieille maman infirme, Richard ? me demanda ma mère. Ne me laisse pas là debout, les mains vides, ajouta-t-elle, craignant que je ne l'humilie devant tout le monde.

Il ne s'agissait plus de savoir si je croyais ou non en Dieu, si je volais, si je mentais ou si je tuais; c'était tout bonnement une pressante question d'orgueil, d'orgueil mis à l'épreuve en public, une question de savoir ce que j'avais de commun avec les autres. Si je refusais, cela signifierait que je n'aimais pas ma mère et dans cette minuscule communauté noire dont tous les membres étaient étroitement liés les uns aux autres, nul n'eût été assez fou pour se placer dans une telle position. Ma mère me tira par le bras et me conduisit auprès du pasteur; je lui serrai la main, geste qui faisait de moi un

candidat au baptême. Il y eut encore des chants et des prières qui durèrent jusqu'après minuit. Je me sentais mou comme une chiffe en rentrant à la maison. Je n'avais éprouvé qu'une sombre colère et un sentiment écrasant de honte. Mais dans un sens, j'étais content d'en avoir fini; il n'y avait plus de barrières entre moi et la communauté.

— Maman, je ne sens rien du tout, lui déclarai-je en toute franchise.

— Ne t'inquiète pas, ça viendra, m'assura-t-elle.

Et lorsque je confessai aux autres garçons que je ne ressentais rien, ils m'avouèrent qu'ils ne ressentaient rien non plus. Mais ce qui importe, c'est d'être membre de l'Église, disaient-ils.

Le dimanche du baptême arriva. Je revêtis mes plus beaux habits et arrivai en nage à l'Église. Les candidats se pressaient pour écouter un sermon dans lequel la route du salut était tracée, du berceau à la tombe. Ensuite, on nous fit avancer sur le devant de l'église et on nous fit mettre en rang. Le pasteur, drapé de blanc, trempa une petite branche d'arbre dans un grand bol d'eau et la promena au-dessus de la tête du premier candidat.

— Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, prononça-t-il d'une voix sonore en secouant la branche mouillée. Des gouttes coulèrent sur le visage du jeune garçon.

Il alla de l'un à l'autre, trempant chaque fois la branche dans l'eau. Finalement mon tour vint; j'étais contracté et je me sentais stupide; j'aurais voulu lui crier de s'arrêter; j'aurais voulu lui dire que tout ceci n'éta t que sottises. Mais je me tus. Il secoua la branche mouillée au-dessus de ma tête, et fit tomber des gouttes d'eau sur ma figure et sur mon crâne; quelques-unes me coulèrent dans le cou et me mouillèrent le dos, courant comme des insectes sur ma peau. J'avais envie de me tortiller, mais je me tins tranquille, c'était fini. Je me détendis. Le pasteur secouait la branche au-dessus de la tête d'un autre garçon. Je poussai un soupir. J'étais baptisé.

Même après avoir reçu la poignée de main « confraternelle [1] » je m'ennuyais ferme à l'école du dimanche. Les histoires de la Bible me semblaient monotones et dénuées d'intérêt quand je les comparais aux tempêtes sanglantes de la littérature bon marché. Et je n'étais pas seul à penser ainsi; certains de mes camarades s'endor-

1. Dans cartaines congrégations, le pasteur serre publiquement la main aux nouveaux adhérents de l'Église en signe d'admission dans la communauté (N. D. T.)

maient à l'école du dimanche. Un beau jour, les plus hardis d'entre nous finirent par admettre que toute l'entreprise n'était qu'une vaste supercherie et dès lors nous fîmes l'école buissonnière.

A l'approche de l'été, ma mère eut une nouvelle attaque de paralysie et de nouveau je dus la regarder souffrir, l'entendre gémir, sans pouvoir la soulager. La nuit, je restais éveillé et je revoyais en pensée les jours passés dans l'Arkansas; je reconstituais la vie de ma mère, revivant certains événements et me demandant pourquoi elle avait apparemment été choisie pour tant d'épreuves, tant de souffrances sans objet, et à cette idée j'éprouvais plus de crainte que je n'en avais jamais ressenti à l'église. Mon esprit ne trouvait pas de réponse et un sentiment de révolte montait en moi; je m'insurgeais contre la vie. Mais jamais je n'éprouvai d'humilité.

Un autre changement eut lieu à la maison. Nous avions grand besoin d'argent, aussi grand-mère et tante Addie décidèrent que nous ne pourrions plus occuper toute la maison, et oncle Tom et sa famille furent invités à demeurer au premier pour un loyer insignifiant. La salle à manger et le « salon » furent convertis en chambres à coucher et pour la première fois nous nous trouvâmes à l'étroit au point de vue logement. Nous ne tardâmes pas à nous porter mutuellement sur les nerfs. Oncle Tom avait été pendant trente ans instituteur dans des écoles de campagne et il ne fut pas plus tôt installé qu'il se mit en devoir de me sermonner au sujet de la vie que je menais. Comme je ne l'écoutais pas, il m'en voulut.

A présent, j'étais réveillé le matin par un grand remue-ménage à la cuisine. Un tintamarre de casseroles et de marmites m'apprenait qu'oncle Tom et sa famille étaient en train de déjeuner. Un matin, je fus réveillé par la voix de mon oncle qui m'appelait doucement, mais avec insistance. J'ouvris les yeux et je vis la vague tache que faisait son visage me regarder par l'entrebâillement de la porte.

— Quelle heure as-tu? crus-je l'entendre demander, sans en être très sûr.

— Hum? répondis-je d'une voix pâteuse.

— Quelle heure as-tu? répéta-t-il.

Jé me soulevai sur un coude et je regardai ma montre d'un dollar qui était posée sur une chaise à côté de mon lit.

— Cinq heures dix-huit, marmonnai-je.

— Cinq heures dix-huit? demanda-t-il.

— Oui, mon oncle.

— Es-tu sûr que ce soit l'heure exacte? fit-il.

J'étais fatigué, j'avais sommeil; je n'avais nulle envie de consulter encore une fois ma montre, car j'étais persuadé de lui avoir à peu de chose près donné l'heure juste.

— C'est exact, dis-je en me renfonçant douillettement dans mes couvertures. En tout cas, il ne s'en faut pas de beaucoup.

Il y eut un bref silence, je crus qu'il était parti.

— Qu'est-ce que c'est que cette façon de répondre? Qu'est-ce que tu veux dire? s'écria-t-il soudain d'une voix frémissante de colère.

Je m'assis dans mon lit, clignant des yeux, fixant l'obscurité de ma chambre, m'efforçant de distinguer l'expression de son visage.

— Ce que je veux dire? fis-je, complètement éberlué. Je veux dire ce que j'ai dit. L'avais-je mal renseigné? De nouveau je consultai ma montre. « Il est cinq heures vingt, maintenant.

— Espèce de petit voyou! rugit-il.

Je repoussai les couvertures de mon lit, pressentant du vilain.

— Qu'est-ce que vous avez à être en colère? demandai-je.

— Je n'ai jamais vu un petit démon plus effronté que toi, bredouilla-t-il.

D'une secousse, je posai mes pieds sur le plancher pour pouvoir le surveiller.

— Qu'est-ce que vous racontez? demandai-je. Vous m'avez demandé l'heure et je vous l'ai donnée.

— En tout cas, il ne s'en faut pas de beaucoup, fit-il en singeant ma voix, d'un ton irrité et sarcastique. J'ai enseigné à l'école pendant trente ans et jamais personne ne m'a encore répondu de cette façon!

— Mais qu'est-ce que j'ai dit de mal? demandai-je, ahuri.

— Tais-toi! s'écria-t-il. Ou sans ça je vais te les faire rentrer dans ta gorge avec mon poing, tes paroles de sale petit effronté! Si tu dis encore un seul mot, je vais chercher un bâton et te corriger comme tu le mérites.

— Qu'est-ce qui vous prend, oncle Tom? demandai-je. Qu'est-ce que j'ai dit de mal?

J'entendais le sifflement que faisait sa respiration dans sa gorge; je savais qu'il était furieux.

— Aujourd'hui tu vas recevoir la fouettée qu'on aurait dû te donner il y a longtemps, promit-il solennellement.

Je me mis debout et j'empoignai mes vêtements; toute cette

histoire me semblait irréelle. Je venais d'être provoqué de façon si soudaine et si inattendue que je n'arrivais pas à rassembler tous les fils de la situation. Je n'éprouvai pas le sentiment de lui avoir donné un motif de me traiter de voyou et d'effronté. Je lui avais parlé comme je parlais à tout le monde. Les autres n'avaient pas mal pris mes paroles, pourquoi s'en formalisait-il? Je l'entendis sortir par la porte de la cuisine et j'en déduisis qu'il était allé dans la cour. J'enfilai mes vêtements et je courus à la fenêtre. Je le vis arracher une longue branche verte d'un ormeau. Mon corps se contracta. Du diable si j'allais me laisser battre par lui. Avant ces quelques jours qui venaient de s'écouler il n'avait jamais vécu auprès de moi, il n'avait jamais eu son mot à dire dans mon éducation ou mon manque d'éducation. Je travaillais, je prenais mes repas en dehors de la maison, j'achetais des vêtements et je donnais les quelques sous que je pouvais donner à grand-mère pour aider à subvenir aux frais du ménage. Et voilà que sous prétexte qu'il me trouvait impoli, cet oncle étranger allait me dicter ma conduite et me traiter comme si j'eusse été un jeune noir arrivé des plantations; il allait m'apprendre à sourire, à pencher la tête, à murmurer des excuses quand on me parlait...

Mon sang ne fit qu'un tour. Non, il ne me battrait pas. Il bluffait. Sa colère allait passer. Il réfléchirait et se rendrait compte que le jeu n'en valait pas la chandelle. Ayant fini par m'habiller, j'attendais, assis tout habillé au bord de mon lit. J'entendis ses pas sur les marches de la cuisine. Une faiblesse m'envahit. Combien de temps cela durerait-il? Pendant combien de temps continuerait-on à me battre pour des niaiseries, pour moins que des niaiseries? J'étais déjà dans une telle disposition à l'égard des membres de ma famille qu'en passant à côté d'eux j'étais agité de tics nerveux; et maintenant j'allais être corrigé par quelqu'un qui n'aimait pas le ton sur lequel je parlais. Je traversai la chambre d'un bond, j'ouvris le tiroir de la commode et, m'emparant de mon paquet de lames de rasoir, je l'ouvris et je pris une mince lame d'acier bleu dans chaque main. Maintenant je pouvais l'attendre de pied ferme. La porte s'ouvrit. J'espérais contre tout espoir que tout ceci n'était pas vrai, que ce rêve allait finir.

— Richard! appela-t-il d'une voix calme, glaciale.

— Oui, m'sieur, répondis-je, m'efforçant de ne pas laisser percer la tension qui m'étreignait.

— Viens ici.

Je m'avançai jusqu'à la cuisine, les yeux rivés sur lui, mes mains tenant les rasoirs cachés derrière mon dos.

— Mais enfin, oncle Tom, qu'est-ce que vous me voulez? lui demandai-je.

— Tu as besoin d'une leçon. Je vais t'apprendre une fois pour toutes comment on se conduit avec les gens, fit-il.

— Si j'ai besoin d'une leçon ce n'est pas vous qui me la donnerez, ripostai-je.

— Tu regretteras ce que tu viens de dire avant que j'en aie fini avec toi!

— Écoutez bien, oncle Tom, dis-je. Vous ne me fouetterez pas. Pour moi, vous êtes un étranger. Ce n'est pas vous qui me faites vivre. Et je ne suis pas chez vous.

— Ferme ton sale bec et file dans la cour, fit-il d'un ton cinglant.

Il n'avait pas vu les rasoirs dans mes mains. M'esquivant par la porte de la cuisine, je franchis d'un bond le perron et me retrouvai debout près de la porte d'entrée. Il descendit les marches en courant et s'avança en levant sa baguette.

— J'ai un rasoir dans chaque main! lui dis-je d'une voix sourde et chargée de menace. Si vous me touchez, je vous coupe! je serai p'têt'coupé aussi, mais je vous jure que je vous fais une entaille!

Il s'arrêta, les yeux fixés sur mes mains levées dans la lumière de l'aube. Je tenais une lame tranchante d'acier bleu bien serrée entre le pouce et l'index de chaque main.

— Grands dieux, fit-il dans un souffle.

— Je ne voulais pas vous vexer, ce matin, lui dis-je. Vous prétendez que si. Eh bien moi je vous dis que j'veux être pendu si je me laisse fouetter sous prétexte que vous vous vexez pour rien.

— Tu es le pire criminel que j'aie jamais vu, s'exclama-t-il à mi-voix.

— Si vous voulez vous battre, je suis prêt. C'est comme ça que ça se passera entre nous, lui dis-je.

— Tu ne feras jamais rien de bon, dit-il en secouant la tête et en clignant des yeux d'un air ahuri.

— Ce n'est pas ça qui me tracasse, dis-je. Tout ce que je vous demande, c'est de me laisser tranquille une fois pour toutes...

— Tu finiras à la potence, prophétisa-t-il.

— Possible, mais en tout cas, ce ne sera pas à cause de vous, dis-je.

Il me regarda en silence, il ne me croyait évidemment pas car il fit un pas en avant pour me mettre à l'épreuve.

— Lâche ces lames de rasoir, ordonna-t-il.

— Je vais vous couper! je vais vous couper! m'écriai-je d'une voix complètement démente, tout en reculant et en tranchant le vide de mes mains armées d'acier.

Il s'arrêta; il n'avait encore jamais eu à affronter une personne animée d'une résolution plus sauvage. De temps à autre, il clignait des yeux et secouait la tête.

— Imbécile! brailla-t-il subitement.

— Je vous ferai saigner si vous me touchez! lui dis-je en manière d'avertissement.

Sa poitrine se soulevait et son corps parut se voûter.

— Quelqu'un te matera, fit-il.

— Ça ne sera pas vous!

— Tu trouveras ton maître un jour.

— Ça ne sera pas vous!

— Et dire que tu viens juste d'être baptisé, fit-il d'une voix sourde.

— Oui, oh! Ça, je m'en fous, dis-je.

Nous étions plantés là dans la lumière du petit matin et le soleil se montrait à l'horizon. Des coqs chantaient, un oiseau gazouillait tout près. Peut-être les voisins nous écoutaient-ils. Finalement le visage d'oncle Tom fut agité de tiraillements. Des larmes commencèrent à couler sur ses joues. Ses lèvres tremblaient.

— Je te plains, mon garçon, dit-il enfin.

— C'est vous qui êtes à plaindre, répliquai-je.

— Tu te crois un homme, dit-il en abaissant le bras et en laissant traîner sa baguette dans la poussière de la cour. (Ses lèvres se mouvaient tandis qu'il cherchait ses mots). Mais tu apprendras, la vie se chargera de te dresser. Je voudrais pouvoir être un exemple pour toi.

Son attitude me montrait que j'avais triomphé de lui, que je m'étais débarrassé de lui, mais je voulus m'en assurer complètement.

— Vous n'êtes pas un exemple pour moi, vous ne pourriez jamais l'être, lui lançai-je avec dédain. Vous êtes un *avertissement.* Votre vie n'est pas tellement brillante, pour que vous veniez me donner des conseils. (Il était rempailleur de chaises depuis qu'il avait quitté l'enseignement.) Vous vous imaginez que j'ai envie de faire ce que vous faites, quand je serai grand : rempailler des fonds de chaises pour que les gens s'assoient dessus?

Il frissonna violemment, s'efforçant de se maîtriser.

— Tu regretteras ce que tu viens de dire, marmonna-t-il.

Puis il tourna son long corps maigre et voûté et gravit lentement

les marches. Je restai un long moment assis sur le pas de la porte, attendant que mes émotions se calment. Puis je me glissai avec précautions dans la maison, et prenant mon chapeau, mon manteau et mes livres, je me rendis à mon travail, je m'en fus subir les caprices des blancs.

VII

L'été. Journées lumineuses et brûlantes. La faim toujours présente, toujours une part vitale de mon être conscient. Passer à côté de mes proches dans le corridor de la maison surpeuplée et ne pas leur parler. Manger en silence à une table où l'on récite des prières. Ma mère se remet lentement, mais elle est maintenant infirme à vie. Pourrais-je retourner à l'école en septembre? Solitude. Lectures. La chasse au travail. De vagues espoirs d'aller dans le Nord. Mais qu'adviendrait-il de ma mère si je la laissais dans cette bizarre maison? Et que deviendrais-je dans une ville étrangère? Doute. Crainte. Mes amis s'achètent des costumes à pantalons longs qui coûtent de dix-sept à vingt dollars, une somme qui me paraît aussi énorme que les Alpes! Telle était ma situation en 1924.

Ayant entendu dire qu'on embauchait dans une briqueterie voisine, j'allai m'informer. J'étais frêle, je ne pesais pas quarante-cinq kilos. A midi, je me faufilai dans la cour de la fabrique et je déambulai à travers les allées où l'argile humide exhalait une odeur de propreté; trouvant devant moi une brouette remplie de briques humides qui sortaient du moule, je saisis les poignées de la brouette et j'eus beaucoup de peine à la soulever; elle pesait peut-être quatre fois mon poids. Si seulement j'étais plus fort et plus lourd!

Un peu plus tard, je me renseignai et j'appris que le porteur d'eau n'était pas venu travailler; je courus au bureau et je fus embauché. Je me promenais sous le soleil brûlant, traînant un grand seau de zinc d'une équipe d'ouvriers noirs à l'autre pour un dollar par semaine; les hommes portaient la louche de fer-blanc à leurs lèvres, prenaient une gorgée d'eau, se rinçaient la bouche, crachaient, puis buvaient lentement à longs traits tandis que la sueur dégouttait dans la louche. Et je m'en allais en poussant mon cri :

— Porteur d'eau!

Et quelqu'un de crier : « Par ici !»

M'enfonçant dans des cratères d'argile, dans des fossés gluants, montant des pentes glissantes, je peinais, traînant mon seau. Cependant, je tenais bon, chancelant de faim par moments, m'arrêtant pour reprendre mon souffle avant d'escalader un monticule. A la fin de la semaine l'argent s'engloutissait dans les dépenses incessantes de la maison. Plus tard j'obtins un travail dans le chantier qui me rapportait un dollar et demi par semaine : je triais les briques... je circulais entre les murs d'argile et je ramassais les briques fendues; quand ma brouette était pleine, je la menais sur une montée en bois et la vidais dans une mare.

Je n'avais qu'une peur : un chien. Il appartenait au patron de la briqueterie et il errait dans les allées d'argile en grognant et en essayant de mordre. Le chien avait été blessé à plusieurs reprises, car les ouvriers noirs lui jetaient tout le temps des briques. Aussitôt que je voyais l'animal, je saisissais une des briques de ma charge et je la lui lançais; il s'esquivait pour reparaître plus tard en montrant ses crocs. Plusieurs nègres avaient été mordus et avaient été malades; on avait demandé au patron d'attacher le chien, mais il avait refusé. Un après-midi, alors que je poussais ma brouette vers la mare, quelque chose d'aigu s'enfonça dans ma cuisse. Je fis volte-face, le chien était accroupi à quelques pas de là, grognant et retroussant ses babines. Il m'avait mordu. Je chassai le chien et je défis mon pantalon; les marques de ses dents étaient rouges et profondes.

Je me souciais assez peu de la douleur cuisante, mais j'avais peur d'une infection. Quand je me présentai au bureau pour déclarer que le chien du patron m'avait mordu, je fus reçu par une jeune fille blanche, grande et blonde.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-elle.

— J'voudrais voir le patron, m'dame.

— Pourquoi?

— Son chien m'a mordu, m'dame, et j'ai peur que ça ne s'infecte.

— Faites-moi voir, dit-elle.

— Oh non, m'dame, j'pourrais pas voir le patron?

— Il n'est pas là pour l'instant, fit-elle, puis elle se rassit et se remit à taper à la machine.

Je retournai à mon travail, m'arrêtant de temps à autre pour examiner la morsure. Elle enflait. Au cours de l'après-midi, un blanc de haute taille qui portait un vêtement d'été blanc et léger, un panama et des souliers blancs, vint me trouver.

— C'est ce nègre-là? fit-il en me désignant du doigt à un autre garçon noir.

— Oui, m'sieur, répondit l'autre.

— Hé, le nègre, viens ici! me cria-t-il.

Je m'avançai vers lui.

— Paraît que mon chien t'a mordu?

— Oui, m'sieur.

Je défis mon pantalon et il regarda :

— Hummm, grogna-t-il, puis il se mit à rire :

— Une morsure de chien ne peut pas faire grand mal à un nègre.

— Ça enfle et ça me fait mal, dis-je.

— Si ça devient embêtant, fais-moi prévenir, dit-il; mais je n'ai encore jamais vu de chien capable d'abîmer vraiment un nègre.

Il fit demi-tour et s'en alla, et les garçons noirs se réunirent pour regarder disparaître sa longue silhouette dans les allées de briques humides.

— L'enfant de salaud!

— Il le paiera un jour!

— Ce qu'ils ont le cœur dur, quand même!

— Seigneur, les blancs sont vraiment capables de tout.

— Vous avez fini de dire vos prières, là-bas? Allez, circulez! hurla le contremaître blanc.

Les brouettes se remirent en mouvement. Un jeune homme me frôla.

— Tu ferais bien de voir un médecin, me chuchota-t-il.

— J'ai pas d'argent, fis-je.

Deux jours se passèrent et heureusement la rougeur et l'enflure disparurent.

L'été s'avançait et la briqueterie ferma; je me trouvai de nouveau sans travail. J'entendis dire que l'on demandait des caddies et je parcourus huit kilomètres jusqu'au terrain de golf. Je fus engagé par un blanc au visage sanguin à raison de cinquante cents les neuf trous. Je ne connaissais pas le jeu, et je perdis trois balles en autant de minutes; il semblait que mes yeux fussent incapables de suivre la balle dans sa trajectoire. L'homme me renvoya. Je restai à observer les autres caddies dans l'exercice de leurs fonctions et au bout d'une demi-heure j'étais nanti d'un autre sac de golf et je suivais une balle. Je me fis un dollar. Je rentrai à la maison, dégoûté, fatigué, affamé et incapable de souffrir la vue d'un autre terrain de golf.

La rentrée des classes eut lieu et je m'inscrivis, bien que je ne

me fusse pas préparé. L'école était à l'autre bout de la ville, et le chemin que je devais parcourir absorbait à lui seul mon déjeuner de bouillie de maïs et de sauce au saindoux. Je suivis la classe sans avoir de livres pendant un mois, puis je trouvai une place où je travaillais le matin et le soir pour 3 dollars par semaine.

Je devenais silencieux et réservé. A mesure que la nature du monde autour de moi se révélait de façon nette et probante, l'avenir sinistre que je voyais poindre affectait ma volonté d'étudier. Grand-mère avait déjà suggéré qu'il était temps que je me suffise. Mais qu'avais-je appris jusque-là qui pût m'aider à gagner ma vie? Rien. Je pouvais être postier comme mon père l'avait été avant moi, mais quoi d'autre? Et le problème de la vie pour un nègre était dur et rebutant... Qu'est-ce qui rendait la haine des blancs pour les noirs si constante, qu'est-ce qui la mêlait — eût-on dit — si intimement à la contexture des choses? Quel était le genre de vie possible avec cette haine? D'où provenait-elle? On n'enseignait rien de ce problème en classe, et chaque fois que je soulevais la question avec mes camarades, ils demeuraient silencieux ou la tournaient en plaisanterie. Ils étaient loquaces à propos des petits torts individuels qu'ils subissaient, mais n'étaient pas tourmentés par le désir de connaître le tableau dans son ensemble. Alors de quoi me souciais-je?

Étais-je réellement aussi mauvais que mes oncles, mes tantes et grand-mère me le répétaient? Pourquoi était-ce mal de poser des questions? Avais-je raison de résister aux punitions? Il me semblait inconcevable de se soumettre à ce qui était faux, et la plupart des personnes que j'avais vues me semblaient raisonner faux. Devait-on se soumettre à une autorité même si on ne la trouvait pas fondée? Si la réponse était affirmative, j'étais destiné à toujours avoir tort car je savais que je ne pourrais jamais le faire. Alors comment pouvait-on vivre dans un monde dans lequel l'intelligence et la perception des faits ne voulaient rien dire, et où l'autorité et la tradition étaient tout? Il n'y avait pas de réponse.

En huitième, les jours filaient, toujours dominés par la faim; je prenais de plus en plus conscience de ma personnalité. Les cours m'ennuyaient; je restais là assis à méditer, à rêver. Par une longue après-midi stérile, je pris mon cahier de compositions et je décidai d'écrire une histoire; uniquement par désœuvrement. Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir raconter? Finalement, cela devint l'histoire d'un gredin qui complotait de s'emparer de la maison d'une veuve et je l'intitulai le *Vaudou du demi-arpent de l'Enfer*. Il y régnait

une ambiance très rudimentaire et de l'émotion; dans l'ensemble, c'était une œuvre purement instinctive avec des passages de psychologie intuitive. Je la terminai en trois jours et ensuite je me demandai ce que je pourrais bien en faire.

Le journal nègre local : c'est cela... je filai d'une traite au bureau et là je mis mon cahier de compositions en loques, sous le nez de l'homme qui s'intitulait directeur.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il.

— Une histoire, répondis-je.

— Un fait divers?

— Non, un conte.

— C'est bon, je le lirai, dit-il.

Il repoussa mon cahier de compositions sur son bureau et me regarda avec curiosité, en têtant sa pipe.

— Mais je voudrais que vous le lisiez *tout de suite*, insistai-je.

Il cligna des yeux. Je n'avais aucune idée de la façon dont s'imprimait un journal. Je croyais qu'on apportait un article au directeur, qu'il s'asseyait pour le lire sur-le-champ et vous disait oui ou non.

— Je vais le lire, et je vous en parlerai demain, dit-il.

J'étais déçu; j'avais mis du temps à l'écrire et il ne semblait pas montrer le moindre enthousiasme.

— Rendez-moi mon histoire, dis-je en tendant la main pour la reprendre.

Il me tourna le dos, prit le cahier et en lut une dizaine de pages ou davantage.

— Revenez donc demain, dit-il. D'ici là, je l'aurai terminée.

En toute sincérité, je me détendis.

— Très bien, répondis-je, je passerai demain.

Je partis, convaincu qu'il ne la lirait pas. A qui pourrais-je la présenter après qu'il l'aurait refusée? Le lendemain après-midi en allant à mon travail, j'entrai au bureau du journal.

— Où est mon histoire? demandai-je.

— A la composition, répondit-il.

— Comment ça? Je ne savais pas ce que cela voulait dire.

— On est en train de la mettre en caractères d'imprimerie, précisa-t-il. Nous la publions.

— Combien me donnerez-vous? demandai-je, tout excité.

— Nous ne pouvons pas payer la copie, fit-il.

— Mais vous vendez vos journaux pour de l'argent, dis-je, non sans logique.

— Oui, mais nous débutons dans la partie, expliqua-t-il.

— Vous me demandez de vous faire cadeau de mon histoire, mais vous ne faites pas cadeau de vos journaux, dis-je.

Il se mit à rire.

— Écoutez, vous débutez dans le métier. Du fait que nous vous publions, votre nom va être connu de nos lecteurs. Il me semble que c'est quelque chose, fit-il.

— Mais si mon histoire est assez bonne pour être vendue à vos lecteurs, alors vous devriez me donner une partie de l'argent qu'elle va vous rapporter, insistai-je.

Il se remit à rire, et je sentis que je l'amusais.

— Je vais vous proposer quelque chose de plus précieux que de l'argent, dit-il, je vais vous donner l'occasion d'apprendre à écrire.

Cela me fit plaisir, mais je gardais néanmoins l'impression qu'il profitait de moi.

— Quand publierez-vous mon histoire?

— Je la fais paraître en trois fois, répondit-il. Le premier chapitre paraîtra cette semaine. Mais ce qui m'intéresse, c'est ceci : voulez-vous me dénicher de l'actualité? Vous serez payé à la ligne.

— Je travaille le matin et le soir pour trois dollars par semaine, répondis-je.

— Ah! fit-il. Dans ce cas, vous feriez bien de ne pas lâcher ça. Mais qu'est-ce que vous faites cet été?

— Rien.

— Alors venez me voir avant de prendre une autre place. Et continuez à écrire des nouvelles.

Quelques jours plus tard, je vis venir à moi mes camarades de classe, l'air effaré; ils avaient tous des numéros du *Southern Register*.

— C'est toi qui as écrit cette histoire? me demandèrent-ils.

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce que ça me plaisait.

— Dans quoi l'as-tu prise?

— Je l'ai inventée.

— C'est pas vrai. Tu l'as copiée dans un livre.

— Si je l'avais copiée, personne ne la publierait.

— Mais pourquoi ils la publient?

— Pour que les gens la lisent.

— Qui t'a conseillé de faire ça?

— Personne.

— Alors pourquoi l'as-tu fait?

— Parce que ça me plaisait, répétai-je.

Ils étaient convaincus que je ne leur disais pas la vérité. Nous n'avions jamais suivi de cours de littérature à l'école; de littérature nationale ou nègre, il n'était jamais question. Mes camarades n'arrivaient pas à comprendre pour quelle raison on pouvait bien avoir envie d'écrire une histoire; et ce qui les déroutait par-dessus tout, c'était que je l'eusse intitulée : *Le Vaudou du demi-arpent de l'Enfer*. La disposition d'esprit dans laquelle une histoire pouvait s'élaborer était pour eux la chose la plus étrange qui se pût concevoir. Ils me regardaient d'un nouvel œil et un éloignement, une suspicion s'établirent entre nous. Si j'avais pensé quelque chose en écrivant cette histoire, c'était qu'elle me rendrait peut-être plus acceptable à leurs yeux, et voilà qu'elle me séparait plus que jamais de leur groupe.

A la maison, les conséquences n'en furent pas moins désastreuses.

Grand-mère vint dans ma chambre un matin de bonne heure et s'assit sur mon lit.

— Richard, qu'est-ce que c'est que tu fais imprimer dans le journal? demanda-t-elle.

— Une histoire, répondis-je.

— Sur quoi.

— Simplement une histoire, grand-mère.

— Mais il paraît qu'elle est passée trois fois.

— C'est la même histoire. Mais elle est en trois parties.

— Mais de quoi s'agit-il? insista-t-elle.

Je me dérobai, de peur de me laisser entraîner dans une discussion religieuse.

— C'est simplement une histoire que j'ai inventée, dis-je.

— Alors, c'est un mensonge.

— Oh, Grands Dieux! fis-je.

— Je ne veux plus de toi dans cette maison, si tu prostitues le nom du Seigneur, fit-elle.

— Écoute, grand-mère... je m'excuse, dis-je. Mais ça m'est difficile de t'expliquer ce qu'est l'histoire. Tu comprends, grand-mère, tout le monde sait qu'elle n'est pas vraie, mais...

— Alors pourquoi l'écrire?

— Parce que des gens pourraient avoir envie de la lire.

— C'est de l'ouvrage de Satan, fit-elle en me plantant là.

Ma mère s'inquiétait, elle aussi.

— Tu devrais être plus sérieux, fils, me dit-elle. Te voilà grand,

maintenant, et tu ne trouveras pas de place si tu laisses croire aux gens que tu as la cervelle dérangée. Imagine que le Directeur de l'enseignement veuille te demander d'être instituteur ici, à Jackson, et qu'il apprenne que tu as écrit des histoires.

Qu'aurais-je pu lui répondre?

— Rassure-toi, tout ira bien, maman, dis-je.

Oncle Tom, encore que surpris, me critiqua dédaigneusement. L'histoire ne rimait à rien, selon lui, et quelle idée biscornue d'appeler un conte : *Le Vaudou du demi-arpent de l'Enfer*. Tante Addie déclara que c'était un péché d'employer le mot « enfer » et elle ajouta que je tournais mal parce que je n'avais personne pour me guider. Elle rejeta tout le blâme sur la façon dont j'avais été élevé.

Tout cela finit par me mettre dans un tel état d'irritation que je ne voulus plus entendre un mot sur ce sujet.

De nulle part, à l'exception du directeur du journal nègre, ne m'était venue la moindre parole d'encouragement. Le bruit courait que le directeur de l'école voulait me demander des explications parce que j'avais employé le mot « enfer ». J'avais l'impression d'avoir commis un crime. Eussé-je réalisé à quel point je m'opposais aux tendances de mon milieu que la peur m'aurait à tout jamais ôté l'envie d'essayer d'écrire. Mais je ne réagissais qu'à l'attitude de mon entourage et je ne faisais ni spéculations, ni généralisations.

Je rêvais d'aller dans le Nord et d'écrire des livres, des romans. Le Nord symbolisait pour moi tout ce que je n'avais pas senti ou vu; et cela n'avait pas le moindre rapport avec ce qui existait réellement. Cependant, le fait d'imaginer un lieu où tout était possible, me permettait de garder un espoir vivant en moi. Mais où avais-je pris cette idée de quitter la maison, cette notion que je pourrais accomplir dans l'avenir quelque chose qui serait reconnu par les autres? J'avais naturellement mon bagage d'histoire d'Horatio Algiers, de romans d'aventures; je connaissais par cœur le *Comment devenir riche rapidement* de Wallingford; bien que j'eusse assez de bon sens commun pour ne pas espérer devenir riche, même pour mon imagination naïve une telle possibilité était vraiment trop brumeuse. Je savais que je vivais dans un pays où les aspirations des noirs étaient circonscrites, délimitées. Cependant, j'avais le sentiment que je devais m'en aller quelque part et faire quelque chose qui rachèterait ma vie.

Le rêve que j'échafaudais, tout le système d'éducation du Sud avait pour mission de l'étouffer. L'État du Mississipi avait

dépensé des millions de dollars pour s'assurer que je n'éprouverais jamais les sentiments que j'étais précisément en train d'éprouver; je commençais à ressentir ce que les lois de ségrégation des nègres devaient empêcher de laisser parvenir à ma conscience; j'agissais d'après les impulsions que les sénateurs du Sud, dans la capitale de notre pays, s'étaient efforcés d'éliminer de la vie noire; je commençais à rêver les rêves que l'État avait proclamés faux, dont les écoles avaient dit qu'ils étaient tabous.

Si j'avais été plus explicite quant à mes ultimes aspirations, on m'aurait probablement expliqué ce à quoi je m'exposais; mais personne n'avait l'air de le savoir, et moi encore moins que les autres. Mes camarades de classe avaient le sentiment que je faisais quelque chose de vaguement répréhensible, mais ils ne savaient pas comment l'exprimer. Plus le monde extérieur acquérait de sens à mes yeux, plus je m'inquiétais, plus je me contractais, ce qui faisait dire à mes camarades et à mes professeurs : pourquoi poses-tu tant de questions? ou simplement : « Tais-toi. »

Je n'avais que quatorze ans. Au point de vue scolaire, j'étais très en retard sur la moyenne des jeunes gens du pays, mais je l'ignorais. En moi naissait le désir d'une sorte de conscience, d'un mode d'existence qui étaient niés et bannis par tout ce qui m'entourait et qui étaient sanctionnés par la peine de mort. Quelque part au cœur de la nuit du Sud, ma vie avait été aiguillée sur une fausse voie, et sans que j'en eusse conscience, la locomotive de mon cœur descendait à toute allure une pente raide et dangereuse, allant au-devant d'une collision, au mépris des feux rouges qui scintillaient autour de moi, des sirènes, des coups de sifflets, et des hurlements qui remplissaient l'atmosphère.

VIII

L'été, de nouveau. Le vieux problème de la chasse au travail. Je déclarai à la dame chez qui je travaillais, une certaine Mme Bibbs, que je voulais trouver un emploi assez rémunérateur pour me permettre d'acheter des vêtements et des livres en vue de la prochaine année scolaire. Elle en parla à son mari qui était conntremaître dans une scierie.

— Alors tu veux travailler au chantier?

— Oui, m'sieur.

Il vint vers moi, me prit sous les bras et me souleva comme il eût fait d'un sac de plumes.

— Tu es trop léger pour notre genre de travail, dit-il.

— Mais je pourrais peut-être faire quelque chose, à la scierie, insistai-je.

— C'est bien là le problème, fit-il d'un ton bref, le travail est dur et dangereux.

Il se tut et je compris qu'il considérait l'affaire comme close. C'est ainsi qu'étaient les rapports entre blancs et noirs dans le Sud; on ne parlait jamais ouvertement de la plupart des sujets importants. On les minimisait et on n'y faisait allusion que de façon indirecte. De mon côté, je ne dis mot; mais je ne quittai pas la pièce; rester debout devant lui sans rien dire équivalait à lui demander de reconsidérer la question, à lui faire entendre que je désirais ardemment travailler dans son chantier.

— C'est bon, dit-il finalement, viens à la scierie demain matin, je verrai ce que je peux faire. Mais je ne crois pas que ça te plaise.

Le lendemain à l'aube je me présentai au chantier et je vis des hommes soulever d'énormes troncs à l'aide de poulies. Il y avait des dizaines de scies d'acier bourdonnantes qui mordaient dans le bois vert avec de longs gémissements.

« Attention! » cria quelqu'un.

Je me tournai pour regarder et je vis un noir désigner quelque chose au-dessus de ma tête. Je levai les yeux. Un tronc d'arbre m'arrivait dessus en se balançant. Je me mis précipitamment hors de portée. Le noir vint se placer à côté de moi.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, mon garçon?

— M. Bibbs, le contremaître, m'a dit de jeter un coup d'œil. Je cherche de l'embauche, dis-je.

L'homme me regarda attentivement.

— A ta place, je chercherais ailleurs, fit-il. Quand on connaît le truc ça va, mais pour un bleu, c'est pas indiqué. C'est trop dangereux.

Il leva en l'air une main à laquelle manquaient trois doigts :

— Tu vois?

Je fis un signe affirmatif et je m'en allai.

Journées creuses. Longues journées. Journées éclatantes et chaudes. Le soleil cuisait la chaussée jusqu'à ce qu'elle devînt comme la plaque d'un four. Je passais mes matinées à chercher du travail

et l'après-midi, je lisais. Un matin que j'allais dans le centre de la ville, je passai devant la maison d'un camarade de classe, Ned Greenley. Il était assis devant sa porte et avait l'air cafardeux.

— Alors, Ned, quoi de neuf? demandai-je.

— T'es au courant, non? fit-il.

— Au courant de quoi.

— De mon frère Bob?

— Non, qu'est-ce qui est arrivé?

Ned se mit à pleurer silencieusement :

— Ils l'ont tué, réussit-il à articuler.

— Les blancs? demandai-je à mi-voix, devinant d'instinct.

Sa réponse me parvint dans un sanglot : Bob était mort; je ne l'avais rencontré que deux ou trois fois, mais j'avais l'impression de le connaître par son frère.

— Qu'est-il arrivé? demandai-je.

— Ils l'ont en...en...emmené en aut.t.to... sur une p..p..petite route de cam..campagne... Ils...ils...ils l'ont tué, gémit Ned.

J'avais entendu dire que Bob travaillait dans un hôtel de la ville.

— Pourquoi?

— Ils... ils ont dit qu... qu'il fricotait avec une prostituée blanche, là-bas à l'hôtel, répondit Ned.

En moi, ce fut un effondrement; j'avais l'impression que mon corps était de plomb. Je regardais la rue tranquille et ensoleillée. Bob avait été pris par la mort blanche, ce fléau dont la menace était suspendue au-dessus de la tête de chaque mâle noir vivant dans le Sud. J'avais entendu chuchoter des histoires de jeunes noirs qui avaient eu des relations sexuelles avec des prostituées blanches dans des hôtels en ville, mais je n'y avais jamais fait attention; et maintenant ces histoires me revenaient sous la forme de la mort d'un homme que je connaissais.

Ce jour-là, je renonçai à chercher une place; je regagnai la maison et je m'assis moi aussi devant ma porte, le regard absent. Ce que je venais d'entendre changeait l'aspect du monde, paralysait momentanément chez moi toute volonté et toute énergie. Si je faisais le moindre faux pas, c'était la peine de mort qui m'attendait. Je me demandais si cela valait la peine d'entreprendre quoi que ce soit. Il n'était pas nécessaire que les événements susceptibles d'influencer mon comportement de noir m'arrivent à moi, il me suffisait de les entendre raconter pour ressentir leur effet total au plus profond de ma conscience. En fait, la brutalité blanche, dont je n'avais pas été

témoin, avait plus de poids sur ma conduite que celle que j'avais vue. Une expérience véritable m'aurait permis d'apercevoir les contours réels d'un événement effectif, mais aussi longtemps que celui-ci demeurait terrible et cependant lointain et que sa sanglante horreur pouvait s'abattre sur moi à tout instant, j'étais contraint de lui consacrer mon imagination tout entière, acte qui tarissait chez moi les sources de la pensée et des sentiments et qui établissait un fossé entre moi et le monde dans lequel je vivais.

Quelques jours plus tard, j'allai trouver le directeur du journal nègre local, mais il ne put m'engager. Je craignais désormais de ne pouvoir retourner à l'école en automne. Les journées vides de l'été se succédaient avec monotonie. Chaque fois que je rencontrais des camarades de classe, ils me parlaient des emplois qu'ils avaient trouvés, ou bien ils m'apprenaient que certains d'entre eux avaient quitté la ville pour aller travailler dans des stations climatiques du Nord. Pourquoi ne m'avaient-ils pas parlé de ces places, leur demandais-je. Ils me répondaient qu'ils n'y avaient tout simplement pas pensé, et tandis que ces mots tombaient de leurs lèvres, le sentiment de mon isolement devenait doublement pénible. Mais après tout, pourquoi m'auraient-ils associé dans leur pensée à un emploi qu'on leur offrait alors que pendant des années je ne les avais vus qu'occasionnellement en classe? Je n'avais eu avec eux que des rapports superficiels; la maison pieuse où je vivais, ma pauvreté à base de bouillie de maïs et de sauce au saindoux, m'avaient retranché du cours de vie normal des jeunes noirs de mon âge.

Je fis une après-midi une découverte qui me stupéfia. Je parlais à ma cousine Maggie, qui avait quelques mois de moins que moi, lorsque oncle Tom entra dans la chambre. Il s'arrêta, me fixa en silence d'un air hostile, puis il appela sa fille. Je n'attachai aucune importance à cet incident. Quelques instants plus tard, je posai mon livre, me levai et passai dans le couloir, quand j'entendis oncle Tom gronder sa fille. Je surpris quelques phrases :

— Tu veux donc que je te torde le cou? Est-ce que je ne t'ai pas défendu de lui adresser la parole? Ce garçon est un dangereux écervelé, tu entends!

— Alors pourquoi le fréquentes-tu? Et pourquoi n'empêches-tu pas les autres enfants de le fréquenter?

— Cesse de me poser des questions et fais ce que je te dis! Si jamais je te revois avec lui, je te tanne le cuir!

Et j'entendis ma cousine répondre en pleurnichant. De colère

ma gorge se serra. J'avais envie de me précipiter dans la pièce pour réclamer une explication, mais je me contins. Depuis combien de temps cela durait-il? Je repassai dans ma mémoire la période qui s'était écoulée depuis qu'oncle Tom et sa famille étaient venus habiter la maison, et je constatai avec un sentiment de stupeur effrayée qu'il ne m'était à peu près jamais arrivé de rester seul avec un de ses enfants. Attention, me dis-je, ne vois pas ce qui n'est pas... Mais j'avais beau éplucher attentivement le passé, je ne me souvenais d'aucune intimité innocente, d'aucun jeu, d'aucun amusement, d'aucun de ces rapports qui existent généralement entre enfants du même âge habitant la même maison. Et soudain, je revécus les premières heures de cette matinée où j'avais tenu oncle Tom à distance en le menaçant de mes rasoirs. Il est certain que j'avais dû lui apparaître comme un garçon brutal, prêt à tout, mais je ne m'étais jamais vu sous ce jour, et maintenant, j'étais consterné en voyant comment on me considérait. Dans un éclair d'intuition, la véritable nature de mes rapports avec ma famille me fut révélée, et cette brève illumination changea le cours de mon existence. J'étais maintenant définitivement résolu à quitter la maison. Mais je resterais jusqu'à ce que j'eusse terminé ma neuvième. Durant des jours entiers, je ne parlais à personne, sauf à ma mère. Ma vie s'en allait en lambeaux, je m'en rendais clairement compte. J'étais prêt à fuir, mais j'attendais quelque événement, un mot, un acte, une circonstance qui m'en fournirait le prétexte.

Je retournai travailler chez Mme Bibbs et j'achetai mes livres de classe; mes vêtements étaient en loques ou peu s'en fallait. Par bonheur, les études en neuvième — ma dernière année d'école — étaient faciles, et pendant une partie de l'année scolaire, le professeur me chargea de faire la classe, honneur qui me toucha et par là, m'aida moralement et me donna de vagues espoirs. On me fit même entendre que si je continuais d'être bien noté, je pourrais être amené à enseigner dans les écoles de la ville.

Cet hiver-là, mon frère rentra de Chicago; j'étais content de le voir, quoique nous fussions devenus des étrangers. Mais je ne tardai pas à remarquer que ma famille lui montrait beaucoup plus d'affection qu'elle ne m'en avait jamais témoigné. Peu à peu, mon frère, influencé par les autres, se mit à me critiquer ouvertement et j'en fus peiné. Ma solitude devint organique. Je me sentais emmuré et je devenais irritable. Je me mêlais de moins en moins à mes camarades de classe, car leur conversation n'avait trait qu'aux écoles qu'ils se propo-

saient de fréquenter à la fin de l'année scolaire. Les jours glacés s'égrenaient lentement, automatiquement; me lever de bonne heure pour me rendre à mon travail, fendre du bois, porter du charbon, balayer, puis l'école, l'ennui.

L'année scolaire s'acheva. Je fus désigné pour faire le discours d'adieu de ma classe; je devais écrire une composition destinée à être lue en séance officielle. Un matin, le directeur me fit appeler dans son cabinet.

— Alors, Richard Wright, voici votre discours, fit-il avec une brusquerie bon enfant, en me désignant une pile de papiers posée sur son bureau.

— Quel discours? demandai-je en prenant les papiers.

— Le discours que vous devez prononcer le soir de la remise des diplômes, répondit-il.

— Mais, Monsieur le Directeur, j'ai déjà écrit mon discours.

Il eut un rire assuré, indulgent.

— Écoutez-moi, mon garçon, vous allez parler à des *blancs* et à des noirs, ce soir-là. Qu'est-ce que vous pourriez bien trouver à leur dire, tout seul? Vous n'avez pas d'expérience...

La colère me prit.

— Je ne sais peut-être pas grand-chose, dis-je. Mais ce sont les élèves que les gens viennent entendre, et je ne lirai pas un discours écrit par vous.

Il s'installa commodément dans son fauteuil et me considéra d'un air surpris.

— C'est drôle, nous n'avons encore jamais eu de garçon comme vous à l'école, fit-il. Vous avez toujours fait ce que bon vous semblait, dans cette maison. Comment vous vous y êtes pris, je n'en sais rien. Mais croyez-moi, prenez ce discours et lisez-le. Je suis meilleur juge que vous pour ces choses-là. Vous ne pouvez pas vous permettre de dire *n'importe quoi* à ces blancs qui seront là, ce soir.

Il s'interrompit, puis il ajouta d'un air entendu.

— L'inspecteur général sera là, vous avez l'occasion de faire bonne impression sur lui. J'étais directeur avant que vous ne soyez né, mon garçon, j'ai vu bien des garçons et bien des jeunes filles passer leurs examens dans cette école et aucun d'eux n'a jamais cru démériter en lisant un discours que j'avais préparé à son intention.

Il me fallait prendre une décision rapide; je me trouvais devant une question de principe. Je voulais obtenir mon diplôme, mais je ne voulais pas faire un discours public qui ne fût pas mien.

— Monsieur le Directeur, ce sera mon propre discours que je lirai ce soir-là.

Il se fâcha :

— Vous n'êtes qu'un jeune écervelé! Une forte tête! dit-il. Il resta un moment à tripoter son crayon, puis il leva les yeux : « Et si vous n'obteniez pas votre diplôme? »

— Mais j'ai passé mes examens, dis-je.

— Dites donc, mon petit ami, siffla-t-il, n'oubliez pas que c'est moi qui décide de l'attribution des diplômes, ici.

J'eus un sursaut d'étonnement; je fréquentais cette école depuis deux ans et je n'avais jamais soupçonné quel genre d'homme était le directeur; il ne m'était jamais venu à l'idée de me poser des questions à son sujet.

— Alors je me passerai de diplôme, décidai-je carrément.

Je fis demi-tour et me dirigeai vers la porte.

— Dites donc... venez un peu ici, fit-il.

Je me retournai et je le regardai; il me souriait d'un air distant et supérieur.

— Vous savez, je suis content de vous avoir parlé, me dit-il, j'envisageais sérieusement de vous donner un poste dans l'enseignement. Mais tout bien réfléchi, je ne crois pas que vous fassiez l'affaire.

Il me tentait, m'appâtait; c'était la technique grâce à laquelle on amenait de jeunes esprits noirs à approuver et à défendre les conditions de vie dans le Sud.

— Voyez-vous, Monsieur le Directeur, je n'aurai peut-être plus jamais l'occasion de poursuivre mes études, mais je veux faire les choses proprement, dis-je.

— Que voulez-vous dire?

— Je n'ai pas d'argent. Je vais travailler. Or il faut avouer que mon diplôme de neuvième ne me sera pas d'une grande utilité dans la vie. Je le constate sans amertume; ce n'est pas votre faute. Mais c'est simplement que je ne veux pas faire les choses de cette façon.

— En avez-vous parlé à quelqu'un? me demanda-t-il.

— Non, pourquoi?

— Vous en êtes bien sûr?

— Je n'en savais absolument rien jusqu'ici, je vous assure, répondis-je, de plus en plus surpris.

— Vous n'avez parlé de cette question à aucun blanc?

— Non, Monsieur.

— Je voulais simplement savoir, fit-il.

Mon étonnement s'accrut : le personnage craignait de perdre sa place!

— Vous ne me comprenez pas, Monsieur le Directeur, dis-je en souriant.

— Vous n'êtes qu'un jeune écervelé, fit-il, rassuré. Ouvrez les yeux, mon garçon. Apprenez à voir le monde autour de vous. Vous êtes intelligent et je connais vos ambitions. Je suis plus renseigné que vous ne l'imaginez, je connais votre famille. Allons, fit-il avec un clin d'œil complice, si vous voulez être raisonnable, je vous aiderai à poursuivre vos études. Je vous ferai entrer à l'Université.

— J'ai envie de m'instruire, Monsieur le Directeur, dis-je. Mais il ya des choses que je ne tiens pas à savoir.

— Au revoir, fit-il.

Je rentrai chez moi, blessé, mais résolu. J'avais parlé à un homme « acheté » et il avait essayé de m' « acheter ». J'avais le sentiment d'avoir eu affaire à quelque chose de malpropre. Ce soir-là, Griggs, un garçon qui avait suivi plusieurs classes avec moi, vint à la maison.

— Écoute, Dick, tu es en train de gâcher toutes tes possibilités d'avenir ici, à Jackson, fit-il. Va trouver le directeur, parle-lui, prends son discours et dis-le. Moi, je dis celui qu'il a écrit pour moi. Pourquoi n'en ferais-tu pas autant. Qu'est-ce que ça peut foutre? Qu'as-tu à perdre?

— Non, dis-je.

— Pourquoi?

— Je sais peu de choses, mais mon discours sera inspiré de ce que je sais.

— Alors tu seras mis sur la liste noire et tu ne pourras pas être instituteur.

— Mais, bon Dieu! qui t'a dit que je voulais être instituteur?

— C'est fou ce que tu peux être entêté, fit-il.

— Ce n'est pas de l'entêtement. C'est seulement que je ne veux pas faire les choses de cette façon.

Il s'en alla. Deux jours après, oncle Tom vint chez moi. Je savais que le directeur l'avait fait appeler.

— J'apprends que tu as refusé le discours que le directeur t'avait préparé? dit-il.

— Oui mon oncle, c'est exact.

— On peut voir celui que tu as écrit? demanda-t-il.

— Mais bien sûr, dis-je; et je lui remis mon travail.

— Et celui que le directeur a préparé?

Je lui donnai également le discours du directeur. Il alla les lire dans sa chambre. Je l'attendais, tranquillement assis. Il revint.

— Le discours du directeur est le meilleur des deux, fit-il.

— Je n'en doute pas, répliquai-je. Mais pourquoi m'a-t-on demandé d'écrire un discours si on ne me permet pas de le prononcer?

— Veux-tu me laisser le revoir et y faire quelques retouches? demanda-t-il.

— Non, mon oncle.

— Enfin, voyons, Richard. Il s'agit de ton avenir...

— Oncle Tom, je ne tiens pas à en discuter avec vous, dis-je.

Il me regarda fixement, puis s'en alla. Le discours du directeur était plus simple et plus clair que le mien, mais il n'exprimait rien; le mien était nébuleux, mais il disait ce que je voulais lui faire dire. Que faire? J'avais presque envie de ne pas me présenter à la remise des diplômes. Je détestais mon entourage un peu plus chaque jour. Dès que l'école aurait fermé ses portes, je chercherais une place, je mettrais de l'argent de côté, et je m'en irais.

Griggs, qui avait accepté un discours écrit par le directeur, venait tous les jours à la maison et nous allions dans les bois nous exercer à l'art oratoire; sans nous lasser nous parlions aux arbres, aux ruisseaux, effarouchant les oiseaux, mettant de la terreur dans les yeux des vaches. A la fin, je savais tellement bien mon discours que j'aurais pu le réciter en dormant.

La nouvelle de mon entrevue orageuse avec le directeur s'était répandue en classe et les élèves me critiquaient ouvertement.

— Richard, tu es fou. Tu sabotes toutes tes chances. S'ils avaient su à quel genre d'imbécile ils avaient affaire, jamais ils ne t'auraient chargé de parler au nom de la classe, disaient-ils.

Je serrais les dents et je restais bouche close, mais ma rage montait d'heure en heure. Mes camarades, mus par le désir de me « sauver », me tourmentèrent à tel point que je faillis faire une crise de dépression nerveuse. A la fin, le directeur lui-même dut leur conseiller de me laisser tranquille, de peur que je ne plaque tout et que je ne m'en aille.

J'avais un autre problème à résoudre avant de pouvoir prononcer mon discours. J'étais le seul élève de la classe à porter des culottes courtes et j'étais absolument décidé à quitter l'école en pantalon long. Est-ce que je n'allais pas travailler? Est-ce que je n'allais pas subvenir

à mes besoins? Lorsqu'on apprit chez nous que je voulais un pantalon long, un nouvel orage secoua la maison.

— Tu veux aller trop vite, dit ma mère.

— Tu n'es qu'un enfant, proféra oncle Tom.

— Il n'a plus sa tête à lui, dit grand-mère.

Je fis savoir que désormais, je prendrais moi-même mes décisions. J'empruntai de l'argent à Mme Bibbs, ma patronne, et je versai un acompte pour l'achat d'un complet gris perle. Si je n'arrivais pas à payer, je rapporterais cette maudite affaire après la remise des diplômes.

Le soir de l'examen, j'étais angoissé et j'avais le trac. Je me levai, affrontai l'auditoire et débitai mon discours. Lorsque je me tus, il y eut quelques applaudissements. Peu m'importait que cela leur plût ou non. J'en avais fini. Avant même d'être descendu de l'estrade, je m'efforçais de rejeter cet incident de ma mémoire. Quelques-uns de mes camarades parvinrent à me serrer la main, tandis que je me frayais un passage vers la porte afin de gagner la rue. Quelqu'un m'invita à une « party » mais je refusai. Je rentrai chez moi en me disant : « Au diable tout ça ». C'est ainsi, qu'ayant derrière moi près de dix-sept années d'une vie désorientée, j'affrontai le monde en 1925.

Richard WRIGHT.

(à suivre) *(Traduit par Marcel Duhamel.)*

SITUATION DE L'HOMME DANS LA PHÉNOMÉNOLOGIE HÉGÉLIENNE

I. Le fait et le fondement du fait.

Un des premiers commentateurs de la *Phénoménologie* de Hegel, Haym, disait : « C'est une histoire déformée par la psychologie transcendantale et une psychologie transcendantale déformée par l'histoire ». Le lecteur non averti s'interroge en effet sur la marche du développement. Il se demande pourquoi la conscience de soi apparaît sur le fond de la vie universelle, et quelle relation particulière soutiennent la vie et la conscience de soi. Que vient faire à ce moment précis du développement la lutte à mort des consciences, chacune voulant la mort de l'autre et risquant sa vie pour contraindre l'autre à en faire autant? S'agit-il là d'un événement de l'histoire humaine qu'il faudrait situer quelque part dans le temps, ou d'un mythe susceptible de traduire dans la forme du « comme si » une relation quasi intemporelle des consciences de soi humaines? S'intéressant au récit souvent dramatique présenté par Hegel, des lecteurs, affectant la naïveté, nous ont parfois demandé ce que devenait le maître lorsque l'esclave était devenu le maître du maître, ou l'esclave quand il était devenu maître à son tour. Le récit hégélien s'interrompt en effet à ce moment précis, et l'on passe sans transition nettement visible au stoïcien qui conserve sa liberté, « sur le trône comme dans les chaînes ». Épictète et Marc-Aurèle sont assez brusquement évoqués, et notre lecteur, un peu trop amateur de romans, en reste sur sa soif de savoir la fin de l'aventure réelle du maître et de l'esclave.

La question de la nécessité des transitions, de la succession des thèmes dans la symphonie phénoménologique, se pose en premier lieu à celui qui veut pénétrer la signification de cette œuvre, unique en son genre dans toute la littérature philosophique. Est-ce un

roman philosophique, et, dans ce cas, est-ce encore de la philosophie, ou une œuvre philosophique sérieuse dans laquelle chaque moment se relie aux autres d'une façon nécessaire? Lucien Herr disait déjà : « Chez Hegel le passage est toujours de sentiment ». Mais on ne saurait souscrire à cette opinion, du moins en donnant au mot sentiment le sens qu'on lui prête ordinairement. Lucien Herr avait raison d'insister à une certaine époque sur la puissance créatrice de la dialectique hégélienne. Trop d'hégéliens étaient portés en ce temps à interpréter la philosophie hégélienne comme un panlogisme, mais il n'en est plus de même aujourd'hui. Il nous faut donc essayer de comprendre ce qu'a voulu faire exactement Hegel. En limitant notre tâche à l'étude du chapitre sur la *conscience de soi* — le plus profond et le plus significatif de toute la *Phénoménologie de l'Esprit* — nous espérons pouvoir montrer qu'il ne s'agit dans ce chapitre ni d'une histoire, ni d'une psychologie transcendantale, ni même d'une analyse d'essence. Disons brièvement que Hegel a voulu *fonder* le fait historique lui-même. Il a cherché les conditions générales de l'*existence humaine*, ce à partir de quoi un fait humain est possible comme tel. L'homme, comme on dit aujourd'hui, est toujours dans une certaine situation, mais cette situation variable suppose des conditions générales qu'il importe de dégager, car elles seront toujours plus ou moins impliquées dans toute situation humaine comme telle. Mais quelle méthode permet de dégager ces conditions? Nous avons dit plus haut que l'expression « analyse d'essence » ne convenait pas ici. Elle laisserait entendre en effet qu'il existe une *nature humaine* ou une essence de l'homme, comme le croyait Spinoza, et même encore Hume. Or Hegel ne veut pas découvrir une telle nature à laquelle il ne semble pas croire, dont il critique même la conception dans ses *Travaux de jeunesse*. Pour lui l'homme est *esprit*, c'est-à-dire histoire et devenir collectif; la vérité à laquelle il peut prétendre apparaît dans et par cette histoire. Comment *fonder* cette histoire et une vérité possible, une *raison*, dans le devenir de cette histoire? C'est là, à notre avis, le problème qu'il s'est posé. Pour en saisir toute l'originalité, il suffira de comparer sur ce point Hegel à un de ses prédécesseurs ou à un de ses successeurs. Kant, par exemple, s'était proposé un problème qui paraît semblable à celui de Hegel. Il s'était demandé quelles étaient les conditions du savoir humain en tant que savoir expérimental, mais il s'était limité à la question du savoir, il avait laissé de côté, du moins dans son œuvre principale, la question de l'existence historique de l'homme qui sait; par là même il

avait peut-être manqué la solution de son problème, car la raison elle-même a des conditions historiques, le *fait humain* précède peut-être en droit comme en fait la *notion de raison.* Ce n'est pas par hasard que dans le développement phénoménologique la *raison* apparaît comme un chapitre nouveau, après celui qui traite de la *reconnaissance* nécessaire d'une conscience de soi par une autre conscience de soi.

Passons maintenant à un des grands successeurs de Hegel, à Marx. Marx qui a si bien remarqué que Hegel donnait parfois dans la *Phénoménologie* « les véritables caractéristiques de la condition humaine » n'a pas compris cette nécessité de remonter jusqu'au fondement du fait historique et du fait humain lui-même. Il était tellement nourri de Hegel — au point d'interpréter les rapports d'atomes chez Démocrite et Épicure dans une dissertation de jeunesse d'après la dialectique hégélienne des consciences de soi — qu'il a négligé de reprendre le problème à sa source. Il a l'air ainsi de partir de certains *faits* qui, pour si généraux qu'ils soient, n'en paraissent pas moins des faits auxquels on en pourrait opposer d'autres. Il part de la lutte des classes dans l'histoire comme du phénomène essentiel; sans doute relie-t-il cette lutte à la notion de travail, et le travail lui-même à un rapport premier de l'homme et de la nature, mais il n'explicite pas cette base de sa dialectique. Il présente, à l'inverse de Kant, des faits au lieu et place de la raison. De là l'ambiguïté de sa pensée qui ne peut devenir tout à fait claire que si l'on remonte aux textes de la *Phénoménologie* hégélienne dont il s'est manifestement inspiré. Quand l'histoire envahit tout le champ de la pensée et de l'action humaine, il faut aller jusqu'à la racine de cette histoire, jusqu'à l'existence humaine qui rend possible cette histoire même, et se demander, comme l'a fait Hegel dans sa *Phénoménologie*, quelles sont les conditions de la conscience de soi, c'est-à-dire de l'existence même de l'homme. Bien entendu, et le terme de conscience de soi, seul employé par Hegel, le dit assez nettement, il ne saurait s'agir d'une recherche anthropologique au sens limité du terme. Ce n'est pas l'homme comme espèce biologique qui est en cause, mais c'est au cœur même de la vie l'émergence d'un être qui prend conscience de cette vie qui est la condition de son émergence, et, dans cette prise de conscience, crée comme une nouvelle dimension de l'être, engendre une histoire, et dans cette histoire fait et découvre une vérité rationnelle.

II. — Situation de l'homme par rapport a la nature.

« Le désert, disait Balzac, c'est Dieu sans l'homme »; ainsi la pure nature pour Hegel, quand elle est encore *en soi*, et n'a pas trouvé dans l'homme ce qui est capable de lui conférer *un sens*. « La nature est un esprit caché ». La vie universelle qui est l'objet propre, la condition de la conscience de soi, n'existe pas comme telle dans la multiplicité indéfinie des vivants; « le tout se développant, dissolvant et résolvant son développement et se conservant pourtant indivisible dans tout ce mouvement, » n'existe comme tel, comme totalité possible, que pour la conscience de soi (humaine) qui réfléchit la vie. La vie renvoie donc à quelque chose d'autre que ce qu'elle est, « elle renvoie à la conscience précisément pour laquelle elle est comme cette unité ou comme genre »[1].

Ces textes de Hegel condensent les relations de la conscience de soi et de la vie. Ils montrent comment la conscience de soi apparaît comme une prise de conscience nécessaire de la vie universelle, de « l'âme du monde, le sang universel qui omniprésent n'est ni troublé ni interrompu dans son cours par aucune différence ». Cet Absolu des romantiques, dont l'inhumanité fait penser au Dieu de Spinoza, est aussi bien « la substance universelle indestructible, l'essence fluide égale à soi-même[2] » sur laquelle vont s'exercer pour la dominer le désir et le travail de l'homme, « le travail et la patience du négatif ». Certes cette négativité est déjà là dans les formes vivantes qui se succèdent dans le temps cosmique ou se juxtaposent dans l'espace, mais elle est là seulement comme détermination particulière, modalité finie, qui, dans le processus de la vie, se supprime elle-même, meurt en donnant naissance à une autre forme vivante. Cette mort n'est pas encore intériorisée, dépassée, elle est toujours au delà de la figure particulière dont elle est pourtant l'animatrice. Le « meurs et deviens » est sans écho dans cette nature muette qui attend pour l'exprimer le « verbe de l'homme ». Mais la conscience de soi doit émerger sur la toile de fond de cette vie universelle, car cette vie est déjà en soi ce que cette conscience de soi va être pour soi; et le dédoublement du « même » est ici une nécessité dialectique que tous les chapitres antérieurs de la *Phénoménologie de l'Esprit*

1. *Phénoménologie*, tome I, page 152.
2. *Phénoménologie*, tome I, page 154.

préparent. L'objet qui s'est d'abord présenté à la conscience s'est maintenant déterminé comme étant la vie universelle; ce que la conscience de soi trouve en face de soi comme une totalité c'est la vie qui est *sa* vie, et elle la trouve à la fois comme identique à elle-même et autre que soi. Elle se voit elle-même en dehors de soi dans cet univers vivant auquel elle participe parce qu'elle est aussi « une figure vivante particulière », un corps organique déterminé. En tant que conscience de soi de la vie elle est la contradiction d'être le genre universel « qui *n'existe* pas comme tel dans la vie animale », et un être-là déterminé; cette contradiction sera proprement la douleur de la *conscience malheureuse*, mais sa résolution sera la raison, la vérité de l'histoire humaine.

Dans ses *Travaux de jeunesse* Hegel avait envisagé cette dualité nécessaire de la conscience de soi sous la forme de l'amour; mais l'amour n'est qu'un « retour dans le germe et la sombre innocence ». Il avait laissé complètement de côté toute philosophie de la nature. A partir de la période d'Iéna il suit au contraire son ancien condisciple Schelling, réfléchit sur la vie organique et la dialectique générale des vivants. Il devient alors capable de comprendre comment la conscience de soi de la vie organique s'élève au-dessus de la vie même, et tout en la reflétant peut s'opposer à elle. Cette réflexion qui est en même temps négativité, cette prise de conscience créatrice qui « jusqu'à l'Être exalte la toute-puissance du Néant », engendre une dimension nouvelle de l'être. La conscience de soi de la vie devient autre que la vie en en manifestant la vérité, en se rendant capable d'en être *la vérité*. La difficulté consiste à comprendre comment la conscience de soi de la vie peut précisément dans cette réflexion nier la vie dont elle n'est que le reflet, ou comment elle peut engendrer une nouvelle forme d'être, en ne se bornant pas à être la contemplation de ce qui existe déjà. Répéter en soi le processus cosmique de la vie qui la rend possible, et dans cette répétition créer une histoire différente de cette vie même — car l'esprit est plus haut que la nature puisqu'il en est la réflexion — telle est l'énigme d'une prise de conscience qui est authentiquement une création. Mais cette énigme, c'est l'existence de l'homme, ou plutôt des hommes, car en répétant le mouvement cosmique de la vie Hegel va mettre en lumière les conditions de la conscience de soi, et parmi elles la relation mutuelle des consciences de soi entre elles comme processus de la *reconnaissance*. Il nous faut suivre ce développement essentiel depuis le moment où la conscience de soi se définit comme *désir* (de la vie)

jusqu'à celui où elle se pose comme exigence d'une *reconnaissance* qui, en créant l'élément de l'universalité, donc d'une *raison*, rend possible l'*histoire*, « un Moi qui est un Nous, et un Nous qui est un Moi ».

III. — Spinozisme et hégélianisme. Le Désir.

Pour exposer la philosophie de la vie dont part Hegel, il est commode d'utiliser les termes spinozistes et de comparer, comme il le fait, sa philosophie de la vie à celle de Spinoza. La vie universelle est la substance considérée comme la source infinie de tous les vivants particuliers. Chacun d'entre eux est un mode fini, une individualité singulière, qui émerge de cette vie universelle. Chacun d'entre eux exprime la substance dans le processus vital; il meurt et devient. Mais cette mort et ce devenir sont posés pour ainsi dire en dehors de lui-même, il ne sait pas qu'il doit mourir; l'opération de la vie s'accomplit en quelque sorte en lui sans lui; elle a l'air de venir du dehors, d'un accident extérieur et comme étranger à sa propre « essence particulière affirmative ». C'est pourquoi Spinoza ne met la négation nulle part bien qu'il ait découvert que « toute détermination était effectivement négation ». L'individualité ne peut chez lui que persévérer dans son être; elle ne porte pas à l'intérieur d'elle-même le conflit essentiel à la vie. Toute essence est positive. La proposition V du livre III de l'*Éthique* exclut le conflit possible à l'intérieur d'une même individualité. « Des choses d'une nature contraire ne peuvent être dans le même sujet dans la mesure où l'une peut détruire l'autre ». Spinoza n'a donc pas compris selon Hegel la nature *en soi* de l'individualité qui lui permet d'exprimer authentiquement l'infinité de la substance; il n'a pas conçu la négation déterminée comme l'opération de la négativité. Sa philosophie (inhumaine) peut bien s'appliquer à la vie de la nature (*Deus sive natura*) qui ne parvient jamais à s'atteindre elle-même, mais elle ne saurait valoir pour l'existence humaine qui, en tant que conscience de la vie, révèle le *pour soi* de cet *en soi*.

Considérons en effet ce que l'homme seul aperçoit dans l'en soi de cette nature. Chaque vivant ne vit que parce qu'il devient; il s'oppose un instant à la vie universelle, quand il surgit sur la scène du monde, et dans ce mouvement d'opposition à ce qui est autre (Spinoza passait déjà indûment de la position de l'essence à l'oppo-

sition à l'extériorité), il se détermine complètement, s'achève en se niant lui-même comme être-là particulier. Cette négation de la négation est le mouvement du *genre*, elle apparaît donc comme la reproduction et la mort, de sorte que nous voyons les vivants se succéder les uns aux autres comme des vagues « dans un tumulte au silence pareil ». Chacun n'actualise la vie universelle qu'en tant qu'il meurt, et sa mort est corrélative de la naissance d'un autre être particulier; cet autre être à son tour est distinct de celui qui l'a engendré. Mais cette distinction ou cette séparation caractéristique de l'être-là, de l'être de la nature dispersée dans l'espace et dans le temps, sont telles que ce processus de la vie universelle ne parvient jamais à soi-même, il s'échappe toujours au moment de se trouver. Il n'est même pas pour soi « cette pure inquiétude du concept » que sera la temporalité pour la conscience de soi. Il n'est donc que pour nous qui devons aller jusqu'à prendre conscience de la mort pour la surmonter. Ainsi l'esclave qui a connu la peur de la mort, le maître absolu, s'élèvera au-dessus du maître qui n'a su, lui, que risquer sa vie animale. Mais le risque immédiat est moins que l'effort de l'esclave qui, ayant éprouvé la peur de la mort, saura aussi s'en libérer dans la vie même.

Déjà dans la nature seulement vivante, l'individualité est toujours incomplète, hantée par un conflit latent; elle a besoin de se compléter dans une autre individualité. « L'idée de l'individualité organique est en elle-même genre, universalité ». « L'individualité est à soi-même infinie, elle est alors un autre que soi [1], elle s'apparaît en dehors de soi dans « son autre », elle existe dans la séparation des sexes dont chacun est bien le tout de l'idée, mais qui, « se rapportant à soi-même comme à un autre, connaît son être-autre comme soi-même et supprime alors cette opposition ». Mais dans la vie seulement animale cette suppression de l'altérité ne fait pas émerger explicitement *l'idée* comme telle, mais seulement une autre individualité qui à son tour reprend le même mouvement à son point de départ. Pourtant en soi « l'individu est l'idée, et il existe seulement comme idée. Dans l'individu est donc la contradiction d'être cette idée et d'être en même temps un autre que cette idée ». C'est pourquoi l'individu est « l'impulsion absolue », non pas seulement la tendance de l'être à persévérer dans l'être, et il est impulsion absolue en tant que contradiction interne. A une philosophie spinoziste de la nature et de l'essence se substitue une philosophie dialectique,

1. *Realphilosophie*, page 130, éd. Hoffmeister, cours de 1803-1804.

mais dont la dialectique sera seulement pour soi chez l'homme « car la nature n'a pas d'histoire [1] ».

Nous avons vu que le cercle de l'idée n'aboutissait dans la nature qu'à la répétition d'un même processus. L'enfant est bien l'unité cherchée, mais il est à son tour un autre existant particulier « qui a ravi à ceux qui s'opposent leur essence d'être idée ». La croissance des enfants est la mort des parents. « Les sauvages du Nord de l'Amérique tuent leurs parents, nous en faisons autant ». Il y a pourtant dans l'animal un moment qui annonce déjà la conscience, c'est celui de la *maladie*. Dans la maladie en effet l'organisme se divise à l'intérieur de lui-même. La vie qui s'est fixée dans une particularité s'oppose à la vie en général. La positivité, le destin, sont dans une histoire, comme dans un organisme malade, le moment de la particularité en regard de la vie universelle. Hegel, dans ses *Travaux de jeunesse*, avait étudié cette scission dans l'homme et dans l'histoire humaine. En voyant dans la maladie organique une préfiguration de la conscience qui est toujours division à l'intérieur d'elle-même, qui est conscience malheureuse en tant qu'elle est la conscience de « l'être-là de la vie comme malheur de la vie », il change le sens de sa comparaison. La conscience de soi humaine pourra triompher là où l'animal succombe. Il est bien vrai que « la maladie de l'animal est le devenir de l'esprit » et le thème de Nietzsche, *l'homme animal malade*, contiendra bien une part de vérité, mais une part seulement, car l'homme sera essentiellement l'être qui pourra transgresser la limite en se l'appropriant et donner dans toute son histoire une signification spirituelle à la mort, convertir le négatif en être. « C'est la vie qui porte la mort et se maintient dans la mort même qui est la vie de l'esprit ». Encore une fois le maître qui risque sa vie et ne réfléchit pas encore à la mort, puisqu'il ne recule pas un instant devant elle, s'élève moins haut que l'esclave qui « a tremblé dans toutes les profondeurs de son être ». S'il s'arrêtait à cette angoisse devant la mort l'esclave ne serait sans doute qu'un animal malade, intériorisant vraiment la maladie, mais en la dépassant après l'avoir connue il ouvre des perspectives nouvelles, il fait de la vie de l'esprit une vie *créatrice* qui surmonte toujours son destin.

Nous avons longuement insisté sur cette description que Hegel donne de la vie en général. Elle nous paraissait bien nécessaire pour comprendre la situation de l'homme au sein de cette vie. Cette description est le sens que la vie a pour nous, mais ce sens est caché pro-

1. *Phénoménologie*, tome I, p. 247.

fondément dans les vivants eux-mêmes. La conscience de soi (humaine) est ici le révélateur auquel la vie organique renvoie.

Dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, Hegel présente la conscience de soi comme *Désir* en général. Elle n'est pas en effet seulement la tautologie du « Moi = Moi », elle est le mouvement qui conduit à cette unité, et ce mouvement doit reproduire pour soi celui que nous avons découvert dans la vie universelle. Dans le langage de Hegel la conscience de soi est *médiation*, et c'est cette médiation qu'exprime le rapport du désir à son objet. Cet objet est d'abord le monde ambiant comme le monde du vivant particulier est son « *Umwelt* ». Il est ensuite la vie elle-même envisagée comme un tout, et le désir porte essentiellement « sur la vie elle-même ». Désirer et désirer vivre c'est là *d'abord* une seule et même chose; seulement la vie m'apparaît alors comme *en dehors* de moi et étrangère à moi. Ma vie me devient objet et c'est dans l'univers extérieur qu'elle s'étale devant moi. Le Désir, cette impulsion absolue que nous avons reconnue dans l'individualité vivante, n'est pour soi qu'en se trouvant dans un univers extérieur. L'analyse que fait ici Hegel est trop brève pour que nous puissions en presser le sens au point d'y entrevoir toute une description phénoménologique comparable à celle que nous offrent si souvent des philosophes modernes. Il n'y a pas, à proprement parler, un objet qui ne serait qu'objet, et un sujet qui ne serait que sujet, un dehors et un dedans. Ma vie intérieure n'existe pas comme telle; elle est plutôt dans mon débat avec le monde, ou dans mes projets qui seuls confèrent un sens à ce dehors. Hegel reviendra longuement sur ce point à propos de la nature de l'individualité humaine, de son corps propre, du monde qui est son monde et qui est tel qu'on ne peut comprendre l'un sans l'autre, l'un que par l'autre. « La plus importante acquisition de la phénoménologie [1] est sans doute d'avoir joint l'extrême subjectivisme et l'extrême objectivisme dans sa notion du monde ou de la rationalité ». Ainsi le désir en portant sur ce monde doit s'y retrouver lui-même, mais il ne saurait se savoir lui-même sans passer par la médiation de ce monde. Je m'apparais donc à moi-même comme donné immédiatement en dehors de moi, même s'il ne s'agit que de vivre. Ma vie organique est, elle aussi, l'objet de mon désir, et j'apprends par la résistance qu'elle oppose,

1. Celle de Husserl et de Heidegger; nous citons ici une phrase de la préface de Merleau-Ponty à son livre *Phénoménologie de la perception*, p. XV.

ou propose à ma négation, le sens de son indépendance. Cependant la conscience de soi doit trouver sa satisfaction; elle doit donc s'atteindre elle-même dans cette altérité. Mais elle ne le peut que si elle s'apparaît sous la forme d'un *autre* Moi, d'une autre conscience de soi vivante. « Il n'y a de conscience de soi que pour une autre conscience de soi ». C'est une condition ontologique de mon existence que celle d'un Autrui. De même que l'individualité vivante ne s'accomplissait qu'en se trouvant dans une autre individualité, de même le désir que je suis ne peut exister que s'il est pour lui-même *objet* dans un autre désir. Ainsi le désir de la vie devient le désir d'un autre désir, ou plutôt, étant donné la réciprocité nécessaire du phénomène, le désir humain est toujours *désir du désir d'un autre.* Dans l'amour humain le désir m'apparaît comme le désir du désir de l'autre. J'ai besoin de me contempler dans l'autre. Or je suis essentiellement désir. Ce que je dois donc trouver dans cet autre c'est le désir de mon désir. C'est l'animal seulement qui s'assouvit dans la négation abstraite ou la jouissance qui est comme une mort. Mais mon désir doit se perpétuer, il doit se réfléchir comme désir, et il ne le peut que si son objet est aussi désir, désir à la fois identique au mien et pourtant étranger. Ainsi je m'apparais dans l'autre, et l'autre m'apparaît comme moi-même. Nous n'existons que dans cette reconnaissance réciproque « telle que nous nous reconnaissions comme nous reconnaissant réciproquement »[1].

Mais cette reconnaissance qui semble s'effectuer immédiatement dans l'amour risque de sombrer à nouveau dans la fadeur de l'en soi. C'est pourquoi Hegel décrit ici autrement l'opération de la reconnaissance mutuelle des consciences de soi. Chaque conscience de soi a besoin pour être d'être reconnue par l'autre, chacune exige donc de l'autre cette reconnaissance sans laquelle elle ne saurait exister, sinon seulement comme une chose vivante, et non comme une conscience de la vie universelle, un désir absolu. Cette exigence de la reconnaissance devient donc la condition suprême de l'existence humaine. On connaît assez la lutte à mort qui en résulte, une lutte de prestige où l'homme affronte l'homme pour se faire reconnaître comme homme, car sans cette reconnaissance dans la lutte effective chacun ne saurait « prouver à l'autre et se prouver à lui-même » son être-pour-soi. Mais on sait aussi que les conséquences de cette lutte sont décevantes et conduisent à une impasse. La vérité qui devait en résulter disparaît dans la pure nature par la mort des combattants. Le moment

1. *Phénoménologie*, tome I, p. 157.

de la nature est toujours là, intimement lié désormais à la réciprocité des consciences de soi. C'est ce moment qui fait leur altérité et reste essentiel. Aussi ce moment va-t-il jouer un rôle plus évident dans la reconnaissance unilatérale du maître par l'esclave. L'esclave, en effet, n'est vraiment esclave que de la vie universelle; il a reculé par peur de la mort, mais c'est dans le phénomène fondamental du travail qu'il devient capable de s'assujettir cette « substance indestructible » mieux que n'a su le faire le maître. Nous verrons bientôt comment le travail en général, lié à la reconnaissance effective de l'œuvre par autrui, peut conduire l'existence humaine à sa vérité. Il est important dans tous les cas de remarquer que cette lutte à mort aussi bien que ce phénomène du travail et de cette reconnaissance unilatérale sont posés par Hegel non pas comme des faits premiers de l'histoire, mais comme des conditions mêmes de la conscience de soi; elles *fondent* l'histoire en la rendant possible. De même la reconnaissance abstraite du stoïcien qui permet de dépasser tout esclavage, et qui est déjà contenue dans la pure réciprocité des consciences de soi, est encore une des conditions du développement de cette histoire, mais elle est insuffisante car elle n'aboutit qu'à une liberté abstraite, à une égalité formelle, celle même que dénoncera Marx dans la fiction de l'égalité des droits qui supprime l'esclavage et laisse subsister le prolétaire. Toutes ces conditions de l'existence humaine, ou, comme dit Hegel, de la conscience de soi de la vie, sont contenues dans l'exigence même du désir d'être reconnu par un autre désir, dans *l'inter-subjectivité* qui seule permet à cette conscience de la vie d'être autre chose qu'un reflet de cette vie. C'est par cette inter-subjectivité nécessaire et ce lien avec la nature ou la vie universelle que sont fondées quelque chose comme une Humanité et une histoire, ce que Hegel nomme dans sa terminologie l'esprit ; « ce qui viendra plus tard pour la conscience c'est l'expérience de ce qu'est l'esprit, cette substance absolue qui dans la parfaite liberté et indépendance de son opposition, c'est-à-dire des consciences de soi diverses étant pour soi, constitue leur unité, un Moi qui est un Nous et un Nous qui est un Moi ».

IV. — Vérité et existence.

La nécessité, ce que Hegel nomme ainsi, est une nécessité de *sens* qui s'explicite progressivement; « elle est cachée dans ce qui arrive et n'apparaît qu'à la fin ». Ainsi la vie universelle renvoie à la con-

science de la vie qui seule explicite la nécessité aveugle de ce qui la fonde. De même la conscience de soi de la vie répète le mouvement des vivants, mais le *sens* existe alors comme tel; il est dans cet entrelacement des désirs qui s'exprime par le mouvement médiateur de la *reconnaissance*, fondant l'*universalité* de la conscience de soi. Cette universalité est essentielle à l'*impulsion absolue* et doit s'actualiser dans le devenir médiateur de l'esprit. On entrevoit peut-être en quel sens on peut tenter de dépasser la remarque de Lucien Herr : « Le passage est toujours de sentiment », sans retomber dans les errements d'une interprétation panlogique, en évitant même le terme de déduction qui convient si mal, car la dialectique a un caractère créateur et descriptif, en même temps qu'elle est conceptuelle (au sens que Hegel donne au mot concept). C'est le *concept* lui-même qui s'explicite dans ces trois moments qui sont à la racine de l'histoire humaine et sont tous les trois aussi essentiels : la conscience de soi et l'*autre* conscience de soi, la vie universelle ou la nature comme subsistance indépendante. Au reste Hegel lui-même a eu une parfaite conscience du caractère concret de cette nécessité; il ne l'oppose pas à la description ou à l'a posteriori : « Ce concept est ce qui s'aliène soi-même ou le devenir de la *nécessité donnée à l'intuition* aussi bien qu'il est, dans cette nécessité intuitive, près de soi et la sait et la conçoit ». C'est du côté de ce que les modernes nomment une analyse intentionnelle qu'il faut chercher ce qui ressemble le plus à la nécessité hégélienne.

Peut-être n'avons-nous pas assez fait voir dans le mouvement de la reconnaissance le rôle que joue « la subsistance de la nature ». Sans elle la lutte des consciences de soi aboutit à une pure et simple disparition. La mort comme la jouissance sont uniquement « des états disparaissants », il leur manque le côté *objectif* ou la *subsistance*. « Le travail, au contraire, est désir *refréné*, disparition *retardée :* le travail forme. Le rapport négatif à l'objet devient *forme* de cet objet même, il devient quelque chose de permanent puisque justement, à l'égard du travailleur, l'objet a une indépendance [1] » Cette citation contient l'essentiel de ce que nous voulons montrer. Si nous ajoutons que la *pensée* est ensuite définie par Hegel comme un travail qui dégage la forme de la nature, et que cette pensée est la vérité du travail qui a révélé « que la choséité qui recevait la forme dans le travail n'est en rien une substance différente de la conscience », nous comprendrons comment une rationalité ou une vérité peuvent

1. *Phénoménologie*, tome I, p. 165.

naître à ce niveau de la dialectique. Ce sont les conditions mêmes de la *raison* qu'il s'agit de voir jaillir devant nous, s'il est vrai que la nécessité est cette *naissance* même, quand l'objet de l'expérience est seulement « le *contenu* de ce qui naît »[1]. Ainsi la *raison* est elle-même fondée comme fait humain, et l'*esprit* qui en sera l'histoire.

La fonction du travail est double : 1° Le travail humanise la nature, lui donne la forme de la conscience de soi. Ce qu'elle est en soi se manifeste au dehors, elle apparaît désormais comme une *œuvre*, une Chose humaine (*die Sache selbst*) et non plus une pure chose (*Ding*), comme c'était le cas au niveau de la perception. La nature cesse d'être cette puissance qui échappe à l'homme et devant laquelle l'homme tremble (Dieu sans l'homme). *En soi*, dans sa signification cosmique, elle était déjà conscience de soi, elle le devient maintenant *pour soi*. L'homme se trouve lui-même dans cette œuvre et se réconcilie avec la nature. L'esclave ne sait pas encore que dans ce travail il se libère tout autant que le guerrier qui s'élevait au-dessus de la vie en la risquant. Il ne le sait pas, mais le stoïcien le saura pour lui, il saura la liberté de l'homme, et cette première vérité immédiate se fera jour que tous les hommes sont libres et reconnus en soi et pour soi, vérité immédiate, donc seulement formelle. 2° Le travail donne aussi une consistance et une universalité réelles à l'existence humaine. Ce deuxième aspect est non moins important que le premier parce que seul il authentifie, bien que l'esclave l'ignore encore, cette reconnaissance nécessaire, ou cette universalité à laquelle l'esclave paraissait avoir renoncé quand il reconnaissait le maître sans s'être fait reconnaître lui-même. Mais être reconnu par quelqu'un qu'on ne reconnaît pas, ou reconnaître sans être reconnu, ce sont là de fausses médiations qui se renversent elles-mêmes. Il faut donc maintenant que l'œuvre soit reconnue pour soi. C'est dans l'œuvre — indépendante, et cependant reflet de l'être-pour-soi — que la conscience de soi est maintenant reconnaissable par les autres. Encore faut-il qu'elle soit effectivement reconnue, et sur ce point une nouvelle lutte doit s'engager entre les hommes. Ce n'est plus cette lutte à mort qui inaugurait le premier mouvement de la reconnaissance, mais c'est encore un conflit, car l'œuvre n'a de sens que comme *œuvre collective*. A la limite c'est l'*espèce humaine* tout entière dans le jeu de son opposition interne et de son unité qui doit s'exprimer et se *faire* elle-même dans cette œuvre qui cesse alors d'être une œuvre particulière, ébauche attendant la plénitude de sa signifi-

1. *Phénoménologie*, tome I, p. 77.

cation. Hegel revient dans la *Phénoménologie* sur cette œuvre humaine, opération de tous et de chacun, qui constitue l'histoire même en tant que l'histoire devient susceptible d'une interprétation rationnelle. Il faut lire à cet égard tout le chapitre si important sur la Chose même (*die Sache selbst*) qui fonde les conditions générales d'une histoire des hommes et d'une *vérité vivante* se révélant ou se créant (?) au cours de cette histoire [1]. L'œuvre particulière disparaît sans doute, en tant qu'elle est seulement particulière, mais ce qui ne disparaît pas, ce qui finit par être reconnu et manifeste la *disparition de la disparition*, c'est précisément « la Chose même ». Elle est à la fois l'œuvre de chaque individualité et de toutes. Elle est pour-les-autres, déposée dans l'être, aussi bien qu'elle est pour moi, sens *aliéné* de moi, et pourtant *mon* sens. A ce niveau un *sens* de l'histoire humaine est possible, une sorte de *valeur vraie*, et ce sens apparaît tout à la fois comme posé par l'opération de la conscience de soi humaine, et comme capable de rationalité, de justification dans la reconnaissance mutuelle et dans l'être créé. Si nous ajoutons que cette chose humaine, à partir de laquelle la *Phénoménologie de l'Esprit* commence à devenir une histoire *stricto sensu*, est nommée par Hegel la Vérité, la « *Chose absolue* », « dont l'être-là est la réalité effective et l'opération de la conscience de soi — la Vérité qui est et a validité dans le sens d'être et de valoir en soi et pour soi-même » [2], puisque cette vérité de *prédicat universel* devient le *sujet*, la vérité vivante qui se fait et se garantit elle-même, nous comprendrons quel est le problème hégélien qui est aussi le nôtre, celui des *rapports de la Vérité et de l'Existence*. Comment une vérité peut-elle être l'œuvre des hommes, posée au cœur même de l'existence, par la médiation de l'existence, et dépasser aussi bien cette existence; *l'humanité-dieu* qui se justifie en même temps par le *Dieu-homme*. Ce problème n'est pas résolu d'une façon claire par Hegel, mais pouvait-il l'être? C'est celui qui se pose aujourd'hui aussi bien dans l'existentialisme que dans le marxisme ou dans le christianisme. La *Phénoménologie* a eu dans tous les cas le mérite d'exposer les *fondements* du *fait humain* et de sa *rationalité* possible, de proposer une voie d'accès à ces fondements, quand le dogmatisme classique de la vérité éternelle aussi bien que la notion d'une conscience transcendantale étaient ébranlés par le devenir historique.

Jean HYPPOLITE.

1. *Phénoménologie*, tome I, p. 342.
2. *Phénoménologie*, tome I, p. 343.

UN DIVORCE

AVANT LE JUGEMENT

Affaire X... contre X... Une des soixante-treize affaires de divorce qui ont été appelées à la même audience.

Madame X... est demanderesse.

Monsieur X... fait défaut.

L'avocat de Madame X... plaide « par observation ». Il lit l'assignation de sa cliente, ainsi qu'une lettre à elle adressée par son mari, et résume l'un des quatre autres documents qu'il verse aux débats et qui sont également de la main de Monsieur X...

L'affaire est mise en délibéré pour le jugement être rendu à quinzaine.

Vérification de la procédure.

Le mariage a été célébré par l'officier de l'État-civil de B..., le 17-7-1933. Il a été précédé d'un contrat reçu par Me D..., notaire à B..., le 14-7-1933. Aucun enfant n'est issu de cette union.

La requête en divorce est du 16-6-1939. L'ordonnance de non-conciliation du 6-7-1939. Elle est contradictoire, les deux époux ayant été entendus en leurs explications. Elle donne acte à la femme de ce qu'elle ne demande pas de pension alimentaire, contrairement aux termes de la citation. Elle l'autorise à résider « séparément », sans lui assigner de résidence.

L'assignation est du 14-7-1939. Elle a été délivrée en Mairie, l'huissier « n'ayant trouvé personne » (au domicile de Monsieur X...) et « aucun voisin n'ayant voulu recevoir copie ». Mais l'huissier certifie « avoir dans le délai de la loi et par lettre recommandée, avisé Monsieur X..., à B..., du dépôt de l'acte, en Mairie ».

Toute cette procédure est donc régulière « en la forme ».

Examen du fond.

Madame X... articule et offre de prouver les faits suivants :

« 1° Dès les débuts du mariage, Monsieur X... s'est révélé buveur invétéré, passant tout son temps au café;

» 2° Chaque fois qu'il rentrait au domicile conjugal, il était en état d'ébriété et faisait à la demanderesse des scènes violentes, au cours desquelles il l'injuriait grossièrement et la frappait sans vergogne;

» 3° Monsieur X... ne tarda pas à se présenter sous son véritable jour et à révéler sans honte ses mœurs spéciales, en voulant obliger sa femme à employer à son égard « une contrainte particulière »;

» 4° Monsieur X... entretenait par ailleurs des relations coupables avec des femmes de passage. C'est ainsi qu'il se contamina et — fait plus grave — contamina sa femme.

» 5° Le 15 novembre 1938, après une scène plus violente que de coutume, au cours de laquelle, M. X... avait essayé d'obtenir de sa femme l'usage, à son égard, des instruments spéciaux qu'il avait apportés, celle-ci se trouva dans la pénible nécessité de quitter le domicile conjugal pour se réfugier 170, rue de V..., à Paris. »

Madame X... estime « que ces faits constituent les injures graves, sévices, adultère prévus par la loi et sont de nature à faire prononcer, *de plano*, le divorce d'entre les époux, à la requête et au profit de sa femme ».

Subsidiairement, elle demande « à être autorisée à faire, en la forme ordinaire des enquêtes, la preuve des faits ci-dessus articulés ».

De ces cinq faits, un seul, le cinquième est daté. Les 1er, 2e et 4e, bien que non situés dans le temps ni dans l'espace, paraissent comme lui pertinents et admissibles et pouvoir, par suite, faire l'objet d'une enquête et d'une contre-enquête. Le troisième, à première vue, n'a dû se passer que dans l'intimité et fera plus difficilement l'objet de témoignages. Il ne peut cependant être écarté d'emblée. En conclusion, l'enquête sollicitée par Madame X... pourra être ordonnée — en réservant, bien entendu, au mari la preuve contraire — si les pièces versées aux débats ne sont pas suffisantes pour prononcer un divorce *de plano*.

Examen des pièces versées aux débats.

Elles sont au nombre de cinq : une lettre et un pneumatique signés, la première : Jean, le second « ton Jean », Jean étant bien le prénom du mari. La lettre n'est pas accompagnée de son

enveloppe, mais elle est adressée à : « Ma petite femme adorée » et elle commence par ces mots : « Tu es une épouse modèle ». Elle est du 3-11-1937, par conséquent d'une époque concomitante au mariage : elle émane donc bien de M. X... et elle est bien adressée à Mme X... Même certitude en ce qui concerne le pneumatique. Sans doute, il est adressé à « Ma Micheline adorée » et les prénoms de Mme X... sont Paulette-Odette-Catherine, mais, sans doute aussi, Micheline est-il celui que son mari lui donnait d'habitude. En tout cas, le suscription du pneumatique ne permet aucune incertitude quant à l'identité de la destinataire : elle porte bien le nom de Mme X... et comme adresse celle de la grande banque parisienne où Mme X... est employée au « Service Coupons ». Dans le coin gauche où sont imprimées les mentions suivantes :

« Expédié par M. X... demeurant à rue »,
M. X... a indiqué son nom et son adresse.

Ces deux premiers documents écrits sans contestation possible par M. X... permettent, grâce aux spécimens de son écriture qu'ils fournissent, de lui attribuer la rédaction des trois autres. C'est cet ensemble de cinq pièces qu'il faut maintenant examiner dans son contenu.

Reprenons la lettre. Elle est datée, comme nous l'avons noté du mardi 31-8-37. Elle est ainsi conçue :

Mardi 31-8-1937.

« Ma petite femme adorée,

» Tu es une épouse modèle mais une « maîtresse » sans aucune fermeté, tu ne sais pas traiter ton époux comme il conviendrait de le faire...

Tu ne manques cependant pas d'occasions pour lui infliger des punitions méritées... à la moindre peccadille.

» Il te serait cependant facile et... peu fatigant pour toi d'user de l'installation que je t'ai faite à la cave...

» Une mise à l'attache au mur durant plusieurs heures, rien de tel pour assouplir le caractère..., mais voilà, tu n'oses pas le faire...

» Cependant, tu serais surprise du résultat que tu obtiendrais ainsi...

» A genoux, j'embrasse tes petons.

» Jean. »

Voilà ce qu'écrivait à sa femme ce mari représenté par l'assignation comme « un buveur invétéré, passant tout son temps au café, ne rentrant au domicile conjugal qu'en état d'ébriété et faisant à la demanderesse des scènes violentes au cours desquelles il l'injuriait grossièrement et la frappait sans vergogne. »

Mais, passons au pneumatique qui est, lui, du 26-2-1939, près de deux ans plus tard :

« Paris, ce dimanche soir.

« Ma Jacqueline adorée,

» Avant toute chose, je te demande pardon du geste irréparable que j'ai eu ce jour, c'est un moment de folie qu'il faut me pardonner, car mon mauvais réflexe a été plus fort que ma raison, dans un moment où je pensais te perdre complètement.

» Il faut, ma chérie, que tu voies mon geste avec les yeux du moment, mais l'oublier maintenant car j'en souffre plus que lorsque tu m'as quitté, il y a plus de trois mois.

» Ma chérie, je n'aurai de cesse ni de repos tant que tu ne m'auras pas pardonné, car je suis désormais un homme à la mer dans toute l'acception du terme.

» Ma toute petite, il est impossible que tu ne me pardonnes pas ou n'excuses pas mon geste malheureux, car seul un instant de folie peut l'expliquer.

» Je t'attends *ce soir lundi* sans faute au *café L...* à 6 h. 30. Viens ne serait-ce que quelques minutes.

« Je souffre et t'adore,
» Ton Jean. »

Quel est ce « geste irréparable », dû à « un moment de folie », que « seul un moment de folie peut expliquer », et dont celui qui l'a commis souffre plus qu'il n'a souffert, trois mois auparavant, du départ de sa femme? M. X..., ni Madame X... ne s'en expliquent. Chose plus surprenante, Madame X..., qui pouvait si facilement le dater, grâce à la date du pneumatique lui-même, n'y fait aucune allusion dans son assignation. Son avocat a produit le pneumatique comme constituant une sorte d'aveu, par le mari, de ses torts et sans d'ailleurs indiquer, en aucune manière, le « geste ». Or, il ne peut y avoir d'aveu en matière de divorce et, s'il faut retenir cette pièce, comment n'en pas retenir l'accent de repentir, de douleur et d'amour? Sa sincérité éclate jusque dans l'écriture, si différente de celle de la

lettre, si hâtive et tourmentée, dans les traits qui soulignent : « *ce soir lundi* » et « *Ton Jean* », dans ce désarroi qui, seul, explique qu'après avoir daté son appel : « Ce dimanche soir », M. X... écrit pour finir : « je t'attends *ce soir lundi* sans faute à 6 h. 30! »

Mais reprenons une fois encore l'assignation. Elle nous apprendra que c'est le 15 novembre 1938 que Mme X... s'est vue contrainte d'abandonner le domicile conjugal. Elle y était donc revenue, puisque le 26 février 1939, au sortir d'une scène qui a eu lieu « ce jour », son mari peut lui écrire : « je souffre plus que lorsque tu m'as quitté, il y a plus de trois mois ».

Rapprochons ces deux faits. Le 26 février 1939, M. X... commet incontestablement un « geste » grave et dont lui-même reconnaît la gravité. Mme X... ne nous dit pas ce qu'il fut ni n'offre d'en apporter la preuve, elle qui demande pourtant à prouver les « violences » et les « sévices » qu'elle prétend avoir subis. Le 15 novembre 1938 — seule date qui soit fournie dans son assignation — elle déclare s'être trouvée dans la nécessité de quitter le domicile conjugal. Pourquoi? Parce que M. X... a « essayé d'obtenir de sa femme l'usage, à son égard (à lui), des instruments spéciaux qu'il avait apportés ».

Voilà donc, semble-t-il, dès maintenant, le grief principal, celui en tout cas, que l'assignation relève avec quelque précision, le seul dont la lettre du 31-8-1937 fournisse un commencement de preuve par écrit. Mais cet « articulat » numéro 5 se réfère évidemment à « l'articulat » numéro 3, aux mœurs dites « spéciales » de M. X..., à cette « contrainte particulière » qu'il voulait « obliger sa femme à employer à son égard », répétons une seconde fois : à son égard *à lui*, et *à lui seul*.

C'est, d'ailleurs, la question du bien-fondé de cet unique grief que posent les trois derniers documents qu'il reste à examiner.

Ils ne sont pas signés. Ils ne sont pas adressés à Madame X... Seule une expertise graphologique pourrait permettre d'affirmer s'ils sont de la main de son mari. Il suffit, en l'état actuel de la cause, que cette attribution ne soit pas contestée. Elle se fonde d'ailleurs, comme on l'a vu, sur la similitude de leur écriture avec celle de la lettre et du pneumatique. On va voir de plus qu'elle paraît confirmée par le rapprochement de leur contexte avec celui de la lettre : à n'en point douter, celle-ci se rapporte à ceux-là, celle-ci se réfère, en quelque sorte, à ceux-là.

Deux d'entre eux, que nous avons arbitrairement numérotés

1 et 2 sont écrits, semble-t-il, de la même encre noire sur des feuilles arrachées à un même bloc-notes, et probablement à la même date ou à des dates rapprochées. Ils se complètent, en ce que le second, intitulé « Pénitences simples », précise dans quelles postures devront être subis le « piquet » et « l'attache » prévus au premier sous le titre « Punitions et Corrections ». Manifestement destinés à « la correctrice », ils constituent le « code » qu'elle aura à appliquer. S'il était possible de les dater, même approximativement, on les ferait remonter à cette période, de peu postérieure à la consommation du mariage, où, selon l'assignation, « Monsieur X... ne tarda pas à se présenter sous son véritable jour et à révéler sans honte ses mœurs spéciales ».

Lisons, en effet, le premier :

PUNITIONS ET CORRECTIONS.

1° *Fautes bénignes :*

Retard injustifié, réplique, manque de prévenance, oubli dans les attributions, oubli ou manque quelconque dans le service, mensonge, gros mots, mouvement d'humeur, moquerie :

10 minutes de piquet,
5 coups de fouet ou cravache.

Il reste entendu que plusieurs fautes commises s'ajoutent.

2° *Fautes moyennes :*

Retard prolongé, mauvaise réponse, manque conscient de prévenance, bouderie, impolitesse, mensonge sérieux, dépense injustifiée, mauvaise humeur, refus de faire une commission, preuve de mauvais caractère, impertinence, injustice :

30 minutes de piquet,
10 coups de fouet ou cravache.

3° *Fautes mi-graves :*

Jalousie, épithètes désagréables, mensonge grave, s'être attardé à l'apéritif, caractère insupportable, gros mots intentionnels, mots blessants, mauvaise réflexion, refus d'obéissance, bouderie prolongée, suspicion, etc... :

45 minutes de piquet,
15 coups de fouet ou cravache.

4° *Fautes graves :*

Jalousie marquée pas bouderie, sous-entendus blessants, manque grave de prévenance, refus grave d'obéissance, réflexion désobligeante, ivresse bénigne, mauvais mots (excusés immédiatement, sinon considérés comme faute très grave), etc... :

1 heure de piquet (position la plus dure),
20 coups de fouet ou cravache.

5° *Fautes très graves :*

Jalousie marquée de suspicion, mots blessants, ivresse marquée, scène pour une chose anodine, injures (excusées à genoux, sinon application du fouet jusqu'au sang) :

1 heure et demie de piquet (position la plus dure),
25 coups de fouet ou cravache appliqués à toute volée.

En cas de cumul, la correctrice pourra, à son choix, fondre les punitions et les corrections ou leur substituer telle pénitence qu'il lui plaira.

A partir de la faute grave, *le piquet* pourra être remplacé par une *mise à l'attache* dans une position pénible à supporter.

L'annonce de toutes punitions devra être écoutée par le puni à genoux, mains au dos, et il recevra avant de commencer sa pénitence, soit une paire de gifles, soit un coup de cravache sur les doigts de chaque main.

La fouettée sera appliquée soit à la moitié, soit à la fin de la pénitence, suivant l'importance de la correction et sa gravité.

De toutes façons, le puni devra conserver des traces de fouet ou cravache, quels que soient la correction et son degré.

Après chaque punition, le patient devra embrasser la main qui l'a fouetté et se mettre à genoux pour remercier sa correctrice.

Un pareil document exclut, à lui seul, toute idée de jeu, ou de caprice, ou de velléité. Et le second ne fait que préciser et souligner la minutie du dessein qui l'a inspiré.

PÉNITENCES SIMPLES.

Avec ou sans application du fouet :

1° Debout, mains au dos, talons joints, le corps très droit, la tête relevée, immobilité complète.
2° Debout, bras en croix ou mains aux épaules, ou bras en l'air, le corps très droit, la tête bien relevée, immobilité absolue.
3° A genoux, les bras en croix, le buste très droit, la tête regardant le plafond, les chevilles jointes, immobilité absolue.
4° Fléchi sur les jarrets, le buste très droit, la tête regardant le plafond, immobilité absolue.
5° Mise à l'attache dans toutes ces positions ou toute autre, au choix de la correctrice.

Arrivé à ce point de l'analyse, on pourrait peut-être conclure, sans trop risquer de commettre, par défaut d'information, une erreur judiciaire. On connaît maintenant les « mœurs spéciales » dont parle l'assignation, ou mieux, un certain comportement de Monsieur X...

Et, sans doute, par la classification des fautes qui va du « manque de prévenance » aux « injures », en passant par la « bouderie », la « jalousie », le « mensonge », la « moquerie » et la « mauvaise humeur », le « code » de Monsieur X... embrasse-t-il toute la vie sentimentale des époux. Mais c'est bien en cela précisément que peuvent se poser deux questions : premièrement, celle de la nature des relations qu'il réglemente dans l'intimité conjugale : passion ou jeu? Deuxièmement, celle de la participation de la femme : libre consentement ou « contrainte spéciale », mais cette fois subie et non infligée par elle? Et puis et surtout, quand il s'agit de la critique des pièces, rien n'est fait, tant que tout n'est pas fait. Considérons donc la cinquième et dernière : « Quelques conseils de dressage. »

Pour celle-ci, comme pour les précédentes, notre numérotage est arbitraire. Il nous paraît toutefois justifié par quelques raisons psychologiques.

Tout d'abord et à n'en juger que par son aspect extérieur, ce document est indépendant des deux autres. Il n'est pas de la même encre ni du même papier. Le feuillet sur lequel il est écrit n'a pas été arraché

à un bloc-notes commercial. C'est un feuillet in-4° d'un très beau parchemin anglais. Les marges en sont plus larges, les alinéas plus distincts, l'écriture plus haute et, à la fois plus dégagée, plus aérée, plus aisée. Visiblement, il ne s'agit plus de mementos qu'on imagine glissés furtivement, un soir, d'une main dans une autre main, mais plutôt d'un « tableau », qu'on verrait très bien son auteur placer ostensiblement au moment du dîner, sur l'assiette de la « correctrice », ou d'une sorte d'affiche destinée à être apposée à la porte de la cave. Lisons-le.

Quelques conseils de dressage.

Éviter l'oisiveté du sujet dont l'éducation et le « dressage » doivent être suivis de près; que tout moment d'inactivité soit utilisé par une mise au piquet ou à l'attache.

Chaque soir, aussitôt le dîner pris et la vaisselle faite, il soit fait un rapport des punitions encourues durant la journée et procédé à l'application du fouet ou de la cravache (à l'attache dans la cave). D'autre part, durant l'audition de la T. S. F., laisser le puni à la cave, à l'attache, et lumière éteinte (porte fermée à clé).

Selon la fantaisie de la correctrice et pour donner plus de poids à la discipline imposée, mettre à l'attache, durant que la correctrice lira au lit (et cela aussi longtemps qu'elle le voudra).

Que chaque faute, *même la plus bénigne*, soit un motif de mise au piquet et d'application du fouet.

Application de la correction.

1° Coups de cravache sur les doigts;
Coups de manche de fouet sur le bout des doigts réunis en faisceaux.

2° Gifles appliquées à toute volée, le puni ayant les mains au dos.

3° Fouettée sur les fesses, les cuisses et les mollets au moyen du fouet, de la cravache ou du martinet.

4° Fouettée sur le dos et les parties sensibles du corps.

5° Fouettée suivie d'un massage aux orties sur les fesses, les cuisses ou les mollets.

6° Fouettée suivie de l'application des orties et piquage au moyen d'une aiguille.

Nota. — Le nombre des coups s'échelonnera de 5 à 50 dans tous les cas, suivant la faute commise, mais ils devront être donnés avec le maximum de force et sans remise de peine.

Application des pénitences.

1° Piquet (diverses positions fatigantes, au choix de la correctrice.

2° Mise à l'attache (en cave) :

a) le cou serré par le collier, mains attachées au dos et chevilles attachées au mur;

b) le cou serré par le collier, mains attachées au mur (aux anneaux fixés de chaque côté) et chevilles également attachées au mur;

c) à genoux sur la barre de punition, les mains attachées à chaque extrémité, le cou enserré dans le collier fixé à la dite barre, les genoux et les chevilles attachés;

d) assis sur le sol, les mains et les pieds attachés à la barre de punition, le cou enserré dans le collier fixé au mur par une laisse.

Pour la mise à l'attache, debout au piquet dans la chambre, ajouter le col en cuir lacé de manière à obliger le puni à tenir la tête droite.

La lecture de cette pièce ne confirme-t-elle pas l'impression que nous avait donnée son aspect extérieur, une impression de liberté et d'aisance, et, si tous ces mots ne juraient en pareille circonstance, de sécurité, de désinvolture? Visiblement, l'époque est dépassée où il fallait le prétexte d'une faute à toute « punition »; où, comme en vertu d'une convention tacite, la passion devait feindre le jeu. Il n'est plus question de « punir » mais de « dresser ». Point besoin, dès lors, de l'alibi d'un « retard », d'un « oubli », d'une « impolitesse » plus ou moins involontaires : « tout moment d'inactivité » doit être « utilisé »; chaque soir « il sera procédé à l'application du fouet ou de la cravache », car il est entendu que chaque « journée » des punitions ont été « encourues ». Bien plus, voici que l'auteur s'abandonne expressément à « la fantaisie de la correctrice » qui, une fois pour toutes, reçoit toute licence de le « mettre à l'attache

durant qu'elle lira au lit (et cela aussi longtemps qu'elle le voudra) ». Et, pour finir, cette fantaisie souveraine est invoquée sur l'accent de la prière : « que chaque faute, *même la plus bénigne* (souligné dans le texte), soit un motif de mise au piquet et d'application du fouet ».

De toute évidence, une étape a été franchie. Monsieur X... n'en est plus à « révéler ses mœurs spéciales » : comme le dit encore l'assignation, il se livre « sous son véritable jour »... Il s'est installé dans son comportement.

Mais a-t-il pu en arriver là tout seul? Le chemin qu'il a suivi n'est-il pas de ceux que l'on ne peut suivre qu'à deux?

Au surplus, l'assignation ne nous apprend-elle pas elle-même que Monsieur X... ne « tarda » pas dans sa « révélation », et que la vie commune dura du 14 mars 1933 au 15 novembre 1938? Ne savons-nous pas, enfin, par le « pneumatique », que si Madame X... a quitté le domicile conjugal à cette dernière date, elle s'y trouvait, de nouveau, au 26 février 1939 ?

Il n'importe guère. Ce qui m'importe peut-être davantage, c'est que ce cinquième document, s'il marque une étape, semble bien, aussi, en annoncer quelques autres.

Pour la première fois, en effet, nous y voyons que, dans certains cas, « la fouettée doit être suivie d'un massage aux orties » et, même du « piquage (*sic*) au moyen d'une aiguille ». Quant à « l'installation » qui existait déjà à la cave au 31 août 1937, sans doute a-t-elle été complétée depuis lors, car c'est aussi pour la première fois que sont mentionnés le « collier », le « col en cuir lacé », les « anneaux », la « barre de punition ».

Ces « instruments spéciaux » sont-ils ceux dont Madame X... prétend avoir refusé de faire usage? Il se peut encore. Mais ici encore peu importe. La conclusion utile qui paraît se dégager de l'examen des pièces versées aux débats, c'est que les « mœurs spéciales » de Monsieur X... ou, plutôt, ses habitudes anciennes, contraignantes, tyranniques, requéraient de Madame X... une adaptation progressive à laquelle, un jour, qu'elle y ait ou non consenti d'abord, elle s'est finalement refusée. Et l'analyse du dossier terminée, il est maintenant possible de statuer sur les différents griefs allégués par Madame X... contre son mari.

Conclusions.

En ce qui concerne l'adultère, rien dans les pièces qu'elle produit ne permet de retenir ses allégations. Invoquant les mêmes pièces,

Monsieur X... pourrait soutenir qu'il aimait et « adorait » sa femme; qu'il la tenait pour « une épouse modèle »; qu'il n'a pas connu de plus grande douleur que d'être séparé d'elle.

L'imputation de sévices n'est pas moins injustifiée, ceux-ci étant constitués soit par « l'usage brutal, fait par le mari, de ses droits conjugaux », soit par « des faits ayant un caractère de violence ou d'antipathie ». S'appuyant de nouveau sur les documents versés aux débats par son adversaire, Monsieur X... pourrait protester, d'une part, que, bien loin d'abuser de son autorité maritale, il l'avait soumise, en fait, à la « fantaisie » de sa femme; d'autre part, que ses actes ne s'inspiraient pas moins de ses sentiments d'affection et de tendresse, que de son esprit de douceur, d'obéissance, de soumission totale.

Ces sentiments n'étant que trop bien établis par le dossier, comment croire que Monsieur X... « frappait Madame X... sans vergogne »? Si le pneumatique du 26 février 1939 fait allusion à un « geste » qu'il jugeait lui-même « irréparable » et « malheureux », Monsieur X... pourrait faire observer que rien n'indique la nature de ce « geste » ni ne permet de lui attribuer, *à priori*, les caractères d'un sévice commis par lui sur la personne de sa femme.

En ce qui concerne les sévices, comme en ce qui concerne l'adultère, celle-ci doit donc être déboutée de sa demande.

Restent les injures graves et, d'abord, l'ivresse. Ici encore, sachant ce que nous savons par le dossier, est-il probable que Monsieur X... soit un « buveur invétéré, passant tout son temps au café et ne rentrant au domicile conjugal qu'en état d'ébriété »? Ne résulte-t-il pas de toutes les pièces produites contre lui qu'il était, et dans une acception singulière du terme, « un homme d'intérieur »? Une passion aussi absorbante, aussi lucide, aussi intellectualisée que celle que nous lui connaissons peut-elle bien se concevoir chez un ivrogne?

Sans doute allait-il au café. Sans doute même lui arrivait-il de s'enivrer, car on lit à la pièce n° 2, « Punitions et corrections », parmi « les fautes mi-graves » : « s'être attardé à l'apéritif »; parmi « les fautes graves » : « ivresse bénigne »; et parmi « les fautes très graves » : « ivresse marquée ». Mais serait-il équitable de se fonder sur ces textes en faisant abstraction de leur caractère prohibitif? Et, dès lors qu'il faut les interpréter, ne peut-on se demander si les « fautes » prévues ont nécessairement été des fautes commises?

Dans l'affirmative, il faudrait de même juger établis à la charge de Monsieur X... bien d'autres torts sur lesquels l'assignation est muette et peut-être, pour cause, les torts les plus incompatibles avec son comportement habituel et sa passion dominante, en tout premier lieu, cette « désobéissance » qui, sous toutes ses formes, et quel que soit son degré de gravité, lui paraît devoir comporter, pour lui-même, punition et correction! L'iniquité se doublerait d'une absurdité qui consisterait à tenir pour un aveu tacite, une condamnation expresse, et dans une matière où l'aveu le plus explicite ne peut faire foi.

Ni en justice, ni en équité, ni en droit, ni en fait, l'imputation d'ivresse ne peut donc être considérée comme fondée. Et il en est de même, pour les mêmes raisons, de celle de « grossièreté ».

Que faut-il penser de la dernière, relative à « la contrainte particulière » et aux « instruments spéciaux »?

Il ne fait pas de doute que Monsieur X... a voulu, sinon « obliger » du moins décider sa femme à exercer cette contrainte et, notamment, au moyen de ces instruments. Il est non moins certain, à la lecture de la lettre du 31 août 1937, que sa femme ne lui donnant pas satisfaction sur ce point, il la considérait comme « une maîtresse sans aucune fermeté » et lui reprochait de ne « pas traiter son époux comme il conviendrait de le faire », étant spécifié, dans la même lettre, que ce « traitement » comportait, à « la moindre peccadille », la « punition méritée », telle que « la mise à l'attache durant plusieurs heures », avec usage de « l'installation faite à la cave ».

De toute évidence, cette lettre suffirait à éclairer, et sur le comportement érotique de Monsieur X... et sur les complaisances qu'il réclamait de Madame X... en tant que son « épouse ». Elle ne prend cependant toute sa signification qu'à la lecture des pièces III, IV et V auxquelles elle se réfère, croyons-nous, implicitement. Ces pièces, en effet, excluent toute idée qu'il ait pu s'agir, dans la pensée de Monsieur X..., d'un jeu, d'un caprice ou d'une curiosité autorisée ou justifiée par l'amour réciproque des époux. Elles attestent, d'autre part, que le comportement de Monsieur X... ne procède pas de circonstances accidentelles dont la patience et la compréhension de sa femme pourraient empêcher le retour, mais d'une disposition qui se manifeste depuis près de dix ans chez le défendeur et devenue aujourd'hui en lui permanente, habituelle, et comme naturelle.

Certes, ce comportement n'est ni illicite, ni contre nature. Il n'est même pas prétendu, en l'espèce, que les pratiques qu'il implique

aient été substituées à l'accomplissement normal des relations sexuelles. Mais il ne peut se satisfaire légitimement dans le mariage, sans requérir de la femme une adaptation qui y corresponde.

Ainsi, la passion de Monsieur X... ne saurait manquer d'influer non seulement sur l'exercice du devoir conjugal, mais encore sur la conception même que chaque époux se fait du mariage et, enfin, sur l'opinion qu'il se forme, ou le sentiment qu'il prend, de sa propre liberté et responsabilité.

Ainsi, des exigences et des pratiques telles que celles qui paraissent bien être devenues habituelles à Monsieur X... engagent l'être tout entier du conjoint; et ce dernier peut, pour s'y soustraire, exciper à tout moment de répugnances et de scrupules également légitimes.

D'autre part, n'est-il pas évident que, systématisées et codifiées comme on l'a vu par l'analyse du dossier, elles ne peuvent que rendre odieux ou ridicule l'époux qui les formule aux yeux de l'épouse qui croit devoir se refuser à les satisfaire?

Dira-t-on qu'il est possible, du point de vue de la physiologie comme de la psychologie, et ainsi d'ailleurs que Monsieur X... semble l'insinuer dans sa lettre du 31 août 1937, que de telles exigences et pratiques ne soient pas contraires, en soi, aux fins naturelles du mariage? Soit. Elles n'en deviennent pas moins incompatibles, dès l'instant qu'elles ne sont pas ou qu'elles ne sont plus agréées librement, avec les sentiments de respect et d'estime que se doivent réciproquement le mari et la femme.

En conséquence de ces diverses considérations, le tribunal dira en la forme, que Madame X... est recevable en sa demande; au fond, qu'elle a fait la preuve, par les documents versés aux débats, des faits articulés dans son assignation, sous le numéro 3. Il jugera que ces faits constituent des injures graves rendant la vie conjugale intolérable, et il prononcera le divorce à la requête et au profit de Madame X...

Charles Briand.

LE ROMAN, ŒUVRE DE MAUVAISE FOI

Les vues que le livre de M. Jean Pouillon [1] apporte sur le roman échappent au vague des appréciations littéraires. Elles sont conscientes de leurs principes. C'est leur grand mérite. Lorsqu'on commence à réfléchir sur des œuvres de littérature, on est surpris de constater combien cette réflexion peut se poursuivre longtemps en utilisant les notions les plus imprécises et en ignorant ce qui la justifie et ce qu'elle implique. Il apparaît même que cette ignorance est exigée non seulement de la littérature, mais des considérations sur la littérature. Poser trop de problèmes autour des œuvres et chercher à dégager le sens de ces problèmes, c'est là ce qu'un critique ne semble pas avoir le droit de faire, comme si la critique n'était possible qu'en respectant une ignorance fondamentale, propre à l'art, en voilant cette ignorance, plus exactement, en ayant l'air de la dissiper par un étalage de remarques qui n'expliquent rien mais proposent un alibi aux problèmes maintenus hors de cause dans un éloignement précautionneux. En ce sens, on peut comparer la critique à la théologie. Mais la théologie est admirablement élaborée et exacte, si cette exactitude lui sert parfois de défense contre les questions illégitimes. La critique ne semble même pas avoir droit à la précision et à la rigueur; elle doit au contraire faire comprendre ce dont elle parle, en introduisant, dans le domaine théorique qui est cependant le sien, dans l'effort d'élucidation qu'elle prétend accomplir, le mouvement d'ignorance, les démarches à l'aveuglette dont la littérature lui démontre les heureux effets. Elle reproduit cette ignorance, mais elle ne doit pas l'étudier, ni la reconnaître, encore moins se la poser comme problème. Ainsi aboutit-elle à une perfection dans le vague, qui la fait

1. Jean Pouillon, *Temps et roman* (Gallimard, Collection « La Jeune Philosophie »).

certes nulle; mais cette nullité ne la déçoit pas, car elle apporte par là un dernier hommage à son objet qui apparaît sous son vrai jour : comme objet capable de rendre contradictoire ou insignifiante toute tentative pour l'étudier théoriquement.

Nous ne disons pas que ces pudeurs de la critique n'ont pas leur sens. Il n'est pas non plus très facile d'y renoncer et de conduire une réflexion rigoureuse dans un domaine qui, étant celui de l'imposture, transforme la rigueur en une mauvaise foi de plus. Le travail de M. Pouillon sur le temps et le roman ouvre la voie à cette réflexion, parce qu'il ne se prive pas du souci de penser clairement et précisément et aussi parce qu'il soustrait la littérature à certains de ses privilèges. Sur cette voie, il a rencontré plus de traverses qu'il n'en a signalées, mais si nous allons nous appliquer à décrire ces obstacles, ce n'est pas pour disqualifier le principe de cette recherche, sans laquelle il n'eût même pas été possible d'en apercevoir les difficultés.

Où trouver un terrain un peu sûr pour saisir le roman et ne pas se contenter à son sujet d'approximations traditionnelles. La méthode de M. Pouillon consiste à ne retenir que les caractères sur lesquels des études relevant de disciplines bien plus élaborées lui apportent des vues distinctes. Ainsi montre-t-il que le roman met en jeu les formes diverses de la connaissnce de soi et des autres, que tout ce qu'on sait de ces formes de connaissance et de leurs conditions doit s'appliquer au roman, qu'un roman n'a de valeur que s'il respecte ces conditions, qu'ainsi on peut, au moins théoriquement, dégager une définition du bon roman, lequel, dans ce monde particulier qu'est le langage écrit, n'a pas d'autre but que de restituer les diverses manières dont les êtres prennent conscience d'eux-mêmes et des autres.

Le souci de M. Pouillon est d'enlever au roman toute situation privilégiée. L'œuvre romanesque est un ensemble de mots écrits, elle est une fiction, elle est liée à un être réel et unique qui s'appelle le romancier, auquel vient s'adjoindre l'activité d'un autre être réel et, le plus souvent, multiple, qui s'appelle le lecteur. M. Pouillon est conduit à tenir pour peu de chose ces singularités. Pour lui, le problème de l'expression ne compte pas. Le roman met sans doute en œuvre des personnages inventés à l'aide d'une histoire fictive, mais ce recours à l'irréel n'a rien de spécifique : dans la réalité, tout être qui vit consciemment fait appel à la fiction; il n'a conscience de soi, ne se comprend, n'a conscience des autres, ne les comprend que dans l'acte d'irréalité par lequel il se donne et donne aux autres

un sens. Comprendre, saisir, voir, tout cela est imagination. Imaginer, comme le veut le roman, ce n'est donc pas méconnaître le réel, mais se mettre plutôt en situation de ne retenir de la réalité que l'acte qui la signifie.

M. Pouillon insiste sur ce fait : c'est que l'auteur, par rapport au lecteur, ne doit se réserver aucun privilège. Les personnages, les événements doivent être pour lui qui les réalise en les décrivant ce qu'ils seront pour le lecteur qui va les réaliser en les lisant. Cela revient à dire que la connaissance qu'il peut en avoir est identique à celle qu'il aurait d'eux s'ils étaient réels. Auteur, héros, lecteur, ne sont en rien dans une situation originale. Les uns à l'égard des autres, ils doivent être ce que sont les hommes réels vivant avec les hommes réels; ils ne peuvent se connaître que comme ceux-ci se connaissent. Et plus exactement : les personnages d'un roman ont chance d'avoir une valeur romanesque s'ils se conduisent et se comprennent entre eux, de telle manière que l'auteur, comme le lecteur, ne semblent avoir fait appel, pour les réaliser, à aucune compréhension spéciale, d'auteur ou de lecteur, mais sont devant eux comme chacun est avec soi et devant autrui.

L'un des torts de M. Pouillon est de n'avoir pas mis en valeur le caractère paradoxal de son étude. Les paradoxes sont cependant visibles. Il est peut-être juste de condamner les privilèges de l'auteur sur le lecteur, comme ceux du romancier sur ses héros; d'affirmer que celui qui écrit une histoire romanesque doit, dans l'acte qui la lui fait écrire, se placer sur le même plan que celui qui va la lire — doit, lorsqu'il évoque par des mots des êtres de fiction, être en face d'eux, comme il serait en face d'êtres réels qui subsistent sans lui. Oui, cela est certainement juste. Mais comment est-ce possible? Cette question aussi a son importance.

M. Pouillon distingue deux sortes de roman : le roman — avec, le roman par derrière. Dans les romans du premier genre, l'écrivain accompagne ses héros, coïncide avec eux, il est ce qu'ils sont et ne sait d'eux que ce qu'ils en savent eux-mêmes dans toutes les circonstances où il les montre et dans tout le développement de l'histoire où il les suit. Avec les romans du second genre, l'écrivain se met à une certaine distance des personnages, ce qui lui permet de les juger, de rechercher tous les motifs possibles de leurs actions, en un mot de les analyser. Mais il est par derrière, pour les voir, non pas derrière eux pour les pousser et les animer du dehors : il les contemple et essaie de les comprendre par une connaissance réfléchie;

mais ce qu'il comprend d'eux dépend toujours d'une existence qui n'est pas de lui. Dans les deux cas, le romancier ignore jusqu'à un certain point ses héros : soit que, se confondant avec eux, il n'en obtienne que le savoir d'une conscience qui ne peut se considérer du dehors; soit que, les considérant du dehors tels qu'ils se réfléchissent du-dedans, il doive du moins respecter le recul qui seul permet cette connaissance et en même temps la rend toujours conjecturale et incomplète.

M. Pouillon semble trouver normale une telle ignorance, et en tout cas elle ne lui paraît pas poser de questions très graves. Il admet que lorsque le personnage se décrit comme vivant dans la spontanéité d'une conscience irréfléchie (ce qui est, par exemple, le cas de Benjy dans *Le Bruit et la Fureur*), on se trouve devant une légère difficulté. « Certes, moi qui écris, je ne suis pas sur ce plan et il y a là un peu de mauvaise foi, comme toujours en littérature, car si je veux être « conscience irréfléchie », c'est que je ne le suis pas puisqu'il faut que je sache ce que c'est, donc que je réfléchisse. » Finalement, ajoute-t-il, « cela n'a pas d'importance pourvu que cette réflexion n'apparaisse pas en personne dans l'œuvre. » Cela nous semble au contraire avoir beaucoup d'importance, et si nous avons rappelé le Benjy de Faulkner, c'est que cet exemple nous paraît très propre à illustrer certaines anomalies de l'art romanesque. Premier problème : comment l'irréflexion d'une conscience d'idiot peut-elle se donner comme telle, se parler, à travers la cohérence d'un langage à peu près objectif? Deuxième problème : comment l'acte de réflexion qu'exige dans une certaine mesure l'effort de composition romanesque peut-il coïncider avec une telle existence irréfléchie? Troisième problème : comment le lecteur peut-il recevoir l'impression de cette vie immédiate d'un idiot muet par le détour du langage qu'un auteur réfléchi lui prête? Ce dernier problème est le plus important, si, conformément à l'optique romanesque de M. Pouillon, doit compter d'abord le point de vue du lecteur. Or, nous voyons bien le but à atteindre : le lecteur, en lisant le monologue de Benjy, doit se sentir enfermé dans le monde d'une existence irréfléchie, illogique, incapable de parler et de comprendre, et ce qu'il ne doit pas sentir, c'est, derrière cette existence, la conscience réfléchie de l'auteur qui l'évoque. Mais quand ce but est-il atteint? Est-ce lorsque l'auteur cherche à devenir lui-même la stupeur qu'il décrit, c'est-à-dire, contraint le langage à la plus grande incohérence? Est-ce au contraire quand, par l'adresse et le savoir-faire d'un art réfléchi, il essaie d'attirer, à

travers un langage assez habile pour disparaître, l'absence de langage et de raison qu'il veut susciter? Rien ne nous prouve que l'irréflexion de l'auteur ou le recours à une forme où l'irréflexion est constamment présente soit la meilleure voie pour en convaincre le lecteur ou la lui faire sentir. Là où, du côté du romancier, il y a le plus grand effort pour s'approcher d'une conscience aveugle, il est fort possible que le lecteur ne découvre que manque de naturel, arbitraire, art truqué. Dans le cas du monologue de Benjy, l'artifice est évident : pour intérieur qu'il soit, le langage d'un idiot à qui le langage manque, ne peut prendre place dans une œuvre écrite que par la complaisance de l'écrivain qui lui prête le sien propre. Ce n'est pas parce qu'il est étiqueté monologue intérieur que ce langage échappe à l'anomalie. De surcroît, personne ne peut imaginer que ce qui parle au dedans d'une pure conscience stupide ressemble en rien au langage ordonné et, somme toute, objectif qu'utilise Benjy. Il s'agit donc d'un procédé éminemment conventionnel. Mais il se trouve que le lecteur oublie ces conventions et, peu à peu, à travers les mots pleins d'artifice, va au-devant de la présence muette qui se propose à lui.

Le romancier écrit, le lecteur lit. Cette différence de fonctions est facile à oublier, mais elle rend très difficile l'usage de la règle formulée par M. Pouillon sur les privilèges illégitimes. Au fond, à quoi tend cette règle? Peut-être signifie-t-elle que l'écrivain doit non pas renoncer à ses droits, mais les cacher au lecteur, éviter de l'en rendre conscient? Soit. De telles précautions sont le capital de tout art concerté. Elles tiennent compte de la différence de perspective entre écrivain et lecteur, qu'aucune exigence théorique ne peut faire disparaître. Mais elles ont ce résultat : c'est que non seulement les privilèges ne sont pas abolis, mais que l'auteur y ajoute ce privilège supplémentaire de paraître n'en avoir pas grâce à l'emploi camouflé qu'il en fait, et qu'il ajoute cette convention de mauvaise foi de paraître renoncer à toutes les conventions, alors qu'il en invente une de plus.

Une telle tricherie ne semble pas souhaitée par M. Pouillon qui écrit de la manière la plus nette : « On nous dira sans doute qu'il est absurde de reprocher au romancier de connaître la fin de l'histoire qu'il raconte et d'ordonner son récit en fonction de cette fin; certes le romancier a fini son œuvre avant qu'on la lise, mais ce qu'on lui demande, c'est ou bien de l'écrire comme on doit la lire ou bien de la faire lire comme il l'a écrite. » Rien de plus clair, certes, mais

peut-être rien de plus contradictoire. Car, si je veux que le lecteur voie dans mon livre une œuvre où les procédés sont réduits au minimum, il se peut que je doive accumuler les procédés. Si je l'écris avec l'automatisme d'une conscience spontanée, il se peut que le lecteur y découvre les déguisements d'une réflexion qui se montre en prétendant se dérober. Pour être lu comme j'écris, il faut que j'écrive autrement qu'on ne me lira. Pour que Benjy apparaisse comme une conscience muette qui s'en va à vau-l'eau, il faut que Faulkner lui accorde, avec le langage, la connaissance de ses démarches et le pouvoir de se retrouver dans un monde commun. Ajoutons qu'en demandant au romancier de se faire lire comme il écrit, M. Pouillon déforme sa règle en y ajoutant une intention d'honnêteté intellectuelle qu'elle ne suppose pas. Il nous l'a dit : c'est dans la mesure où la vision du romancier correspond à une attitude psychologique réelle chez le lecteur, que le roman est valable. Le but est donc de rejoindre l'une des possibilités de compréhension réelle du lecteur. Mais cela peut se faire par bien des voies, et l'une d'elles est la feinte, la tricherie, l'imposture; une autre, la fantaisie, l'irréalité, l'invraisemblable. Du moment que le lecteur est notre loi, c'est sa conscience qui est notre garantie, et il suffit qu'il lui soit fait illusion, pour que l'illusion ait toute la valeur d'une vérité.

Le romancier réalise des événements et des êtres irréels à partir de mots qu'il écrit. Le lecteur les réalise à partir de mots lus. M. Pouillon l'a très justement remarqué : « en lisant, le lecteur réalise. » C'est pourquoi il lui paraît inévitable que le roman exprime la réalité. Voyons cependant d'un peu plus près ce qui arrive. M. Pouillon passe assez rapidement sur le rôle de l'expression dans le roman, et il se contente des distinctions ordinaires, en rappelant qu'en poésie l'expression commande le contenu, mais que dans l'œuvre romanesque elle en dépend, ce qui l'autorise à rejeter au second plan les soucis de forme. Il se peut. Toutefois, il y a un problème qu'il néglige. Entre une phrase lue dans un roman et la même phrase prononcée dans la vie réelle, la différence est considérable. Pourquoi? Nous ne pouvons que rappeler ici quelques-unes des remarques poursuivies dans d'autres études. Dans le monde de l'existence courante, les mots que je lis non seulement disparaissent dans leur sens, mais à ce sens nulle image définie n'a besoin de correspondre; ce n'est pas un objet réel qui se présente derrière le mot comme support de son sens, pas davantage une image de cet objet, mais un ensemble vide de rapports et d'intentions, une ouverture sur une complexité indis-

tincte. Tout se passe comme si, dans la réalité, la surabondance des êtres et des choses qui nous pressent de toutes parts, ne pouvait prendre sens que dans un langage, d'abord vide des choses, puisque langage de signes, et en outre, vide de langage, puisque toujours au delà des mots. Cette nullité du langage, uniquement soutenue par le vide d'une intention possible, fonde la puissance de la compréhension quotidienne.

Mais, dans le roman, fût-il écrit à l'aide de la prose la plus prosaïque et exactement avec ces mots qui sont ceux de chaque jour, il se produit une transformation radicale, changement qui vient d'un changement dans l'attitude de celui qui écrit ou de celui qui lit vis-à-vis des mots. Dans un récit, l'écrivain ni le lecteur ne partent d'une réalité existante, donnée avec leur propre existence : ils partent tous deux d'un monde qui a encore à se révéler, soit que ce monde n'existe pas encore, n'ayant pas encore passé dans le monde des choses écrites, soit qu'il existe comme livre, mais comme livre non lu. D'autre part, tous deux ont affaire à un ensemble imaginé qui en lui-même ne cessera jamais d'être irréel, mais que l'acte de l'écrivain, comme celui du lecteur, va être de réaliser. Comment? A l'aide et à partir des mots. C'est pourquoi la phrase du récit ne peut se borner à faire office de signe, ni à se perdre dans la signification de termes aussitôt disparus. Même si en lui-même il compte aussi peu que possible, le langage de la fiction joue cependant un rôle particulier, dans la mesure où, au lieu de nous renvoyer à l'existence réelle, il nous met en contact avec un monde fictif et, à cause de cela, est indispensable non pour devenir le signe d'êtres et d'objets déjà absents, mais plutôt pour nous les rendre présents, pour nous les faire sentir et vivre à travers les mots. Or, pour autant qu'il permet à l'écrivain et au lecteur de réaliser sur les mots ce monde autrement irréel, le langage prend de l'importance comme attirail verbal et aspire à se constituer en un langage physiquement et formellement valable. Cela ne veut pas dire que, dans le roman, la manière d'écrire compte avant tout, mais que les événements, les personnages, les dialogues de ce monde de fiction qu'est le roman sont nécessairement imprégnés du caractère propre des mots, sur lesquels ils se réalisent, que, pour être saisis et rendus réels, ils ont besoin d'un langage, capable, plutôt que de les signifier, de nous les présenter, de nous les donner directement à voir et à comprendre dans sa propre consistance verbale.

A cela M. Pouillon nous opposera que ce monde de la fiction romanesque ne peut justement être tenu pour irréel, qu'il fait partie de

la réalité, non pas évidemment de la réalité physique donnée, mais de la réalité psychologique, que cela va de soi, qu'autrement il échapperait à toute conscience et à toute formulation, qu'enfin, l'imagination dont il est l'œuvre étant exactement la même que celle qui est en action dans le mouvement de la conscience qui connaît, l'intervention de ce pouvoir montre la continuité entre les diverses attitudes psychologiques de l'existence véritable et les situations fictives de l'existence romanesque qui ne peut qu'incarner le sens de ces attitudes. Mais, sur ce point, M. Pouillon nous semble se faire la partie belle. Sous prétexte que l'imagination se fonde sur la structure de la conscience, qu'elle n'est possible que parce que la conscience, est toujours à distance d'elle-même, il peut difficilement prétendre tenir pour équivalents, et de même sens, tous les actes de conscience où se manifeste cette manière d'être à l'écart de ce qu'on est. Imaginer, comme puissance de rendre présent ce qui est absent, de le présenter dans son absence et comme absent, reste un acte original. De même, il ne suffit pas, pour écarter le « fictif », de rappeler que l'expérience, telle que nous la procure l'imagination, est bien réelle, car c'est une expérience réelle qui a pour trait propre de nous donner l'irréel, de se rapporter à quelque chose d'inexistant qui apparaît pour nous dans cette inexistence. De même encore, quand M. Pouillon, examinant la définition classique de l'imagination : « faire exister pour nous quelque chose qui n'est pas », remarque que le « quelque chose qui n'est pas », c'est le mode de tout ce qui est conscient, c'est le psychologique, et en conclut que l'imagination vise l'existence psychologique, et non pas l'inexistence, il raisonne étrangement. Car il oublie de se demander si, parmi les diverses manières dont se présente à nous le réel psychologique (expression d'ailleurs équivoque), celle qui consiste à poser une chose comme néant et à la susciter dans son néant même, n'a pas plus que toutes les autres pour objet « quelque chose qui n'est pas », puisque dans ce cas il ne s'agit pas simplement de quelque chose existant selon la conscience que j'en prends, mais qu'en outre j'en prends conscience comme de quelque chose qui n'existe pas, comme d'un irréel.

Le roman est une œuvre où les événements, les personnages, en tant que fictifs, se réalisent sur les mots par un acte double, en perpétuel porte à faux, celui de l'écriture et celui de la lecture. Que cette fiction ait justement besoin des mots pour se réaliser, qu'en dehors d'eux elle n'ait aucun moyen spécifique de se manifester, cela suffi-

rait à faire comprendre combien la fiction est la réalité propre du roman. Mais d'autre part, du fait que l'écrivain réalise en écrivant et le lecteur en lisant, il serait tout à fait inexact de conclure qu'à partir de cette réalisation, plus rien d'essentiel ne distingue l'existence vraie et l'existence évoquée par le roman. C'est plutôt le contraire. Car, quelle que soit l'intensité de la suggestion romanesque et plus cette suggestion est grande, plus aussi le lecteur, comme sans doute l'écrivain, entretient avec les êtres et les événements de la fiction des rapports différents de ceux qui constituent l'existence réelle, plus l'un et l'autre vivent dans l'irréel, s'enfoncent dans un monde d'où tout retour à l'existence vraie est renvoyé à plus tard. Sans doute, le sentiment immédiat du lecteur, comme celui de l'écrivain, souvent plus naïf encore, le porte-t-il à attribuer à un coefficient de réalité extraordinaire l'envoûtement qu'exercent sur lui des êtres à ce point exigeants qu'il ne peut s'en défaire, qu'il leur obéit : ils vivent, dit-il, ils sont réels. Mais ce sentiment s'explique fort bien : non, les personnages du roman le plus vrai ne sont pas vrais, ni vivants, ni réels, mais fictifs ils attirent si puissamment le lecteur dans la fiction que celui-ci se laisse momentanément glisser hors du monde, perd le monde et est perdu pour lui, abandonne ses points de repère et, se vouant à une histoire où il s'engage sans réserve, accepte, à partir de cet instant, qu'elle lui tienne lieu de réel, la tient pour réelle et, dans son existence de lecteur, en fait sa vie et toute vie. Cela ne prouve pas que la fiction a cessé d'être imaginaire, mais qu'un être réel, écrivain, lecteur, fasciné par une certaine forme d'absence qu'il trouve dans les mots et que les mots tirent du pouvoir fondamental de la conscience, se dégage de toute présence réelle et cherche à vivre dans l'absence de vie, à s'irréaliser dans l'absence de réalité, à constituer l'absence de monde comme le seul monde véritable.

Ces remarques ne prétendent résoudre aucun problème. Elles en posent au contraire de toutes sortes, et de très difficiles. Nous voulons simplement dire que, pour se faire une idée du roman, il faut d'abord essayer de se représenter ce qu'est une fiction, comment elle est possible et quelles attitudes elle suppose chez ceux qui y participent, qu'ils la créent en écrivant ou la produisent en lisant. Il se peut que le roman ait pour tendance essentielle d'être une fiction qui se conteste comme fiction, un récit imaginé qui désespérément, par les voies les plus diverses, cherche à rejoindre le monde et la responsabilité et le sérieux du monde. Mais, cette tendance, si, comme

nous le pensons, elle est constitutive du roman en ce sens que celui-ci ne peut y renoncer sans se perdre, ne se comprend et n'a de signification qu'à l'intérieur de la fiction et à partir de la fiction contre laquelle elle engage une lutte sans trêve et sans espoir.

Dans le roman, l'imaginaire exige de valoir comme réel — et cela aussi bien pour l'écrivain que pour le lecteur (c'est d'abord en ce sens que la remarque de M. Pouillon sur les privilèges illégitimes trouve son emploi). Mais « valoir comme réel », cela se peut de deux manières toutes différentes. Cela veut dire que le monde de l'imaginaire tient entièrement lieu de réel, s'y substitue et l'efface : tel est, on le sait, l'idéal de la lecture qui veut *prendre* le lecteur, l'envoûter, le réduire à sa seule condition de lecteur, qui, en somme, se veut à tel point passionnante qu'elle endorme celui qui s'y engage, qu'elle soit comme un sommeil sans réveil possible. Mais cela veut dire encore que la fiction vaut, dans la mesure où elle passe pour réelle, qu'elle tire donc sa valeur de cette équivalence avec les choses existantes et qu'en revanche elle est aussi ce qui vaut dans la réalité, qu'elle en est le sens et qu'elle manque à elle-même, quand elle n'est pas ce vers quoi nous conduit confusément notre effort pour être présent aux choses et aux êtres de l'existence. Nous revenons ainsi au point de vue de M. Pouillon.

Le roman, même s'il n'est pas symbolique, prétend à représenter les rapports véritables des êtres dans le monde, car il prétend en incarner le sens. Cette prétention à exprimer le sens de la réalité se fonde paradoxalement sur l'irréalité qui est la manière d'être des choses romanesques : imaginaires, celles-ci ont pour nature de rester toujours à distance, à l'écart de ce qu'elles sont, de ce qu'elles seraient si elles étaient vraiment, et c'est cette mise à l'écart de la réalité qui à la fois fait leur réalité propre et leur permet de rendre présent le mouvement par lequel le sens arrive aux choses du monde, mouvement qui n'est possible précisément que dans un recul vis-à-vis de ces choses et dans leur mise à l'écart. Ajoutons que, toujours à distance d'eux-mêmes, les êtres de la fiction, pour conserver ce caractère essentiel, ne peuvent se réaliser que dans l'équivoque, et que le langage a pour rôle de les réaliser sur le mode de l'ambiguïté et de la contestation.

Le sort d'un roman réussi est de mériter, en même temps, les deux éloges — ou les deux reproches — contradictoires d'être vrai et de ne l'être pas, d'être une peinture juste parce que fantastique ou une peinture infidèle parce que trop fidèle. Les débats sans fin sur cer-

tains romanciers qui, pour les uns, sont des modèles de réalisme et pour les autres des modèles d'imagination créatrice on en pressent, maintenant l'origine. Dans une étude récente, M. Albert Béguin a rouvert ce débat à propos de Balzac en mettant en valeur le caractère surréel du monde balzacien, issu d'une puissance de vision fort différente de l'observation exacte et objective [1]. Ces remarques sont peu contestables. De Balzac, M. Pouillon dit d'une manière un peu spécieuse qu'il construit par l'analyse des personnages que cette analyse pétrifie, mais qui, quoique privés de la puissance vivante des êtres individuels, ont la force typique qui nous aide à comprendre les personnes véritables : ainsi dans le monde même s'animent-ils de la vie qui dans le roman leur manque ou leur est refusée. Cette observation est étrange, car elle contredit l'expérience de tout lecteur de Balzac, pour lequel une telle œuvre est d'abord un monde autonome, un empire fermé, comme le dit M. Béguin, qui a ses lois, ses perspectives, ses proportions, qui, une fois franchies les frontières, s'impose à nous avec une autorité qui nous retire tout droit de le discuter au nom de la vie « telle qu'elle est ». Peut-être M. Pouillon a-t-il raison, les personnages de Balzac ne sont pas vivants, mais s'ils donnent au lecteur l'impression de l'être, ce n'est pas parce qu'ils expliquent les êtres vivants, mais parce qu'ils rendent ceux-ci inutiles et comme lointains, parce qu'ils nous enferment dans le monde clos de la lecture où ils règnent sans partage. Et si Balzac demeure le génie romanesque par excellence, c'est parce qu'il a osé concevoir et réaliser ce monde de la lecture avec une telle ampleur et une puissance si exaltante que le roman apparaît vraiment comme rivalisant avec le monde, comme capable, par sa richesse et sa fécondité, de lui « faire concurrence » et d'accorder au lecteur qui s'y engage l'illusion de pouvoir y vivre presque toute la durée d'une vie.

Le monde de Balzac « vaut comme réel », parce qu'il est à l'écart du réel. Et sans doute veut-il être tenu non pour fictif mais pour la profondeur de la vie, pour le sens qui anime le réel et que dans la vie ordinaire nous savons si peu reconnaître que le romancier nous paraît le faire exister tout en le dévoilant. Mais cette puissance significatrice que le roman revendique, n'existe pas en dehors du roman et elle ne peut même pas être séparée de l'univers romanesque considéré dans son ensemble : ce n'est pas chaque personnage qui porte ce pouvoir fragmenté, ce n'est pas non plus tel événement de l'his-

1. Albert Béguin, *Balzac visionnaire*, éditions Albert Skira (Petite Collection Balzac).

toire qui reçoit la tâche de signifier telle idée particulière. Dans un roman, les héros peuvent fort bien être inconsistants ou trop consistants, figures trop simples, trop visibles, et cependant le roman n'en sera pas moins riche, ni moins significatif, ni moins près de la réalité qu'il simplifie. Pour M. Pouillon, le roman, ce sont des personnages, et la vérité du roman est proportionnelle à leur profondeur vivante. Pourquoi? Parce que l'expérience de l'homme ne commence qu'à partir de la conscience et que méconnaître ce fait premier, c'est perdre toute possibilité de rejoindre l'existence humaine. Rappel fort juste et fort important. Mais il n'en résulte pas que le fait de la subjectivité ne puisse se traduire que dans le « Je » des personnages, dans la manière dont l'écrivain respecte, en des existences qu'il imagine, les conditions réelles de l'existence consciente et de ses rapports avec d'autres consciences. D'abord parce que, si cela était, le genre du roman serait nul. Rappelons-nous la définition du « roman-avec », celui qui de tous est le plus proche des attitudes de la vie réelle, « Être « avec » quelqu'un, dit M. Pouillon, ce n'est pas avoir de lui une conscience réfléchie, ce n'est pas le connaître, c'est avoir « avec » lui la même conscience irréfléchie de soi. Comment, en effet, pourrions-nous à ce moment-là nous distinguer de lui? » Mais, en vérité, comment ne pas nous distinguer de lui? Si « le roman-avec » nous invite à un genre de rapports où il nous faut vivre avec quelqu'un d'autre, exactement comme celui-ci vit avec soi, il faut bien y découvrir une tricherie de principe, car l'existence ne nous propose rien de semblable et au contraire, même si l'on reconnaît que les relations avec autrui sont des relations immédiates, elles sont telles qu'elles ne nous font rejoindre autrui que comme étant autre, à jamais différent de nous. C'est dans le roman et le roman seul que l'on peut « se mettre dans la peau des personnages »; seul le lecteur se laisse glisser dans une existence qui n'est pas la sienne et, grâce au vide fascinant que crée la lecture, accepte de vivre en dehors de soi, comme s'il n'était plus rien qu'autrui.

C'est bien là ce qu'il faut appeler une tricherie, tricherie essentielle à l'art, à l'art romanesque en particulier, mais il n'y a pas à s'en désoler, si c'est à partir de cette imposture que la vérité de l'art commence. Quand M. Pouillon, dans un passage que nous avons cité, souligne qu'il y a toujours un peu de mauvaise foi en littérature, il rappelle avec ménagement la littérature à son mensonge. De ce mensonge, celle-ci ne peut se défaire, ni le dissimuler, ni s'y dérober. Il l'entretient elle-même dans un doute perpétuel sur sa valeur, au

point que ce doute s'incorpore à tout ce qu'elle fait, est le principe de ses œuvres et la mesure de leur authenticité.

Le roman est une œuvre de mauvaise foi, mauvaise foi de la part du romancier qui croit en ses personnages et cependant se voit derrière eux, qui les ignore, les réalise comme inconnus et trouve dans les mots dont il est maître le moyen de disposer d'eux sans cesser de croire qu'ils lui échappent. Mauvaise foi du lecteur qui joue avec l'imaginaire, qui joue à être ce héros qu'il n'est pas, qui joue à prendre pour réel ce qui est fiction et finalement s'y laisse prendre et, dans cet enchantement qui tient l'existence écartée, retrouve une possibilité de vivre le sens de cette existence. Ces relations de mauvaise foi ne sont pas propres au roman, ni à la littérature en général. Mais il est propre au roman et à la littérature de les accueillir comme telles, de se les proposer comme objet et de réussir, non sans doute à les dépasser, mais à les organiser en une expérience particulière où puisse se ressaisir le sens du monde humain dans son ensemble.

Cette expérience demande à être étudiée en elle-même et pour elle-même. Et ce n'est assurément pas une étude facile. L'une des premières questions qu'il y aurait avantage à poser concerne le fait de l'envoûtement que subit le lecteur (et aussi l'écrivain) et qui n'est pas moins actif dans les romans où l'homme se retrouve que dans ceux où il se perd, dans les œuvres qui se donnent comme des moyens de découverte que dans les livres sans arrière-plan. Il est vrai, le roman, pour celui qui écrit et pour celui qui lit, prétend être un instrument de connaissance. Mais c'est une connaissance qui commence par le vide de la fascination, une découverte qui suppose l'autorité d'une ignorance rayonnante, c'est une appréhension de l'être qui a pour condition le règne de l'absence d'être, absence qui veut être tout et se réaliser sous cette double forme paradoxale d'absence et d'absence de tout. Dans cet univers d'envoûtement et de fascination, que deviennent les apports des êtres, leurs manières de se comprendre et de vivre? Jusqu'à quel point la notion de personnage reste-t-elle alors prédominante, et dans quelle mesure l'épaisseur envoûtante de la fiction, l'existence d'un *monde* romanesque réussissent-elles à faire du roman plus qu'un rêve? Enfin, les personnages qui ont besoin de nous envoûter pour jouer leur partie avec nous, ne doivent-ils pas, à leur tour, devenir la proie de cette fascination, fascinants parce qu'eux-mêmes fascinés, incapables de se dominer jusque dans la maîtrise et la lucidité la plus grande, comme le montrent les héros classiques, ceux de Mme de La Fayette, de Benjamin

Constant, de Stendhal, aussi bien que ceux de Faulkner sur lesquels M. Pouillon a écrit des pages du plus vif intérêt? Ainsi s'expliquerait la remarque de Malraux : « En littérature, la domination du roman est significative, car, de tous les arts (et je n'oublie pas la musique), le roman est le moins gouverné, celui où le domaine de la volonté se trouve le plus limité... Et l'essentiel n'est pas que l'artiste soit dominé, mais que, depuis cinquante ans, il choisisse de plus en plus ce qui le domine, qu'il ordonne en fonction de cela les moyens de son art. Certains grands romans furent d'abord pour leur auteur la création de la seule chose qui pût le submerger. » Le roman serait ainsi le résultat le plus frappant de la mauvaise foi du langage, si celle-ci réussit à constituer un monde de mensonge à ce point digne de foi que son auteur même se voit réduit à rien à force d'y croire et si en même temps elle fait du mensonge de ce monde l'élément de vide dans lequel vient enfin apparaître le sens de ce qui est le plus vrai.

Maurice BLANCHOT.

APRÈS L'HISTOIRE, LA GÉOGRAPHIE LITTÉRAIRE

Au nombre des livres que j'ai reçus ces temps derniers, je trouve une histoire de la guerre de Cent ans, une histoire de France, une histoire de la Commune, une histoire du surréalisme, une histoire de la littérature française classique, une histoire des œuvres et de la pensée de Stendhal; cent histoires. Peu avant la guerre, paraissait une *Histoire de dix ans*, celle des dix années précisément qu'à peine venions-nous de vivre; je ne m'étonnais donc pas quand Lina Morino, vers 1936, écrivait l'histoire d'une *Nouvelle Revue Française* que je recevais chaque mois. Des techniques au sentiment religieux, il n'est rien qui ne soit offert en pâture à l'historien, ou dont l'historien ne veuille faire sa pâture. Les histoires de n'importe quoi emplissent nos bibliothèques; les méthodes historiques supplantent toutes les autres et déjà l'on peut se demander si, succédant au dix-neuvième, qui serait le siècle de l'histoire, le vingtième ne sera pas celui de l'histoire de l'histoire.

Paradoxale en vérité, cette fureur historiciste : car la terre, que l'on sache, demeure cloisonnée en clans et en nations qui écrivent sans sourciller autant d'histoires différentes qu'il est de parties (ou de partis) intéressés à chaque fait. Voyez dans *Ibn Khaldoun* l'image que reçut des Croisés un musulman subtil et cultivé : elle ne ressemble guère à celle que se formaient des Croisés les Croisés mêmes. Ou bien consultez, dans les diverses éditions de la *Grande Encyclopédie Soviétique*, les biographies successives de Trotzki, Zinoviev, Boukharine ou Kamenev : un seul pays, un seul parti, quatre ou cinq histoires. Certes, on écrirait moins d'histoires, si seulement on écrivait l'histoire. Il faut donc souhaiter que l'histoire enfin soit possible; que, « récrite après avoir été concertée entre tous les peuples et limitée à une seule version », elle consente

à « prendre pour sujet tout l'homme et du plus loin que tous les documents le permettent ». (André Breton, *Arcane* 17).

Mais, à supposer que l'homme devienne assez sage pour admettre ce principe, et l'appliquer avec zèle, que de difficultés s'opposeront à son projet! Comment rassembler *tous les documents* qui, pourtant, sont nécessaires? Comment savoir qu'on les a rassemblés? ou si des paroles, dont il ne reste aucune trace, n'ont pas eu plus de poids que tous les documents? Comment connaître tous les nez de toutes les Cléopâtres? Supposons l'historien qui contre toute attente a tout rassemblé dans toutes les archives de tous les pays du monde? Quand aura-t-il tout lu, en turc et en mongol, en basque et en thibétain? Plus encore que les histoires partisanes, l'histoire unique exigera donc de l'homme qu'il renonce à ses fiches et commette un acte de foi; faute duquel il se condamne au silence. Ainsi Pelliot, qui nous aurait donné l'histoire unique de l'Asie. Nous voilà réduits à Grousset. Tel est un danger de l'histoire.

On en connaît plusieurs autres, dont celui-ci : il était toujours une fois où le passé de l'historien, son passé bien net, bien logique, avait angoissé un ministre ou un général pour qui c'était de l'avenir : un avenir bouché, comme tous les avenirs; un futur contingent, comme disent les savants; un terrible futur dont on cherchait sans doute à percer l'opacité, mais non point en lisant l'histoire. Non. En consultant fakirs et tireuses de cartes. Les historiens continuent cependant à justifier tout ce qui fut, à tout comprendre. Et comment les en condamner? Waterloo, Stalingrad nous sont donnés une fois pour toutes. En vain essaya-t-on de récrire l'histoire d'un monde où c'eût été Grouchy, non Blücher... Ce fut Blücher, et pour jamais, et pour tous les historiens. Pour Napoléon, ce pouvait, et ce devait être Grouchy.

Etc...

Or, toutes les plaies de l'histoire générale, elles affectent ce genre aujourd'hui qui envahit nos universités, pour le dam de nos lettres et l'ennui de nos étudiants : l'histoire qu'on dit littéraire. Encore, s'il s'agissait d'histoire vraiment littéraire! Si l'on étudiait la naissance, la floraison, la mort des genres selon les divers pays, les églises, les structures sociales; si l'on comparait les techniques; si l'on reconstituait la gestation des œuvres, depuis le moment où l'idée vague en naît chez celui qui va créer, qui contesterait la pertinence de l'histoire? Et le récit des avatars que subissent les ouvrages, celui des mythes en qui les artistes se perpétuent, qui donc ne voudrait

l'écrire? Pour un petit nombre de gens, parmi les soi-disant historiens littéraires, qui se vouent à ces disciplines, combien s'épuisent encore à compiler des biographies, ou des bio-bibliographies : je connais tel stendhalien qui depuis un quart de siècle entasse fichiers sur fichiers afin de recomposer les minutes d'Henri Beyle. Quoi d'étonnant si tel doit étudier la jeunesse d'un écrivain, laissant l'âge mûr à quelque autre érudit, la vieillesse enfin au troisième larron. Plusieurs de ces savants, n'ayant guère le temps de vivre, vivent par procuration les aventures qu'ils rencontrent au coin des fiches. Pour apprécier les contes de Musset, je consens qu'il faille soupçonner la liaison du poète avec une merlette; mais on jouit fort bien d'*Hérodiade* en ignorant Méry Laurent. Tel vous dira pourtant que Mme Os avait le pied petit et, par conséquent, le *barathrum grande.* Par vertu, nos historiens des lettres en viennent à doctement compiler la vie des femmes qui ont couché, ou qui n'ont pas couché, avec nos meilleurs écrivains.

Et dire que dans l'intention de celui qui la fonda, l'histoire littéraire devait réagir contre les fantaisies de nos Lemaîtres, ou les erreurs des partisans, afin de restaurer la critique oubliée! Les disciples de Lanson se soucient bien de la critique! Et puis, le temps leur manque pour juger. D'éperdues recherches d'histoire ne laissent à ceux qui s'y livrent aucun loisir pour les travaux du goût. Et comme elles leur imposent de fréquenter force documents mal écrits, force ouvrages mineurs, force articles de confrères, l'esprit s'accoutume aux tours vicieux, au style de concierge : voyez Gustave Cohen. Loin de former le goût, l'histoire l'émousse, le pervertit et, pour finir, le tue.

« Il n'y a plus en France de professeurs de lettres », me disait Paul Hazard en 1940. Tout le monde le sait; les étudiants se plaignent, ceux surtout que nous faisons venir des pays étrangers pour leur enseigner le français. Je commençais pourtant à prendre espoir : après la thèse de Jean Prévost sur *La création chez Stendhal* et celle de M. Jacques Schérer sur la prose de Mallarmé, nos maîtres allaient-ils accepter d'autres thèses de critique? Et puisque Jean Hytier, professeur en Alger, publie son *André Gide* et ses *Arts de Littérature*, puisqu'il écrit, en note à ces derniers essais, qu'il les a « soigneusement séparés de l'histoire littéraire, non qu'il ne reconnaisse ni même n'admire souvent les résultats auxquels celle-ci peut aboutir, mais parce que les deux attitudes sont radicalement étrangères l'une à l'autre », j'allais donc espérer la réforme qui

s'impose; on allait dissocier les cours; à des historiens, rattachés aux sections d'histoire, on allait confier les exposés d'histoire littéraire; à des écrivains rompus aux méthodes pédagogiques, il appartiendrait d'expliquer vraiment les textes, et de réconcilier les étudiants avec les lettres; le temps allait cesser où l'on pourrait lire, dans une revue argentine : « A voir la langue qu'il écrit, on frémit à la pensée que M. Gustave Cohen était professeur en Sorbonne ». Hélas, M. Cohen a retrouvé sa chaire; il continue à enseigner le charabia. Pour aggraver notre inquiétude et comme pour relayer une discipline qu'on croyait assagie, voici naître, deux fois hélas! la géographie littéraire.

M. Auguste Dupouy, à qui nous devons la première *Géographie des Lettres françaises*, se réclame de Lanson. Plus précisément d'un certain *Programme d'études sur l'histoire provinciale de la vie littéraire en France.* Il aurait dû, ce M. Dupouy, se réclamer aussi de Philippe Pétain. Son livre parut en 1942. Il y raille « l'une et indivisible », l'exécrable république; avec les intendants de police, il s'y fait le champion du repli régionaliste. Certes, M. Dupouy est trop bien élevé pour « substituer la géographie à l'histoire » des lettres. Il ne veut que combiner ces disciplines. Le début de son manuel se rapprochant de l'histoire; la fin, de la géographie. Une hégémonie normande, que suivit une hégémonie artésienne et champenoise, une renaissance du Val de Loire, une seconde hégémonie normande (celle de Malherbe et Corneille!), l'empire de Versailles et de Paris enfin, jalonneraient notre histoire littéraire. On voit comment la géographie se combine ici à l'histoire : Pascal et Claude Mermet, Chateaubriand et Le Goffic, Renan et Hello servent à la démonstration car, si l'on veut bien excepter quelques illustres, notre littérature, n'est-ce pas, se compose d' « une foule d'écrivains inconnus ». Soit. Mais les troubadours? Fichus troubadours, qui gênent M. Dupouy. « Le lyrisme d'oc est une fleur séduisante, mais peu variée, et qui s'est flétrie ». Pudeur exquise. Les troubadours se sont flétris! « Quel fut l'obstacle à un épanouissement plus large? La croisade contre les Albigeois? Elle aurait *étouffé dans le sang* la voix des troubadours? C'est une opinion plus proclamée que contrôlée. L'histoire nous apprend d'ailleurs que la force ne prévaut pas contre l'esprit, quand il a pour lui la vertu de persévérance. » L'histoire nous apprend justement le contraire et que les Espagnols, avec quelques fusils, et deux douzaines de chevaux, ont su anéantir l'Amérique précolombienne, sa religion, ses arts et sa littérature.

L'histoire nous apprend aussi le destin des Albigeois. Guillaume le Breton, dans ses *Grandes Chroniques de France* déclare que soixante mille personnes périrent à Béziers; le légat du Pape en avoue trois fois moins, mais non sans reconnaître en ce modeste carnage et dans l'incendie de la ville, « la vengeance divine merveilleusement à l'œuvre »; d'autres témoins fixent à soixante-dix, ou cent mille, le total des victimes. Après Béziers, trois cents villes, deux cents châteaux subirent le même sort. *Innumerabiles etiam hæreticos, peregrini nostri cum ingenti gaudio combusserunt.* Solidaires des Albigeois, de nombreux troubadours montèrent sur les bûchers. On comprend qu'ils s'y *flétrirent.*

Évêques et dominicains pourchassaient dans la poésie d'oc les vestiges de l'hérésie et ses « chants de vanité » :

un escuier il avait
qui du siècle trop bien chantait.
Il li deffent que plus n'en die
et il chante de dame Marie...
A l'escuier moult grief estoit
mes obéir li convenoit.

Pour avoir refusé de se renseigner sur le sort des Albigeois [1], M. Dupouy ne peut répondre à la seule intelligente question qu'il se pose en son traité : la plupart des poètes français naquirent en domaine d'oïl; pourquoi? Si le *trobar clus* n'est pas mort « *dans ls sang*, mais de mort naturelle, par épuisement », et si la langue d'oïl a remplacé un parler défaillant, comment se fait-il que cette langue française, féconde au val de Loire, ne donne rien dans le Midi? Dès 1920, dans *Les Marges*, M. Jacques Chaumié s'interrogeait à ce propos, et interrogeait ses lecteurs. On se mit d'accord pour décider que si les méridionaux de langue d'oc connaissent assez bien le français pour « en faire un bel instrument de prose », il « ne leur est pas assez profondément et intimement consubstantiel » pour leur permettre les « jeux à la fois spontanés et délicats de la poésie versifiée ». Mais cette langue provençale, qui florissait au XIIe siècle, et que tout semblait destiner à l'avenir qui fut celui du français, pourquoi donc, dès le quatorzième, tombe-t-elle au rang de patois, sinon par la vertu des bûchers dominicains?

1. Robert Briffault, *Les troubadours et le sentiment romanesque*. Éditions du Chêne.

La seconde moitié du livre de M. Dupouy ne vaut pas mieux que la première. Elle commence pourtant bien, par quelques mots de Gourmont. Celui-ci, qui voulait dresser une carte intellectuelle de la France, prétendait distinguer une région des poètes, une autre des savants, une autre des philosophes. Les terrains primaires produiraient les poètes; le jurassique, les cerveaux; le crétacé, les mystiques. On espérait que M. Dupouy reprendrait l'idée de Gourmont, pour la combattre ou l'éprouver. André Siegfried n'a-t-il pas démontré que, dans telle circonscription électorale, les voix de droite et celles de gauche dépendent strictement de la géologie : les limites géologiques correspondant à des frontières économiques et religieuses, donc électorales. Ne vaudrait-il pas d'appliquer au phénomène littéraire une méthode qui permît d'éclairer un phénomène politique? Ce fut déjà l'intention de Cousin qui vit en Descartes le type du Breton, né en terrain primaire. Descartes, par malheur, n'était qu'un Tourangeau mâtiné de Poitevin. Lorsque M. Dupouy veut corriger Cousin, et cherche à définir le caractère du Breton, il y trouve sans peine et à la fois les signes de la gaîté et ceux de la délectation qu'on appelle morose : les joyeusetés de la *Chanson du Cidre*, due au génie de M. Le Guyader, et la tristesse du Nantais Meschinot qui se disait « banni de liesse ». Il y trouve Hello et Renan. On en dirait autant du reste de la France. Du Maine, par exemple (je suis maniau), qui donna en même temps Cheverus et Volney, Trohel et Alfred Jarry, Jules Renard et Paul Lintier. Encore faudrait-il observer que les trois plus grands écrivains de cette région, Volney, Jarry, Jules Renard, semblent devoir leur pensée, leurs sentiments, à la répulsion que leur causait un pays des plus sales, des plus cafards, des plus bornés, celui qui partage avec la Meuse l'honneur de compter le plus haut pourcentage de voix réactionnaires.

« Comment s'entendre sur les dominantes spirituelles de telle ou telle province? Comment surtout s'assurer, dans un pays comme le nôtre, où les populations ont été si continument et si intimement brassées, qu'un écrivain soit d'une province pure, c'est-à-dire qu'aucun de ses ascendants ne soit métissé avec quelqu'un d'une autre province?... Il est douteux qu'on atteigne rien de significatif en explorant les généalogies de nos écrivains, bien qu'eux-mêmes mettent souvent quelque complaisance à y inviter le lecteur. André Gide se tourmente assez vainement à doser la part en son esprit des atavismes languedocien et normand. Que Victor Hugo soit né d'un sang breton et lorrain à la fois, est-ce que cela nous aide à mieux

comprendre quelque partie de son œuvre? » Tout cela est assez mal dit, un peu moins mal pensé. Tout cela crève assez bien les vessies de M. Dupouy. Tout cela, nous le lisons dans la *Géographie Littéraire* de M. André Ferré.

Mais alors cette géographie? Où va-t-elle se nicher? Dans son travail sur la *Géographie de Marcel Proust*, M. Ferré s'explique. Après avoir condamné, comme tissue de métaphores, la géographie littéraire de Thibaudet (versants, bassins et confluents), il en propose une autre, plus naïve et moins subtile, incapable enfin de prendre « dans les lettres non seulement la place d'une partie dans un tout, mais encore celle d'un principe de classement, de connaissance et peut-être d'explication ». Exemple, Marcel Proust : « On l'y verrait localisé dans le plus riche des terroirs intellectuels et littéraires de notre pays, celui où un certain génie à la fois critique et créateur n'a cessé d'éclore, de François Villon à Anatole France, en passant par Molière, Voltaire et tant d'autres. La flèche le reliant à Illiers, pays natal du docteur Adrien Proust, le montrerait héritier de cette bourgeoisie parisienne qui se recrute dans la province la plus proche géographiquement de la capitale (Beauce, Champagne, Normandie); et un pointillé ténu, amorcé en direction de la Palestine, y rejoindrait d'autres pointillés semblables, rattachant des écrivains comme Montaigne, par l'ascendance maternelle, à de lointaines origines juives qui ne sont peut-être pas négligeables pour comprendre certains caractères de leur œuvre. »

Ces flèches, ces pointillés, peuvent-ils nous dissimuler que la géographie ainsi conçue ressemble comme une jumelle monovulaire à celle de M. Dupouy, de Taine et de Gourmont? Ce Dupouy, ce Taine, ce Gourmont qu'ailleurs M. Ferré qualifie de naïfs. Reconnaissons qu'à la différence de M. Dupouy, M. Ferré prodigue en son essai les cartes géographiques : carte des voyages de Voltaire, carte des quartiers de Paris qui sont mentionnés dans l'œuvre de Marcel Proust; itinéraire de Montaigne en Italie, ou de Flaubert en Bretagne. Mieux encore : il a imaginé un système de légendes, analogue à celui de nos cartes d'état-major, et qui permet de dresser sans erreur les « cartes biographiques d'écrivains » : un petit rond signale un lieu de bref séjour; un rond plus grand, un lieu de plus long séjour; quatre ronds l'un dans l'autre, un lieu de quatre séjours; un rond bardé d'épines, un lieu de séjour hostile ou déprimant, etc... Ce faisant, notre auteur a le sentiment d'égaler Victor Bérard et sa reconstruction des voyages d'Ulysse : autre chose, pourtant,

porter sur un planisphère une ligne joignant Bordeaux à l'île Bourbon — et c'est ainsi fonder la géographie littéraire de l'œuvre baudelairienne — autre chose gratter la poussière de vingt-cinq siècles et retrouver sous le palimpseste homérique les premiers portulans méditerranéens. Si la géographie littéraire consistait en graphiques ingénieux où nous lisons que Proust connaissait mieux Passy que la zone, nous serions tous des géographes littéraires : à l'occasion d'une exposition André Gide, nous avons en effet porté sur des cartes les voyages de l'écrivain; c'était en toute innocence, et sans réclamer, pour notre dessinateur, une chaire en Sorbonne; sans même supposer que « les différences d'inspiration entre Corneille et Racine pourraient s'inscrire au moins approximativement sur une carte d'atlas, où seraient figurés les différents lieux où se passe l'action des pièces de chacun de nos grands tragiques ».

S'il est vrai que la géographie humaine doit se refuser à tout expliquer par les climats, les reliefs, les régimes des eaux, à plus forte raison toute géographie littéraire devrait-elle se méfier de ses cartes et de ses légendes. Les humeurs qui commandent, ou modifient les mouvements de notre cœur, de notre sympathique, les milliards de réactions cellulaires qui composent notre vie végétative régiront toujours notre imaginaire avec plus de rigueur que les roches et les pluies du pays qui nous a vu naître (à moins que, nés sur un terrain dont les eaux nous aient faits goitreux...). M. Ferré, d'ailleurs, en a conscience et remords; il accorde peu de prix à la géologie et reconnaît que *l'intérêt géographique du problème littéraire commence au moment précis où devient moins sensible son intérêt littéraire.* Il borne donc ses ambitions à recenser ceux qu'il appelle gracieusement « les écrivains indigènes de nos possessions » d'outre-mer (Rabearivalo, je suppose, Césaire, Senghor). Croit-il ainsi fonder la géographie de nos lettres, ou encore en dressant une carte de France qui relèverait tous les lieux dont l'aspect s'est trouvé touché, ou retouché, par l'art d'écrire : « sites où la littérature est rappelée par un buste ou une statue, une stèle ou une borne, une fontaine ou un jardin, une maison ou un tombeau. » A défaut de la carte, nous avons déjà la légende. Un petit carré noir, surmonté d'une croix, marquera le tombeau d'un écrivain athée; des tours à poivrière, que Verlaine vécut à l'hôpital une bonne part de sa vie. M. Ferré, qui tient à se découvrir des raisons malgré tout d'enseigner sa géographie, regrette enfin que l'Angleterre soit le seul pays au monde qui possède, à Stratford-sur-Avon, une Mecque litté-

raire. L'animation de la ville, son trafic, l'affluence dans les magasins qui vendent à tout venant la tabatière de grand homme, voilà bien, cette fois, la géographie littéraire. Voilà surtout une équivoque : on nous disait d'abord que la géographie saurait expliquer l'inspiration de Shakespeare, et que tout homme né à Stratford-sur-Avon avait quelque chance de créer un Hamlet; on en vient à nous révéler que les œuvres de Shakespeare sont « à l'origine d'une industrie, d'un commerce et de mouvements de population comparables à ceux auxquels donne naissance la vie d'un saint dont le tombeau fait des miracles ». La première proposition créerait en effet une curieuse discipline et digne de notre attention; proposition que M. Ferré lui-même ne soutient que pour la nier. L'autre, incontestable, en quoi peut-elle intéresser un écrivain, un critique, un professeur de lettres ? Que les besoins spirituels des hommes aient modifié des villes et la circulation, nous le savons depuis longtemps. M. Robert Capot-Rey consacre à ce phénomène un chapitre entier de sa *Géographie de la circulation sur les continents :* la circulation des hommes, considérée dans ses rapports avec leurs besoins spirituels, intéresse le géographe. Jamais elle ne m'aidera, ni n'aidera qui que ce soit à mieux jouir d'un poème, à mieux écrire en prose.

Il est des morts qu'il faut qu'on tue. Des mort-nés, également : la géographie littéraire.

ETIEMBLE.

SITUATION PRÉSENTE DE LA CULTURE AMÉRICAINE[1]

Le problème de la culture et de la démocratie est depuis longtemps posé dans la société américaine. Pas un jour ne passe sans que l'on entonne des péans à la gloire de la Démocratie américaine. Il n'est pas un peuple au monde qui s'entende dire aussi souvent que le peuple américain est libre. Pendant la guerre, en particulier, cette affirmation de la liberté américaine et de la démocratie américaine n'a eu de cesse. Cependant, cette littérature de propagande ne saurait être retenue lorsqu'on veut étudier sérieusement le problème de la culture et de la démocratie. De même qu'en politique nous ne jugeons pas les personnages politiques uniquement sur leurs discours, mais sur leurs actes, de même lorsqu'on aborde le problème de la culture d'une société, notre appréciation et notre jugement doivent se fonder sur ce qui a été fait, ce qui se fait et les tendances qui annoncent l'avenir.

Avec cette idée présente à l'esprit, une analyse sommaire s'impose de la situation de la culture en Amérique. On a investi dans ce pays des centaines de millions de dollars dans la culture. La culture est, à la lettre, une industrie rentable. De plus en plus on l'organise à l'échelle des grosses affaires et sur le mode des monopoles. C'est maintenant un fait connu que l'édition a atteint le stade de la grosse industrie et que les premiers signes sont apparus d'une évolution dans le sens de la concentration.

Or il est manifeste que toutes les conditions matérielles existent aux États-Unis pour la création d'une grande culture populaire. Même en temps de guerre, les conditions existent pour la création

1. *The Western Socialist*, juillet 1946.

d'une vraie culture de masses, pour une renaissance culturelle démocratique. La raison pour laquelle le problème de la culture et de la démocratie n'a pas été résolu aux États-Unis ne réside nullement dans l'absence de conditions matérielles favorables. Ce problème, en effet, ne peut être pratiquement résolu sans une technique avancée facilitant à la fois la production en masse des objets culturels et leur distribution aux masses. De même que la véritable liberté est incompatible avec la misère, l'insuffisance de la production, de même une véritable culture démocratique de masses est impossible tant qu'il y a pénurie d'instruments culturels. Une culture de masses exige l'abondance, la prospérité. Elle requiert des techniques, des machines, des méthodes perfectionnées de production et de distribution. Elle n'est possible que si le niveau de la culture littéraire est très élevé et si les masses populaires ont suffisamment de loisirs pour avoir une expérience des objets et des œuvres de culture. Des écoles gratuites, de bonnes bibliothèques publiques, des musées, tout cela aussi est nécessaire à la création d'une culture de masses. Mais tout cela existe aux États-Unis. Pourquoi donc n'y a-t-il pas de culture vraiment démocratique? Pourquoi la plupart des personnes intelligentes et sérieuses qui s'intéressent à la culture sont-elles si découragées, si amères et si déçues quant à l'état de la culture américaine? C'est là une question qui appelle à grands cris une réponse. La culture d'une société, d'une époque, est la conscience de cette société, de cette époque. En ce sens, plutôt que selon la conception qui considère la culture comme un pur ornement, une pure décoration, nous pouvons dire que la culture d'une société, d'une époque est la justification de cette société, de cette époque. Elle exprime, d'une façon condensée et concentrée, l'état moral de cette société, de cette époque.

On admet communément que la liberté est indispensable si on veut une culture vraiment démocratique. Les hommes doivent être libérés de la peur, être libres de sentir, de penser sincèrement et vraiment. Et ils doivent avoir la possibilité d'exprimer sincèrement ce qu'ils pensent et ressentent. La liberté dans une société exige que tous les points de vue, toutes les nuances d'opinion, toutes les variations de points de vue aient la possibilité de s'exprimer. Cela exige la discussion claire, intense et sérieuse de tous les problèmes. L'homme n'est pas réellement libre s'il ne peut user de sa liberté, s'il ne peut l'exprimer.

Si l'étendue du domaine réservé à la liberté est telle qu'on ne peut en user ainsi qu'en conversation avec des amis, dans les salons ou

chez soi, la liberté ne signifie pas grand-chose. La liberté doit faire partie de la vie publique et pas simplement des discussions privées entre amis. De plus, le domaine de la liberté doit s'étendre à mesure qu'on se rapproche des masses. Cela signifie que la liberté devrait être la plus large possible dans tous les organes de l'expression populaire. Aux États-Unis, c'est exactement l'inverse qui existe. Plus on se rapproche des masses et plus la liberté d'expression se rétrécit. Cependant, je le répète, la culture est devenue, aux États-Unis, une industrie et un commerce très fructueux. Elle a atteint un marché de masses. Dans notre forme de société, un marché de masses implique une organisation fondée sur l'investissement d'un capital relativement important. Et ce capital doit s'accroître, il doit produire un accroissement de capital. Or les nécessités qu'implique l'accumulation de capital ne sont pas compatibles avec une liberté d'expression dépourvue d'entraves. Aussi en règle générale, plus un organe prend d'importance dans l'industrie culturelle, moins il admet de liberté d'expression. C'est là un fait qui a frappé presque tous les écrivains.

La plupart des gens sont si accoutumés à cette situation qu'ils n'y prêtent pas attention. Si vous en faites la remarque, beaucoup vous regarderont avec surprise et demanderont à quoi bon parler de ce que tout le monde sait. Toutes sortes de rationalisations sont alors proposées. On nous dit que le prix de la liberté est une éternelle vigilance. On nous apprend que l'écrivain, le penseur, le radical doivent toujours affronter l'opposition. On nous suggère qu'on a toujours affaire aux Philistins. En général, ces rationalisations, directement ou indirectement, concluent que des conditions de répression relative sont éternelles et naturelles. Ce qui a toujours été doit être. Des conditions de répression sont inévitables. Il y a des lois de la nature, de la nature humaine. S'il en est ainsi, la logique demande que nous en tirions les conclusions qui s'imposent et que nous cessions de parler de liberté, de démocratie. Mais peu de gens croient cela. Sous toutes les rationalisations de ce genre, se cache le snobisme, et souvent une lâcheté morale. La plupart de ceux qui croient que la nature humaine est telle que l'homme est incapable d'être libre veulent dire en réalité que la plupart des hommes sont incapables d'être libres, mais qu'il en va différemment en ce qui les concerne. En d'autres termes, ils ont un mépris caché, sinon manifeste, des massees. De plus un certain nombre de ceux qui raisonnent ainsi sont des gens qui profitent eux-mêmes des conditions présentes de la culture améri-

caine. Un certain nombre de ces raisonneurs ont de bonnes situations dans la culture, dans le cinéma, la radio, la littérature, le journalisme, les universités. Bon nombre d'entre eux, dans leur jeunesse, ont rêvé d'autre chose. Ils rêvaient d'être des artistes libres, des radicaux et des révolutionnaires libres, des hommes libres. Ils ont survécu à leurs talents, à leur idéal, au meilleur de leur vie. Leurs rationalisations sont intéressantes en ce qu'elles nous renseignent sur ce qui s'est passé dans la vie américaine, mais on ne peut les accepter comme des explications objectives de cette évolution. Et en même temps que des raisonneurs sur la nature humaine, nous nous apercevons qu'ils sont presque tous de bruyants démocrates en paroles.

Considérons quelques aspects significatifs de la situation culturelle présente. Pour autant qu'il s'agit de la création d'une culture démocratique, la littérature populaire destinée à un grand public doit être envisagée avec sérieux et gravité. Celui qui écrit, en particulier celui qui écrit pour un grand public, comprenant beaucoup de ceux qui ont eu moins que lui la possibilité de s'instruire, devrait avoir un sentiment de responsabilité non seulement à l'égard de lui-même, de ses valeurs personnelles, mais aussi à l'égard de ceux pour qui il écrit. Sans cela il est pratiquement inévitable que l'on ne finisse par mépriser les masses. Et que ce mépris existe, c'est là un fait bien connu. J'y ai fait allusion à propos des raisonneurs qui pensent que la nature humaine — celle des masses populaires, et non la leur — est impossible à cultiver réellement. Ce mépris s'exprime d'innombrables manières. En voici un exemple simple. Au cours d'une réunion de la *Authors League of America*, un auteur dramatique bien connu, qui a gagné la célébrité en collaborant à une pièce qui ne cesse de lui rapporter de l'argent, déclara qu'aujourd'hui, Broadway attire énormément « d'argent idiot ». C'est là apparemment un lieu commun dans les cercles de Broadway. Lorsque Broadway prospère, il attire de « l'argent idiot ». Autrement dit, ceux qui affluent dans les théâtres sont idiots. Ils ne sont pas trop idiots pour donner leur argent : ils sont seulement trop idiots pour comprendre les profondeurs des pièces, particulièrement des pièces qui sont remarquables par leur manque de profondeur, de sérieux et de toutes qualités susceptibles de retenir un esprit sérieux. Et notez bien que dans le cas considéré, ce mépris de « l'argent idiot » s'applique non pas aux masses populaires, qui ne peuvent généralement se permettre d'aller voir les pièces de Broadway, mais à des gens plus fortunés. En général, une

des attitudes les plus communes du monde du théâtre demeure plus ou moins celle exprimée dans la fameuse phrase de Barnum ; « Chaque minute il naît un homme quelque part ».

Considérons la critique littéraire populaire. C'est un fait bien connu que la liberté en matière de critique littéraire a un champ réduit. Beaucoup de critiques s'en rendent compte et se restreignent en conséquence. Les critiques littéraires trop sévères sont généralement indésirables. Cela signifie qu'on n'attend pas vraiment du critique qu'il pose des questions. Car lorsqu'on pose des questions sérieuses, on est obligé d'être plutôt exigeant. De nos jours, il reste plus de liberté d'expression dans l'édition que dans la plupart des autres secteurs de la culture, bien que ce domaine même aille en se réduisant et se soit encore réduit pendant la guerre. Mais cette liberté relative de l'édition, qui pourrait être salutaire, est constamment tenue en échec par les pratiques courantes et les conditions de la critique littéraire. Le relâchement, la légèreté, le manque de sérieux et d'acuité, qui caractérisent tant de critiques, adoucissent immédiatement les différences de point de vue exprimées dans les différents livres. La situation a dégénéré au point que dans bien des cas, les critiques ne peuvent pas ou n'osent pas énoncer clairement et lucidement l'objet, le sens, les tendances d'un livre radicalement critique. Trop souvent, il est à peu près impossible de saisir la signification d'un livre d'après les comptes rendus. Dans le cas des livres à succès, il n'y a bien souvent à peu près aucune différence importante entre la plupart des critiques. Une unanimité assez surprenante se manifeste. Les faits sont traités à la légère. Les critiques contiennent peu de discussion véritable. Cet accord des critiques n'est pas un accord du goût et des idées : c'est seulement de l'automatisme, de simples précautions de sécurité. L'espace et l'attention réservés aux livres sont aussi significatifs. En gros, la plupart des livres qui retiennent l'attention sont des « livres sûrs ». Un livre sûr est un livre qui ne met pas sérieusement en doute les valeurs et les mœurs existantes. Souvent dans la plupart des principaux organes critiques on ne signale même pas les livres à tendances radicales. Pourquoi cela ? On s'attendrait à ce que, dans une démocratie, toutes les nuances de l'opinion soient discutées, examinées, considérées.

Considérons la situation actuelle. Les États-Unis sont la nation la plus riche et la plus puissante du monde. Nulle classe dominante n'est plus solidement établie dans ses privilèges que la classe dominante américaine. L'opinion « radicale » correspond à peine à 1 %

de la population américaine. Très certainement, moins de 1 % de la population adhère consciemment à une idéologie révolutionnaire. Toutefois, c'est toujours cette infime minorité qui critique le plus sérieusement les conditions sociales existantes. Et, l'histoire le montre, leurs critiques sont celles qui importent le plus. Pourquoi ne sont-elles pas discutées, exposées, puis examinées sérieusement et ouvertement dans les principaux organes d'opinion? Pour quelles raisons les colonnes de ces puissants organes, à de rares exceptions près, ne sont-elles pas même ouvertes aux dissidents? La situation est la même en ce qui concerne la critique des romans. Semaine après semaine, des livres qui sont oubliés en un rien de temps sont présentés comme des chefs-d'œuvre. Certains critiques font cela depuis des années. A chaque changement des courants et des marées de l'opinion et du goût, des critiques modifient leur table des valeurs. Par exemple, certains des plus vieux furent les thuriféraires d'auteurs comme Dreiser. Ils acquirent leur notoriété de « critiques » en défendant des hommes comme Dreiser et Anderson. Ils y gagnèrent du prestige. Aujourd'hui, alors que la marée populaire a changé — je veux dire la marée bourgeoise — ces hommes oublient ce qu'ils écrivaient alors, suivent la marée nouvelle et conseillent à leurs lecteurs de lire les attaques dont sont actuellement l'objet des auteurs comme Dreiser. Pas un mot sur le fait qu'ils ont aidé à élargir le public de ces écrivains. Pas un effort pour réviser leur jugement devant le public. Pas une allusion au fait qu'ils ont eux-mêmes encouragé le genre de littérature qu'ils condamnent aujourd'hui avec les critiques et commentateurs obscurantistes et les philistins. C'est le privilège de l'homme de changer d'avis et de goût. Mais il ne s'agit pas là d'un changement d'opinion. C'est tout simplement ignoble. Ces mœurs sont si communes que, lorsqu'on en parle, on provoque la surprise. Tout le monde sait cela. Tout le monde sait que les gens sérieux ne prennent pas au sérieux la plupart des comptes rendus. Ce sont simplement des morceaux dont, du moins on l'espère, un éditeur pourra tirer une citation pour vendre certains livres.

Il arrive que certains critiques, peut-être par l'effet d'un scrupule de conscience, s'expliquent au public. Ils déclarent qu'ils sont journalistes et reporters, et non critiques littéraires. Mais cela ne change rien. Comme si un journaliste ne devait pas penser, ne devait pas avoir une opinion, des vues personnelles, des goûts. Et en dehors de toute discussion sur le nom de leur métier, en fait, ces hommes jugent, critiquent, expriment des goûts, des attitudes, des opinions.

Cependant, lorsqu'on les met sur la sellette, tout ce qu'ils trouvent à dire pour s'excuser, est qu'ils ne sont que des reporters.

Certains d'entre eux sont tenus, dit-on, de faire la critique d'un livre par jour, et on ajoute : comment pourraient-ils le faire convenablement? Mais personne ne les a forcés, sous la menace du revolver, à accepter une obligation pareille. Le critique littéraire qui débite un livre par jour est une conséquence de l'organisation sociale de la culture. Il n'est pas une chose inévitable. Si la critique à cette cadence quotidienne empêche les critiques de savoir ce qu'ils font, un changement s'impose. Si ce changement s'avère impossible, il faut alors le considérer en fonction du problème de la démocratie et de la culture. Est-ce que ce genre d'activité profite à l'éducation de personne? Est-il bon à autre chose qu'à remplir d'une certaine quantité d'argent le porte-monnaie de quelqu'un?

On prend souvent la défense des critiques en arguant qu'il leur faut bien vivre, qu'ils ont un métier, que leurs patrons ont établi dans les journaux des tabous auxquels il est défendu de toucher, et ainsi de suite. Mais personne ne songe aux écrivains dans toute cette affaire. En théorie, on reconnaît aux écrivains un royaume à part. Que les auteurs doivent vivre, n'entre pas en ligne de compte. Qu'un écrivain puisse consacrer une, deux ou trois années des meilleures années de sa vie à écrire sérieusement un livre qui sera peut-être négligemment écarté, déformé, et l'auteur lui-même sera insulté par un pisse-copie qui, pour gagner sa vie, doit lire un livre par jour, et n'a pas le temps de comprendre ce qu'il lit : il n'y a rien là de mal, il est fatal que l'on se trompe en matière de livres. Aussi bien tout cela est commerce, littérature populaire, journalisme, etc. Ce n'est pas la culture. La culture est quelque chose de plus élevé que la place du marché, et ceux qui en traitent ne sont pas ceux qui se démènent en criant sur la place du marché.

S'il en est ainsi, nous devons déclarer carrément que c'est là une preuve supplémentaire que le problème de la démocratie et de la culture n'a pas été résolu, et qu'on ne fait aucun effort pour le résoudre. Si vraiment les gens pensent ce qu'ils disent quand ils parlent de démocratie, il nous faut alors porter une grande attention à ce problème. La littérature est alors de la plus grande importance. Car il est inévitable que dans toute théorie démocratique de la culture, l'idée de culture assume une valeur éducative. Et en même temps, dans toute théorie de ce genre, l'idée de donner au peuple ce qu'il demande est inadmissible. Car la liberté commence pour l'homme

avec et en soi-même, elle commence dans l'esprit et dans la conscience. Satisfaire le goût populaire, c'est tromper la liberté. Satisfaire le goût populaire pour gagner de l'argent est une chose misérable.

La vérité est que tout cela n'est pas pris vraiment au sérieux. La chose la plus sérieuse qui puisse arriver dans une critique littéraire est qu'il y soit dit quelque chose, que des questions y soient posées nettement, et que — Dieu le bénisse — le critique prenne une position « radicale ». Trop de logique, de lucidité, de pénétration : cela provoquerait sans doute une crise. Ceci s'est produit à la radio plus d'une fois. Je crois que c'est Mark Twain qui remarquait cyniquement que l'on avait la liberté de la parole aussi longtemps qu'on n'en usait pas. Cela n'est pas seulement du cynisme. A tout prendre, dans la plupart des organes culturels d'Amérique, la liberté d'expression et de pensée est un droit que l'on possède aussi longtemps qu'on s'en sert pour dire relativement peu. En général, on est libre aussi longtemps qu'on se conforme aux normes en vigueur.

En Amérique, nous avons plusieurs espèces de censure. En dehors de la censure politique officielle, nous avons une censure interne. Elle a atteint les profondeurs les plus abominables dans le code du cinéma. Souvent on lui donne le nom de conscience de ses responsabilités. Mais il est toujours possible de dissimuler n'importe quelle ignominie sous de beaux noms. Il n'existe à peu près aucun écrivain sérieux en Amérique qui ne se soit plus ou moins heurté à cette censure interne de la part de rédacteurs en chef, éditeurs et autres. C'est là un autre de ces faits d'expérience banale. Et là encore on dira : tout le monde le sait, à quoi bon en parler? Cependant il faut en parler. Car cela a trait au même problème, celui de la démocratie et de la culture. En parlant de censure à la source, je ne parle pas d'une censure réglementaire. Je parle de ces interventions de toutes sortes dont l'écrivain est l'objet, des modifications apportées à ce qu'il écrit, de la présentation de ce qu'il écrit afin de réduire les ennuis au minimum, pour que les propriétaires des organes de l'opinion ne limogent pas quelqu'un, afin d'éviter les orages, les protestations, les discussions sérieuses sur les problèmes. C'est un fait bien connu que la base réelle de ce genre de censure est de nature économique, qu'elle est en rapport avec la situation de quelqu'un, le capital de quelqu'un, les intérêts de quelqu'un. C'est un fait bien connu que ces considérations ont le pas sur le principe de la liberté d'expression. Et cela nous met exactement au cœur du problème de la démo-

cratie et de la culture. La liberté d'expression doit constamment composer avec la iberté d'investissement des capitaux.

Le temps est loin où cela devait être dissimulé, rationalisé, pour l'arracher à l'attention du public, noyé sous de vagues excuses. Il faut que ces problèmes soient discutés ouvertement et sous tous leurs aspects. Jusqu'à ce qu'ils le soient, la majorité des intéressés resteront dans l'ignorance de la situation et de l'évolution réelles de la culture américaine.

James T. Farrel.

(Traduction Catherine Le Guet.)

DE « LA CONSCIENCE MYSTIFIÉE » A LA MYSTIFICATION : *L'EXISTENTIALISME* D'HENRI LEFEBVRE

Parlant de Pascal, M. Lefebvre écrit : « Ce perfide avocat d'une cause perdue a compris que l'important n'est pas de *démontrer*, mais de *persuader*. » Cette réflexion — on devrait dire : cette confidence — éclaire l'ouvrage de M. Lefebvre sur l'existentialisme. M. Lefebvre ne tente pas une réfutation théorique de l'existentialisme : il est exact qu'on ne réfute pas une philosophie : on la dépasse. Quand on en est incapable, on « persuade », ce qui dans le langage de M. Lefebvre signifie : on discrédite, on ironise, on calomnie. « L'existentialisme » n'a donc que l'apparence d'une étude philosophique. Il ne s'adresse pas aux spécialistes et pour cause : il est trop facile à ceux-ci de constater la déficience des connaissances de M. Lefebvre, de découvrir les truquages, les citations tronquées ou falsifiées, les simplifications abusives. Non. Il est destiné aux profanes, aux curieux, à tous ceux qui désireraient quelques lumières sur cette philosophie à la mode, et le but de M. Lefebvre est de leur en faire une relation si horrible qu'ils en seront à jamais dégoûtés. Discréditer, tel est le principe, et tous les moyens sont bons.

Il s'agit donc d'instaurer une *foi*, d'enfoncer dans la tête du lecteur que l'existentialisme est une chose sans intérêt, minable, ridicule. Premier moment : l'existentialisme n'est pas nouveau : moi, Lefebvre je l'ai inventé avec quelques autres vers 1924. — Deuxième moment : l'existentialisme est une philosophie a) ennuyeuse, b) subtile, c) abstraite, d) ésotérique. Or telle était la scolastique médiévale. Donc l'existentialisme, comme la scolastique médiévale, sera détruit. — Troisième moment : l'existentialisme est un produit de la pensée bourgeoise. Or la bourgeoisie est une classe décadente. Donc l'existentialisme est une philosophie décadente.

Ces thèmes vont se retrouver dans « l'étude » des principaux

maîtres de l'existentialisme, joints à des considérations particulières mais la plupart du temps non moins extérieures. Pour « exécuter » Kierkegaard, M. Lefebvre fait appel à la psychanalyse : l'œuvre de Kierkegaard s'explique par l'impuissance, impuissance psychologique liée aux contradictions sociales. Et en toute justice, il faut reconnaître qu'il y a de bonnes pages dans cette psychanalyse de Kierkegaard comme d'ailleurs dans l'étude sur Nietzsche qui y fait suite. Mais M. Lefebvre croit-il vraiment en avoir fini avec une œuvre quand il l'a rattachée à l'homme ou à la société qui l'ont produite? Croit-il que le complexe d'Œdipe de Léonard de Vinci enlève toute valeur à sa peinture? D'autre part, s'il est vrai que Nietzsche « exprime les contradictions de son temps » on peut en dire autant de Marx et finalement de n'importe qui. M. Lefebvre prend pour une explication un principe directeur abstrait. Quand on a dit d'une névrose : « Elle a une origine sexuelle », on n'a pas fait une psychanalyse!

Mais il ne saurait être question d'entamer une discussion de méthode avec M. Lefebvre. La suite de son ouvrage prouverait la naïveté d'une telle intention, s'il en était encore besoin.

Voici comment débute le chapitre sur Husserl : « Que penseriez-vous d'un monsieur qui viendrait vous crier dans l'oreille : manger, c'est manger quelque chose! Manger, ce n'est pas avaler sa salive, ni se mordre les lèvres, ni sucer son propre sang, etc... Eh bien! le philosophe Husserl a conquis une grande réputation en affirmant que « penser, c'est penser quelque chose... »

Si bien parti, M. Lefebvre aurait pu ajouter : Descartes est le monsieur qui devint célèbre en affirmant qu'il existait, Marx celui qui découvrit que les hommes boivent, mangent, s'habillent... Malheureusement, M. Lefebvre redevient sérieux. Il a décidé de ruiner la philosophie de Husserl et à cet effet juge nécessaire une discussion « théorique ». Alors nous demandons à notre tour : « Que penseriez-vous d'un monsieur qui voudrait réfuter la philosophie de Kant et qui n'aurait pas lu la *Critique de la raison pure*? Eh bien! sachez que c'est fort identiquement le cas du philosophe Lefebvre qui pendant vingt pages s'exténue à mettre en lumière les difficultés de la « réduction phénoménologique », notamment en montrant que la réflexion altère le monde vécu, alors que ce problème a été soulevé par Husserl lui-même et que la phénoménologie s'est développée en « Critique de la Raison philosophique », comme on peut le voir chez Merleau-Ponty.

Mais M. Lefebvre qui connaît très mal Husserl ignore complètement Merleau-Ponty. « Mélange bâtard, dans le genre de la psychologie concrète de Politzer. » En une ligne — et c'est une parenthèse — M. Lefebvre se débarrasse de la *Phénoménologie de la Perception.* Il est vrai que pour en dire plus de mal, il faudrait l'avoir lue et c'est bien long, bien difficile...

Avec Sartre, on est plus à l'aise : il y a ses articles, ses premières œuvres philosophiques, ses romans; il y a des abrégés de *L'Être et le Néant.* M. Lefebvre cite à maintes reprises *L'Être et le Néant*, mais l'a-t-il lu et surtout : comment l'a-t-il lu? On est en droit de se le demander quand on le voit mettre au compte de l'existentialisme l'article de Sartre sur l'intentionnalité paru dans la N. R. F. de 39; ou bien quand il critique la notion de « hyle », de matière sensible. Ainsi, en lisant *L'Être et le Néant*, M. Lefebvre n'a pas remarqué ce détail qu'il rompait sur les points les plus essentiels avec la philosophie antérieure de Sartre; il ne s'est pas aperçu que Sartre avait si bien compris que la « hyle » était une abstraction et l'intentionnalité moins une solution qu'un problème, qu'il en était devenu... existentialiste!

Le seul texte de Heidegger que semble connaître M. Lefebvre est *Was Ist Métaphysik ?* dans la traduction insuffisante qu'en a donnée *Bifur*. Mais les insuffisances de traduction ne gênent pas M. Lefebvre, bien au contraire, puisque c'est en traduisant *Dasein* par « conscience » — en vertu d'un arbitraire qu'aucun dictionnaire, aucun texte ne sauraient justifier — qu'il peut écrire (pp. 200-201) que Heidegger accorde un privilège à la *conscience*, que le but de *Sein und Zeit* est de déterminer la structure de la *conscience*, donc finalement accuser Heidegger, comme déjà Husserl et Sartre, de subjectivisme.

Il faudrait des volumes pour relever toutes les erreurs, les contradictions, les malversations dont est fait l'ouvrage de M. Lefebvre. Pourtant l'intelligence de l'auteur n'est pas en cause : elle s'affirme trop nettement à travers toutes ces habiletés et ces ruses. Dans quel dessein en définitive *l'Existentialisme* a-t-il été écrit? Souci de vérité philosophique? Cela paraît exclu. Souci politique? On peut en douter : pourquoi ces truquages, ces déformations, ces omissions, pourquoi cet effort pour substituer à l'existentialisme authentique une philosophie fantôme finalement démolie avec des arguments empruntés aux existentialistes eux-mêmes, si M. Lefebvre n'avait pas pressenti qu'un exposé un tant soit peu objectif risquait d'enle-

ver à l'existentialisme toute apparence de nocivité? En vérité, M. Lefebvre ne croit pas au « danger existentialiste » et il y a gros à parier que s'il publie un jour, comme il l'annonce, un *Traité du Matérialisme dialectique* (en 8 volumes) on y trouvera examinées toutes ces questions : existence d'autrui, temporalité, notion de « monde », que M. Lefebvre assure « avoir été posées et résolues » par le matérialisme dialectique, mais dont on cherche en vain mention dans son petit traité de 1939. Quel est donc l'objectif de M. Lefebvre si on a de bonnes raisons de supposer qu'il ne prend guère sa critique au sérieux? Plus précisément on peut se demander : Pourquoi ces violentes attaques d'un caractère purement personnel contre ses anciens amis du groupe « Philosophies », contre Georges Friedmann notamment dont la droiture politique et intellectuelle est hors de question? Pourquoi nous dire « par souci d'objectivité » que Politzer vint tard — après Lefebvre — au marxisme et que rien en lui n'annonçait le héros; pourquoi ces anecdotes, ces confidences sans valeur significative immédiate mais qui à la longue dessinent une unité dont ne sait trop si elle est celle d'un réquisitoire ou d'une plaidoirie?

Autant de questions auxquelles nous laissons aux lecteurs de *l'Existentialisme* le soin de répondre. A défaut d'un intérêt philosophique, l'ouvrage de M. Lefebvre présente au moins l'attrait du mystère.

Raoul Lévy.

POUR LES RENCONTRES INTERNATIONALES

La Nef, *Fontaine* ont commenté les Rencontres Internationales de Genève mieux qu'on ne saurait faire. Mais il faudrait maintenant les défendre contre les critiques des communistes.

Franchement, on a dit aux *Rencontres*, comme dans toutes les réunions de ce genre, beaucoup de choses vagues, téméraires ou sottes, souvent applaudies. Guéhenno ayant fait sur l'Amérique comme pays de la liberté sans justice et l'U.R.S.S. comme pays de la justice sans liberté une de ces déclarations dont il sait lui-même comme elles sont approximatives, ma voisine, une Anglaise, nota fièvreusement sur son carnet ce *Guehenno's splendid statement*. Comme disait Hegel en considérant les montagnes, « c'est ainsi ». Les discussions entre intellectuels ont quelque chose de la cérémonie et du spectacle dès qu'ils sont plus de deux. A plus forte raison quand le public y est admis.

Il est hors de doute que celui des *Rencontres* n'était pas porté sur le communisme et n'y entendait pas grand-chose. Il se précipita à la conférence de Bernanos, que le hasard me fit manquer, et qui fut, dit-on, impossible. Elle eut lieu dans une salle dix fois grande comme l'amphithéâtre de l'Université où furent données toutes les autres. Elle fut sans doute la manifestation la plus voyante de cette décade. Mais plutôt en marge des *Rencontres*, comme le théâtre et les concerts. On n'en dit pas un mot dans les *Entretiens* publics, qui pourtant étaient destinés à la discussion des conférences. Il y eut, dans le style de l'anticommunisme hargneux, quelques mots d'André Rousseau sur la « politisation de la Résistance par les communistes », vivement et justement relevés par Guéhenno. Il y eut encore dans le style de l'anticommunisme allusif et spirituel un bref passage de Rougemont, — un Rougemont transformé par son public natal, non pas souriant et élégant comme à Paris, mais sévère et musclé comme un conducteur de peuples. Pour être tout à fait scrupuleux mentionnons encore le célèbre *vibrato* de la fin et des moyens, exécuté par Guéhenno, — à vrai dire d'une manière peu convaincante. Car,

à peine avait-il repoussé du pied les moyens violents et tortueux, l'orateur ajouta que certes les démocraties n'étaient pas toutes pures, mais qu'en elles les principes demeuraient et que la vertu était « sauvée par cette hypocrisie », — ce qui est une étrange manière de défendre la pureté des moyens. Tel est le bilan de la polémique contre le communisme aux *Rencontres.* C'est peu. Pour tous ceux qui les ont suivies, l'essentiel a été la discussion de Jaspers et de Lukacs, et Lukacs, aidé de quelques moindres personnages, ne s'en est pas si mal tiré.

Même si l'on pense (c'est mon avis) que la participation communiste n'a pas été numériquement suffisante, l'impartialité des organisateurs était évidente. Aragon oublie (ou n'oublie pas) que Hervé était invité. Il ignore que les organisateurs se sont battus, non pas avec le gouvernement hongrois, mais avec la police suisse, pour obtenir le visa de Lukacs. Comment laisser venir sur le territoire de la Confédération un homme qui fut ministre de Béla Kuhn et reste l'intellectuel le plus important du parti communiste hongrois? Un Français de Berne, bien placé pour être renseigné, m'a dit qu'un coup de téléphone particulièrement énergique des *Rencontres* au siège du gouvernement put seul lever les barrières policières. Lukacs avait été invité, comme les autres, pour une conférence d'une heure; il parla près de deux heures, malgré les exigences de l'horaire. La veille d'un *Entretien* public, un Espagnol franquiste demanda par écrit la parole, qui lui fut accordée selon la règle des sociétés libérales. Mais le secrétariat aussitôt chercha et trouva un Espagnol républicain qui pût représenter l'autre opinion, et le premier renonça à parler. Un citoyen soviétique demanda la parole et l'obtint pendant une demi-heure [1]. Tel a été l'esprit des *Rencontres.* Si les communistes le trouvent insupportable, c'est qu'ils ne supportent pas d'être confrontés avec les autres, et je me demande pourquoi. Lukacs a défendu bravement et énergiquement leurs positions. Le public, au début, n'était pas pour lui. Mais il s'est imposé par sa valeur. Il n'y a pas d'autres victoires en matière d'idéologies. On a envie de redire aux communistes, à propos des *Rencontres*, ce que Voltaire disait des livres : tout cela ne saurait nuire. « Les trompettes n'ont jamais gagné de batailles et n'ont fait tomber de murs que ceux de Jéricho. Vous craignez les livres comme certaines bourgades ont craint les

1. On ne savait pas alors qu'il s'agissait d'un ancien diplomate. On aurait aussi bien donné la parole à un Kolkhozien, s'il s'en fût trouvé à Genève.

violons. Laissez lire et laissez danser; ces deux amusements ne feront jamais de mal au monde. »

Mais revenons. Il y a mieux à dire, et plus sérieux. Le bénéfice des *Rencontres* est que ce sont des rencontres. Elles ne changeront pas le cours des choses, mais elles sont un dialogue, et, s'il est vrai que les pensées des hommes peuvent quelquefois jouer dans l'histoire leur rôle, ce dialogue ajoute son faible poids aux chances de paix que nous pouvons avoir. On se dit quelquefois : à quoi bon faire parler des écrivains qui sont faits pour écrire, et comment espérer qu'ils arrivent à la clarté dans l'improvisation s'ils n'y sont pas parvenus dans leurs ouvrages les mieux médités? A quoi bon rassembler des représentants du communisme et du libéralisme puisque les textes, les régimes sont là, et que nous les savons d'ores et déjà incompatibles? Ce raisonnement n'a qu'une fausse rigueur. A condition que l'on sache regarder, déduire du spectacle les hasards de la fatigue ou de l'émotion (ou quelquefois interpréter ces prétendus hasards), on apprend quelque chose, à voir les auteurs, sur le sens dernier de leurs écrits. Un homme, — l'écrivain *et* le célibataire, le mari, le professeur, l'homme de lettres, le révolutionnaire, le conservateur, — c'est une seule manière d'interpréter le monde et autrui, un accent ou un style constants. Comme disait Hegel encore, corrigeant le proverbe : il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, — non que le grand homme ne soit pas un grand homme, mais parce que le valet de chambre est un valet de chambre. Pour un spectateur attentif et généreux, la rencontre de l'écrivain c'est l'expérience de sa pensée à l'état naissant, avant qu'elle soit devenue *autre*. Et il se trouve que les écrivains parlants et vivants appartiennent tous à un seul univers, celui des soucis humains, tandis que les ouvrages achevés et les régimes vus de loin semblent diviser cet univers en cantons imperméables. Il y a dans tout dialogue un élément d'universalité concrète.

Il y a eu gain positif pour nous à voir Jaspers et Lukacs et pour chacun d'eux à voir l'autre. Jaspers s'est fait connaître par une philosophie de la situation. Son opposition au nazisme a été résolue. On s'attendait à trouver un homme pour qui l'extérieur existe. On trouve un beau type de professeur allemand, grave, méditatif, pastoral, admirablement scrupuleux, ouvert à la vérité; mais, de toute évidence, homme de l'intérieur, plus habitué à chercher l'esprit dans la réflexion ou dans la ferveur des relations personnelles que dans la rude communication avec les ignorants ou les primitifs, que dans

le chaos de l'histoire. Sur une question qu'on lui pose, il commence par faire entre philosophie et politique une distinction rigoureuse; sa philosophie ne comporterait aucune conclusion politique. A Lukacs, il oppose d'abord qu'on ne saurait expliquer l'homme par le dehors, comme si cela suffisait à réfuter le marxisme. Sa philosophie de la situation et de la communication, il ne l'applique qu'aux rapports privés qui sont en même temps des rapports « spirituels »; elle ne semble pas tenir compte des liens concrets de la coexistence ni suivre la communication jusqu'au point où elle devient histoire commune et générale. C'est plutôt sur la méditation et sur l'élévation religieuse qu'il compte pour établir entre les hommes une communication valable, par delà l' « englobant » où ils sont pourtant investis, et qui, chez Jaspers, paraît être un obstacle et un destin beaucoup plus qu'une dimension inaliénable et le milieu même de notre vie. Il demande dans une conversation si Sartre accepterait le Décalogue, et termine sa conférence en conseillant à l'Europe de relire la Bible. Mais, comme il est parfaitement sensible aux problèmes des autres, il tient compte de leurs réponses. Il admet enfin que l'idée fondamentale du marxisme est celle d'une totalité historique plutôt que celle d'une réduction de l'histoire à sa charpente économique, — que nous ne devons pas nous livrer les yeux fermés à l'englobant, et qu'il nous appartient, tant bien que mal, de penser notre situation historique. Je me risque à supposer que ce dialogue a ramené l'attention de Jaspers sur certaines implications de sa propre philosophie et sur les tâches qu'elle doit assumer si elle veut, selon son propre esprit, se distinguer décidément des philosophies de l'Ego et de l'intériorité pure.

De Lukacs, on savait qu'il participa à la Commune de Buda-Pest, et que, comme un journaliste impertinent lui demandait alors ce qui arriverait aux journaux qui ne se laisseraient pas orienter, il sortit de sa poche un revolver et le posa simplement sur la table. On s'attendait à voir paraître un personnage violent. En fait, j'aperçus dans l'aula de l'Université un homme assez semblable à nos savants. Petit, pâle. Complet bleu marine, lunettes. Regard insaisissable derrière le reflet des lunettes. Un peu étourdi par le bruit et le changement. Un peu isolé dans ce coin d'amphithéâtre avec Mme Lukacs et un compatriote. Mais il leva ses lunettes pour prendre des notes. On vit alors la force et l'éclat du regard. C'est un plaisir toujours neuf de constater qu'à travers les différences du langage et du milieu les mêmes choses allument dans tous les yeux

l'éclair de l'attention. Dans la conversation, les questions centrales furent vite repérées et ce sociologue apparut bientôt comme un philosophe en pleine et libre possession de ses certitudes (« en un sens, tout est absolu, disait-il, ce moment qui passe est absolu »). Je me demandais seulement si cet esprit de premier ordre n'était pas porté à sa pleine efficacité par les curiosités, les questions, les résistances d'un milieu inhabituel. De notre côté, nous apprenions à l'écouter que la certitude ne diminue pas la liberté d'esprit. Pour nous, et même pour nos communistes français, l'U.R.S.S. reste une notion, un on-dit. Nous examinons minutieusement le peu de renseignements qui nous parviennent, nous fronçons le sourcil, nous analysons, nous interprétons, et, apologistes ou critiques, il est probable que dans deux cas sur trois nous ne comprenons pas. Pour un homme qui y est né ou qui, comme Lukacs, y a vécu (un de ses fils est ingénieur là-bas), l'U.R.S.S. est une réalité. On ne réfute pas une mère ou un fils, même quand on les regarde avec lucidité. Il y a un assentiment *réel* qui ne peut aller qu'aux choses vues ou vécues, et qui, une fois donné, laisse intacte la liberté du jugement.

Toute conversation sur l'U.R.S.S. en Occident a quelque chose de délirant. Nous parlons de l'U.R.S.S. comme les provinciaux de Paris, soit qu'ils l'adorent soit qu'ils le haïssent. Des rencontres internationales où figureraient des Soviétiques feraient rentrer l'U.R.S.S. dans le monde. A cesser d'être un mythe, elle perdrait le suffrage de quelques fanatiques (dont l'enthousiasme ne résisterait pas à un voyage là-bas, comme tant d'exemples l'ont montré), mais elle gagnerait l'importance des choses existantes. La ligne officielle de l'U.R.S.S. depuis 1941 est l'accord avec les démocraties. C'est une politique optimiste, et à cet optimisme les communistes font des concessions importantes (*es handelt sich nicht um Sozialismus*, s'écriait Lukacs en séance publique, parlant de la politique communiste en Occident). Pourquoi ne lui feraient-ils pas cette concession mineure d'accepter le dialogue et les mauvaises fréquentations?

M. M.-P.

Imprimerie Chantenay, Paris-6e — Avril 1947
Dépôt légal : 2e trim. 1947